

LE SOMMEIL DU JUSTE

Roman publié sous la direction de
Sébastien Pétratos

© CyLibris Éditions

ISBN : 2-84358-093-5

Dépôt légal : mai 2001

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés
pour tous pays

Emmanuel Ménard

Le Sommeil du Juste

roman

CyLibris

DU MÊME AUTEUR

La Dernière Victime (Prix du Roman Policier du Festival de Cognac), Éditions du Masque, 1992.

Cannibales, Éditions Zulma, 1997.

C'est toujours moins grave qu'une jambe cassée, Éditions DLM, Éditions H&O, 1997.

Un Paquebot nommé délire, Éditions H&O, 2000.

À PARAÎTRE

Envoyés spécieux, Éditions H&O, coll. « Les Heures joyeuses », décembre 2001.

La Dernière Victime (Prix du Roman Policier du Festival de Cognac), Éditions du Masque, 1992 (épuisé, réédition en mars 2002 chez CyLibris).

*Vivre est une maladie
dont le sommeil nous soulage
toutes les seize heures*

Chamfort

PROLOGUE

À quelques mètres devant le vieux monsieur, le feu passa à l'orange. Tranquillement, le petit fonctionnaire rétrograda, enclencha la seconde, et s'arrêta paisiblement devant le feu qui n'était pas encore rouge. C'est alors qu'un choc sourd le propulsa vers l'avant, dans un grincement de métal et de freins torturés. Il se retourna et vit le coupé sport qui venait de percuter l'arrière de sa voiture de fonction. Sa bouche s'arrondit comiquement, exprimant un mélange de surprise, d'indignation et de colère contenue. Il bondit hors de sa voiture ; l'autre conducteur, un jeune homme fringuant aux cheveux gominés, était déjà dehors, le regard sombre rivé sur les deux véhicules accouplés. En dépit d'une légère déformation des pare-chocs, aucune des deux voitures ne semblait véritablement endommagée... l'accident s'était produit à faible vitesse.

Le vieux monsieur fronça les sourcils. L'autre le dépassait largement d'une tête, et sa silhouette musclée semblait souligner sans pitié celle, rondouillarde, de son vis-à-vis.

— Ça ne va pas ? grogna le jeune homme. On ne s'arrête pas comme ça à l'orange !

— Je vous demande bien pardon, protesta le vieux monsieur. Il est normal de s'arrêter à l'orange. C'est la règle.

— La règle ? Et bien regardez ce que ça donne, votre règle.

Quelques passants s'étaient approchés. Le vieux monsieur avait le visage contorsionné de mimiques grotesques, qui témoignaient de ses efforts pour garder son calme. Il se mordillait la lèvre inférieure, et ses deux yeux étaient alternativement agités de tics nerveux. Le jeune homme, en revanche, ne faisait manifestement aucun effort pour contenir sa colère.

— Espèce de vieux con, quand on ne sait pas conduire, on reste chez soi !

Il attrapa le vieillard par les revers de son pardessus et se mit à le secouer sans ménagements. Les regards, dans l'assistance, exprimaient plus que de la curiosité.

— Je devrais te casser la figure pour t'apprendre à conduire.

Une injonction fusa, puérile mais lancée d'une voix adulte, du groupe de spectateurs qui ne cessait de grossir.

— Oui, vas-y, frappe !

Le vieux monsieur jeta un regard de détresse dans la direction d'où provenait la voix. Il ne croisa que des visages hostiles, ou plutôt des expressions crispées qui semblaient attendre et espérer que l'affrontement devienne physique. Une seconde exhortation jaillit du groupe, libérant l'agressivité du jeune homme. Il gifla sèchement le vieux monsieur, le projetant rudement sur la chaussée. Dans sa chute, le petit homme perdit ses lunettes qui éclatèrent sur le bitume. Le pied du jeune homme partit en avant, heurtant de plein fouet le nez du vieillard qui tentait de se relever ; un craquement se fit entendre, comme une noix que l'on brise, et ce son infime sembla saturer le silence de la rue. Le vieillard était lourdement retombé en arrière et un ruisselet de sang se mit à couler de ses narines. Comme si ce détail avait soudain galvanisé son adversaire, les coups de mirent à pleuvoir. Le vieux monsieur sentait le cuir des chaussures l'assaillir de toutes parts, visant ses côtes, son bas-ventre, son visage. La frénésie du jeune homme, entre-temps, avait gagné les spectateurs. Les cris montaient de la foule,

encourageant l'autre à frapper toujours plus fort. Une femme entre deux âges qui tenait un gamin par le bras émergea du groupe et se mit à envoyer des coups furieux de sac à main sur la voiture du vieux monsieur. À ce signal, d'autres se joignirent à elle, parmi lesquels un homme armé d'une batte de base-ball qui entreprit de faire voler en éclats le pare-brise et les vitres de la voiture. Les jurons fusaient de tous côtés, les badauds se disputaient le plaisir de grimper sur le capot des deux voitures pour les piétiner. Le jeune homme, à peine conscient que son coupé était désormais aussi maltraité que l'autre véhicule, s'acharnait toujours sur la silhouette recroquevillée à ses pieds. Le vieux monsieur, couvert de bleus et de sang, sentait que d'autres s'étaient joints à son adversaire. Il essayait tant bien que mal d'éviter les coups qui pleuvaient. Il sentait sa peau se déchirer sous les attaques, se poisser de rigoles de sang.

— Ah, salaud, tu l'as bien mérité ! vociféra une femme en l'assaillant de ses talons aiguille.

Les insultes se mêlaient, brouhaha incompréhensible, s'entraînant, s'alimentant mutuellement en un crescendo qui ne paraissait pas devoir s'interrompre. Avec l'aisance molle d'une lame dans une motte de beurre, un coup de talon plus violent que les autres s'enfonça dans la main du vieux monsieur, lui arrachant un cri aigu qui figea tout le monde sur place. Le jeune homme était en nage, debout devant sa victime. Le vieillard rampa un peu plus loin, profitant de ce répit inattendu. Comme hébétés, tous le regardèrent se traîner jusqu'à sa voiture. Un bonhomme au visage couturé de cicatrices, qui avait entrepris d'en déchirer méthodiquement les sièges, s'écarta même pour le laisser passer. Le vieux monsieur grimpa dans le véhicule, étendit la main jusqu'au vide-poches et l'ouvrit. Quand il ressortit, il tenait à la main un petit pistolet automatique. Il tituba jusqu'à son adversaire et le mit en joue. Aussitôt, les cris de la foule reprurent de plus belle, enjoignant cette fois le vieil homme de tirer. Quand la détonation retentit et que le jeune homme s'écroula en arrière, touché au front, la folie générale redoubla, et les

cinq coups de feu suivants, qui atteignirent trois autres personnes dans la foule, poussèrent l'excitation à son paroxysme. Bientôt, ce fut une cohue totale qui environna les deux carcasses de voitures démantelées.

Deux adolescents profitèrent de la confusion pour s'emparer d'une voiture abandonnée par son conducteur. Ils grimpèrent sur les sièges avant : la clé de contact pendait encore au tableau de bord. Le propriétaire du véhicule, trop absorbé dans la lutte l'opposant à un handicapé qui l'assaillait à coups de béquille, ne s'aperçut même pas qu'on lui volait sa voiture.

Les deux jeunes gens, galvanisés, roulèrent à tombeau ouvert une dizaine de minutes, manquant de renverser plusieurs passants qui n'en réchappèrent que de justesse, le poing tendu en direction des chauffards ; la course folle s'acheva dans la vitrine d'un magasin qui vola en morceaux. Quelques clients s'écroulèrent sur le sol, le visage criblé de paillettes de verre ; un gamin poussa un cri en portant le bout des doigts à ses yeux. Dans la voiture, le conducteur gisait tordu sur son siège, la poitrine enfoncée par le volant ; un filet de salive écarlate gouttait de ses lèvres avec un clapotis incongru. Malgré la commotion et le sang qui lui obscurcissait le regard, son compagnon éclata de rire devant cette excellente plaisanterie qui compensait presque la perte malencontreuse de leur merveilleux jouet à moteur. Qu'à cela ne tienne, il descendit de la voiture hors d'usage et commença à errer dans le magasin à la recherche d'une autre occupation. Un peu plus loin, la mère de l'enfant blessé aux yeux se roulait par terre en poussant des gémissements hystériques ; un groupe d'hommes s'approcha d'elle pour la faire taire. Malgré la mêlée, on put rapidement distinguer que trois des hommes avaient renversé la femme sur un canapé d'exposition et l'y maintenaient tandis qu'un quatrième la bâillonnait et que deux autres retroussaient sa jupe avant d'entreprendre de la besogner sauvagement. Au loin, des tourbillons de fumée noirâtre annonçaient un début d'incendie et des sirènes commençaient à se croiser aux quatre coins de la ville, où les foyers de folie furieuse se multipliaient...

1.

Alice sentit que sa phase de sommeil était sur le point de s'interrompre. Elle s'était reposée, à en croire l'horloge murale, un peu moins de sept heures ; une durée habituelle pour elle. Avant l'éveil complet, elle se leva et s'installa près de la fenêtre ouverte. La nuit était tombée plusieurs heures auparavant, mais les systèmes d'éclairage urbain avaient depuis longtemps aboli l'obscurité nocturne. Du revêtement des immeubles, des trottoirs, du sommet de la Tour Administrative, même des réverbères qui n'avaient été conservés que dans un souci décoratif, émanait la même lumière blanche, une lumière crue de tube au néon. Il fallait quitter toute agglomération, lors de sa semaine de vacances annuelles par exemple, pour retrouver une nuit sombre, et pour découvrir avec un étonnement toujours renouvelé le ciel piqueté d'étoiles. Chaque fois qu'elle regagnait la ville après ses congés, Alice avait durant quelques jours la sensation d'arpenter une immense salle de bains quand elle sortait la nuit. Puis l'impression s'estompait et l'habitude revenait. L'habitude revenait même de plus en plus vite... Alice ignorait si cela venait d'elle, ou si c'était dû à l'extension toujours croissante des villes qui grignotait perpétuellement les restes de nuit. Sans doute était-ce la seconde explication qui prévalait, puisque Alice avait entendu dire que la plupart des Centres de Détente allaient s'équiper d'espaces nocturnes artificiels.

Cette fois, elle était tout à fait réveillée. Les sons lui parvenaient de nouveau distinctement, elle sentait son cerveau reprendre son régime normal et chacun de ses muscles vibrerait comme pour secouer une légère crampe. Alice quitta la fenêtre. Sur la table du salon traînaient les papiers qu'elle avait entrepris de classer pendant sa phase de sommeil. Des lettres d'anciens amoureux, des cartes postales de ses parents et de son frère, vieilles de plusieurs années. Quelques-unes dataient même de l'époque des dix jours de vacances par an. Sa grand-mère les avait exhumées par hasard au fond d'un carton à chaussures et les lui avait confiées lors de sa dernière visite. Cette découverte avait communiqué à Alice une sorte de frénésie de rangement, à laquelle elle consacrait désormais l'essentiel de ses phases de sommeil – particulièrement depuis le départ de Quentin. Dans une valise en piteux état, elle avait même retrouvé, mêlées à d'anciens relevés de notes d'école et à de vieux cahiers jaunis, des photos d'hommes nus qui dataient de ses premiers émois. Des liasses entières de mannequins posant pour des publicités de sous-vêtements, des brassées d'haltérophiles luisants, des entassements de strip-teasers... autant d'images qui l'avaient fait rêver des années plus tôt et qui, encore aujourd'hui, malgré leur naïveté désuète, allumaient une agréable chaleur au creux de son ventre.

Alice n'avait pas encore fini de tout relire, mais elle n'était pas mécontente d'elle. En sept heures de phase de sommeil, elle avait épluché plus du tiers du carton de lettres malgré le rendement cérébral de 75%. Autant dire qu'elle terminerait en deux autres phases de sommeil, juste à temps pour le retour de Quentin.

Pour la première fois depuis leur mariage, le jeu des plannings de congé leur avait été défavorable : Quentin venait de partir pour sa semaine annuelle en Centre de Détente, alors que le tour d'Alice ne viendrait que trois mois plus tard. Dans un premier temps – Alice ne se l'avouait qu'avec un lourd sentiment de culpabilité – la jeune femme avait vu là l'occasion d'une courte période de liberté – après tout, c'était depuis leur mariage, et même

depuis leur rencontre et leur décision de vivre ensemble, sept ans plus tôt, leur plus longue séparation. Sa première pensée avait été qu'elle pourrait quotidiennement se rendre dans le porn-secteur pendant ses phases de sommeil, sans se sentir fautive vis-à-vis de Quentin quand elle en reviendrait – même si jamais, au grand jamais, il ne lui faisait de reproches. Mais l'envie avait manqué : peut-être de savoir qu'elle ne retrouverait pas, au retour, la tendresse un peu fade de Quentin...

Il serait bientôt l'heure de partir pour le centre de conditionnement. Alice se leva pour glisser dans le lecteur le disque magnétique que lui avait laissé Quentin avant son départ. Une série de sept courtes séquences, une par jour d'absence, qu'il avait réalisées avec la complicité d'un technicien de la chaîne de télévision où il travaillait. Après un noir, l'image apparut sur le téléviseur, celle d'un jeune homme blond, aux traits peut-être un peu trop lourds pour être beaux à proprement parler, comme s'ils reflétaient une sorte de résignation, de mollesse intérieure. À l'écran, il portait un costume à la fois assez élégant pour la chaîne d'État, et suffisamment décontracté pour que le spectateur anonyme puisse se sentir immédiatement une vague familiarité avec lui.

— Bonjour ma chérie. Eh oui, un jour de plus sans moi. Mais tu peux en être sûre, c'est aussi, pour moi, un jour de plus sans toi. Sans vouloir jouer les devins, je suis sûr qu'en ce moment, je m'ennuie mortellement dans mon Centre de Détente. Avec ma chance habituelle, je dois être entouré de vieilles peaux ou de familles de gamins qui courent partout en criant. Remarque, ça m'entraîne pour plus tard. Les gamins, je veux dire, bien sûr, pas les vieilles peaux... Hum hum !

L'enregistrement durait ainsi une quinzaine de minutes. Quentin parlait en souriant de choses et d'autres, d'un ton aussi quotidien que s'il se trouvait avec Alice dans le salon, la faisant sourire lorsqu'il évoquait une des anecdotes du studio de tournage, ou répétant parfois certaines choses qu'il avait déjà dites lors des enregistrements précédents. C'était tendre et en même temps un

peu fade, agréablement neutre et sans conséquence, reposant, tout à fait à l'image de Quentin. Alice s'étonna une nouvelle fois, malgré l'absence de son mari, de ne ressentir aucun désir à la vue de ces images enregistrées, alors que depuis deux jours, la présence de n'importe quel mâle la mettait dans des états d'excitation systématique...

Il fallut le mugissement d'un klaxon, montant de la rue, pour rappeler à Alice qu'elle était sortie de sa phase de sommeil, et qu'il était temps de se mettre en route si elle ne voulait pas être en retard.



Il faisait doux cette nuit-là. Comme toutes les autres nuits. Dès que la température descendait sous un certain seuil, les équipements d'éclairage se mettaient à émettre, outre la lumière blanche, les rayonnements calorifiques nécessaires pour maintenir le niveau de chaleur minimal. Alice, le chemisier boutonné jusqu'au haut, avait néanmoins enfilé un manteau et une jupe longue, habillement commun à la plupart des femmes qui circulaient de nuit comme de jour ; les hommes, pour leur part, portaient tous des blousons par-dessus leurs chemises à manches longues. Le Code Vestimentaire, qui bannissait au maximum la peau nue, institué par décret quelques années auparavant, visait à limiter les cas d'agression sexuelle en pleine rue, en augmentation permanente ; l'efficacité du système s'était révélée des plus limitées, et l'Administration de la Sécurité avait tout au plus enregistré un moindre accroissement de tels délits depuis la mise en application du décret. Par ailleurs, les cas de folie exhibitionniste s'étaient légèrement multipliés.

Comme elle traversait la Place Centrale, Alice croisa le regard d'un petit homme en gabardine foncée. Il était rondet, la lèvre supérieure ornée d'une fine moustache poivre et sel, et marchait d'un pas nerveux ; aucunement le type d'homme qui pouvait alimenter les fantasmes d'Alice. Pourtant, elle identifia tout de suite la chaleur qui irradiait brusquement tout son corps : Quentin était parti

depuis quatre jours, Alice n'avait pas mis les pieds dans le porn-secteur et ses pulsions hormonales se faisaient de plus en plus fréquentes, surtout au sortir de ses phases de sommeil. Elle se vit arrachant ce manteau et ce chemisier qui l'étouffaient, retroussant sa jupe sur ses cuisses pour se jeter au cou de l'homme et le plaquer au sol. Elle se vit écartant la gabardine et déshabiller l'homme pour le chevaucher sans pudeur, hurlant des obscénités, s'offrant à un rut brutal et sans fioritures sous les yeux de la foule. Et au regard en coin que lui lança l'homme avant de baisser les yeux, elle comprit qu'il nourrissait des pensées similaires, des pensées de viol immédiat au su et vu de tout le monde ; le Code Vestimentaire était décidément un rempart illusoire qui ne résistait pas à la moindre croisée de regards trop appuyés en période de manque sexuel. Alice se hâta d'avalier deux *coolers* – la dose normale de ces pilules inhibantes était d'une seule à la fois, mais il lui semblait de plus en plus qu'une pilule seule n'avait guère d'efficacité ; d'ailleurs, à en juger par l'entourage d'Alice, plus personne n'absorbait les *coolers* une par une — et de détourner les yeux. Quentin avait déjà été appréhendé l'année précédente par les Brigades de Surveillance à la suite d'une rixe qui avait dégénéré, il était inutile de donner à l'Administration de la Sécurité d'autres raisons de s'intéresser à eux. En quelques instants, le désir qui paraissait irrépressible reflua complètement ; Alice soupira de soulagement et pressa le pas. Elle ne se retourna pas pour s'en assurer, mais elle savait que l'homme la suivait des yeux, les mains sans doute moites et crispées dans les poches de sa gabardine. Dieu, comme le retour de Quentin semblait loin : encore deux phases de sommeil à l'attendre.

Elle parvint au centre de conditionnement peu avant deux heures du matin. Le temps de passer au vestiaire et d'enfiler sa blouse réglementaire, et elle rejoignit son poste de travail au moment précis où la sirène annonçait le changement d'équipe. Aïcha était visiblement ravie de la voir arriver. Elle lui abandonna son fauteuil bien volontiers après l'avoir embrassée. Devant elles, les

écrans de contrôle des cuves étalaient des images d'enfer : le métal en fusion rougeoyait, évoquant de la lave lorsqu'il se déversait en cascades d'un silo à l'autre. violemment éclairés de ces éclats pourpres, quelques silhouettes musclées s'activaient, seulement vêtues de shorts sales et d'épaisses chaussures isolantes. En dépit des consignes de sécurité, peu d'ouvriers acceptaient encore le carcan de la combinaison réglementaire.

— Il était temps, commenta joyeusement Aïcha, j'en avais vraiment assez. C'est incroyable, ma semaine de congé remonte à peine à un mois, et je ne vis déjà plus que pour celle de l'année prochaine ! Et toi, c'est pour quand, à propos ?

Alice répondit avec une grimace qu'elle devait attendre juillet. Heureusement qu'elle avait gobé ces *coolers*, sinon elle aurait sûrement rabroué Aïcha pour avoir abordé un sujet aussi sensible. L'autre s'en aperçut et s'excusa aussitôt.

— Oh pardon. Quelle idiote je fais, j'avais oublié, pour Quentin. Mais il revient bientôt, non ?

— Après-demain.

— Ça va passer vite, tu verras.

Elles parlèrent encore quelques minutes, jusqu'à ce que la sirène retentisse de nouveau. Alice se mit au travail en poussant un soupir, et regarda Aïcha s'éloigner vers les vestiaires avec un regard envieux. Alice se concentra ensuite sur les moniteurs. Si elle n'avait déjà pris ses *coolers* dans la rue, elle l'aurait fait aussitôt. Les corps des métallurgistes, largement dénudés, luisaient d'une sueur qui auréolait le gonflement des muscles roulant sous la chair. Les shorts étroits moulait ostensiblement des croupes fermes et des attributs qu'Alice ne pouvait se retenir d'imaginer, gonflés et conquérants, enfin libérés du tissu, la soumettant à tous leurs caprices. Il n'y avait là que la bête, sous l'apparence trompeuse de l'humanité. Sans comparaison avec les vieilles photos érotiques de son adolescence, ces images gorgées de brutalité consentie, débarrassées de toute prétention esthétique, la bouleversaient invariablement, chaque jour malgré

l'habitude, avec la même rudesse délicate.

Il était inhabituel pour une femme de travailler dans les usines de conditionnement métallurgiques ; en fait, dans ce centre-ci, Aïcha et Alice étaient les deux seules femmes à être employées en exploitation et non dans un secteur administratif. C'était du reste ce qui les avait rapprochées très vite, avant même qu'elles ne partagent le même poste de contrôle. Aïcha avait choisi ce métier par une sorte de tradition familiale, plus grégaire que délibérée. Pour Alice, ç'avait été différent : elle avait toujours su que son destin serait dans l'une de ces professions majoritairement masculines, une de ces professions peuplées de colosses sans pudeur qui exhalaient du moindre de leurs gestes une virilité exacerbée. Sa candidature avait été regardée d'abord avec mépris et curiosité, mais elle avait vite fait la preuve de sa compétence. Pour autant, la promotion qu'elle jugeait mériter se faisait attendre... il fallait plus qu'une volonté d'acier comme la sienne pour bousculer le machisme forcené d'un tel univers. C'était d'ailleurs une des raisons qui avaient poussé Alice, quelques semaines plus tôt, à cesser son traitement contraceptif. En accord avec Quentin, elle avait décidé qu'il était temps de prendre le premier des trois congés de grossesse auxquels elle avait droit et auxquels, comme toute femme, elle était fortement incitée... Peut-être qu'à son retour, sa hiérarchie se montrerait bienveillante.

Malgré les pilules, la jeune femme sentit une vague de désir prête à la submerger à cette pensée. Elle tenta d'ignorer les silhouettes massives révélées par les moniteurs ; s'obligea à se concentrer sur les afficheurs numériques du même rouge violent que le métal fumant et les bêtes sauvages qu'il révélait au bord des cuves.

2.

L'odeur du cigare qui achevait de se consumer dans le gros cendrier en malachite retournait d'emblée l'estomac. En entrant dans le bureau, Sarah Wehler eut un haut-le-cœur. Elle était dans l'entourage du président Kawagi depuis une dizaine d'années, et elle travaillait en étroite collaboration avec lui depuis cinq ans – depuis qu'il l'avait nommée au contrôle des Affaires Scientifiques –, mais elle ne s'était toujours pas habituée à ces pestilentiels havanes que le président fumait systématiquement à moitié avant de les abandonner dans un cendrier d'où ils achevaient paisiblement d'infecter l'atmosphère ; et à soixante-dix ans passés, ayant toujours vécu seule et acquis une carapace d'irréductible routine, il était trop tard pour qu'elle s'habitue à quoi que ce soit. Près du président Kawagi, l'inévitable Scobb caressait le bois verni de son fauteuil d'un air absent ; le jeune loup aux dents longues qui aiguisait ses canines dans l'ombre du président depuis plusieurs mois.

Scobb, pourtant, n'avait guère l'allure de son arrivisme. Le regard déjà vieux, malgré son visage dépourvu d'angle aux rondeurs poupines probablement entretenues à grands renforts de crèmes et de bonne chère ; seuls ses yeux surplombés d'épais sourcils blonds, d'une affabilité de « bon gros », se teintaient parfois de lueurs de dureté qui démentaient son apparente bonhomie. Pour l'heure, ces yeux étaient baissés en une attitude de modestie qui

ne seyait pas au chargé des Affaires Industrielles qu'il était. Il paraissait indifférent à la fumée, mais Wehler ne s'y trompait pas : ce petit trentenaire inoffensif pouvait devenir à la demande un fanatique aveugle de l'anti-tabagisme ou un drogué du tabac selon la personnalité du chef de l'État qu'il voulait flatter.

— Professeur Wehler, nous vous attendions, déclara le président en guise de bienvenue.

Aussitôt, une demi-douzaine de visages graves s'inclinèrent imperceptiblement pour la saluer. Elle prit place entre deux messieurs grisonnants – tous dans la pièce étaient d'ailleurs grisonnants, à l'unique exception de Raphaël Scobb, seul de l'assistance à ne pas avoir passé la cinquantaine – et tira de sa serviette un épais dossier noir.

— Alors, où en sommes-nous ? attaqua Kawagi sans autre préambule.

Il est vrai que tous étaient au fait du problème qui les réunissait, et que le sérieux de la situation bannissait implicitement les circonlocutions habituellement de rigueur.

Wehler chaussa ses lunettes et ouvrit son dossier avant de prendre la parole ; cérémonial de pure forme puisqu'elle connaissait par cœur ce qui s'y trouvait. Elle s'y était maintes fois plongée et replongée, décryptant dans les colonnes de chiffres, dans les graphiques en couleurs, la confirmation de l'apocalypse qu'elle sentait vibrer et bruisser autour d'elle comme un essaim de guêpes. Ce fut pourtant d'un ton serein qu'elle commença à parler.

— Monsieur le président, la situation est extrêmement grave. Les observations que je vous avais rapportées lors de notre dernière réunion se confirment.

— Vous voulez dire que... ?

— Que le comportement des groupes tests que nous avons cessé d'alimenter en composé Hyp-12 n'a absolument pas changé. Cela signifie, comme je vous l'avais laissé entendre, qu'à l'issue de deux générations complètes, il semble que notre métabolisme ait totalement assimilé l'Hyp-12, et que même un organisme sevré

continue à se comporter comme sous son influence. Il est vraisemblable que l'organisme génère spontanément, en l'absence de l'Hyp-12, une hormone à effet équivalent. Quant aux manifestations pulsionnelles, elles ne font qu'augmenter en l'absence de toute substance inhibante, type *coolers*.

Un silence navré ponctua cette déclaration. Ce fut Raphaël Scobb qui le rompit de sa voix assurée et toute en rondeur.

— Je ne vois là rien de foncièrement dramatique, monsieur le président, au contraire. En tant que chargé des Affaires Industrielles, je me félicite même de constater que nous ne sommes plus tributaires d'un simple produit chimique, et à la merci d'une éventuelle pénurie.

Remarquant que Sarah Wehler s'apprêtait à protester, Scobb la devança.

— Je maintiens qu'il nous faut nous placer dans une perspective historique et économique. Après la guerre des trois blocs, nous nous sommes trouvés dans une situation industrielle et sociale ingérable : la société était prévue pour six milliards d'êtres humains, à tous les niveaux : structure industrielle, urbanisation, mondialisation. Compte tenu de l'interaction des économies mondiales, des problèmes de sous-productions, avec une population réduite de plus de moitié, tous les observateurs s'accordaient à dire que nous allions au désastre... Avant la mise en circulation de l'Hyp-12 en tout cas.

— Nous connaissons tous l'historique de l'Hyp-12, trança Wehler en fusillant son adversaire du regard. Il est inutile de nous infliger un cours d'histoire.

— Avec votre permission, professeur Wehler, cela me paraît indispensable pour ne pas sombrer dans le catastrophisme que vous prônez. Je disais donc que la situation, avant l'Hyp-12, était critique. Grâce à ce produit, comme vous venez de nous l'indiquer, nous avons véritablement créé une nouvelle race d'êtres humains. Une race qui n'a plus besoin de dormir, une race qui peut donner la pleine mesure de sa rentabilité. Grâce à l'Hyp-12, nous avons inventé une société qui tourne 24 heures

sur 24, avec une productivité qui aurait été inimaginable il y a un siècle. Jamais, avec l'humanité d'autrefois, il n'aurait pu être question d'un temps de travail quotidien de quatorze heures ! Jamais, avec l'humanité d'autrefois, notre monde n'aurait pu se relever de la guerre des trois blocs ! L'Hyp-12 a sauvé le monde, et vous semblez l'oublier un peu vite.

— Et vous, vous semblez oublier qu'après l'avoir sauvé, l'Hyp-12 est en train de le détruire, le monde !

— Comme vous y allez, rétorqua Scobb avec un sourire badin. Je croyais les scientifiques à l'abri de cette rhétorique de l'exagération ! Si vous parlez de trois ou quatre bagarres de rue sporadiques que quelques alarmistes de votre acabit montent en épingle...

— Il ne s'agit pas de trois ou quatre bagarres de rue sporadiques, monsieur Scobb, s'emporta Wehler. Premièrement, il suffit de regarder les chiffres. C'est accablant. Les manifestations de violence ont plus que doublé chaque année depuis deux générations. Dans toutes les villes du globe, on en signale une moyenne quotidienne de trois pour dix habitants. Je ne parle que de celles qui aboutissent à des blessures sérieuses quand ce n'est pas à des morts ! Ce n'est pas ce que je qualifierais de « sporadiques » ! Et quand bien même, le plus gros problème ne se situe pas là.

Scobb, sentant qu'il avait laissé son adversaire l'entraîner sur un terrain où elle avait l'avantage, se borna à un sourire conciliant, son sourire bon-d'accord-admettons-mais-si-on-parlait-plutôt-de-choses-sérieuses ? Son visage prit l'expression navrée de celui qui regrette d'avoir pu manquer de courtoisie à son interlocuteur.

— Ce qui m'inquiète, monsieur Scobb, ce qui nous inquiète tous ici, à part vous, semble-t-il, ce sont les cas de démence individuelle qui se font eux aussi de plus en plus nombreux.

— Monsieur le président, rétorqua Scobb en changeant d'interlocuteur pour tenter d'évacuer Wehler, je crois que notre estimée collègue se laisse aveugler par des chiffres.

Si vous me passez l'expression, l'arbre cache la forêt. D'ailleurs, il me semble qu'aucune explication sérieuse n'a encore pu être avancée sur le soi-disant rapport entre l'emploi de l'Hyp-12 et ces crises de démence. Les derniers résultats du professeur Wehler sembleraient même démentir l'existence d'un tel rapport. Avant la mise en circulation de l'Hyp-12, avant même la guerre des trois blocs, les cas individuels de démence subite étaient fréquents.

Quelques soupirs et une unanimité de regards hostiles indiquèrent aussitôt à Scobb qu'il venait de commettre une erreur stratégique. Même lui pouvait difficilement soutenir une telle contre-vérité : les cas de paisibles pères de famille ou d'employés modèles qui devenaient brusquement fous et s'emparaient d'un fusil pour abattre les passants ou faire un carnage dans un grand magasin n'étaient en effet pas une invention de l'Hyp-12. Simple-ment, ce genre d'incidents se produisaient à présent aussi souvent en une semaine qu'autrefois en une année entière. Wehler s'autorisa un sourire sans joie devant le faux-pas de son contradicteur, mais elle connaissait assez bien Scobb pour savoir qu'il ne laisserait pas l'avantage lui échapper si facilement. Dont acte.

— Quoi qu'il en soit, monsieur le président, enchaîna-t-il, il me semble que cette accumulation de chiffres nous fait perdre de vue le véritable enjeu. Nous gérons un État, pas une rubrique de faits-divers. Et le professeur Wehler pourra m'aligner toutes les statistiques de criminalité, de violence ou de folie qu'elle voudra, je n'aurai qu'une seule réponse à lui opposer.

Et joignant le geste à la parole, Raphaël Scobb se leva pour dérouler une série de graphiques sur le bureau du président. Ses mains boudinées se plaquèrent sur le chêne verni avec une rapidité et une précision surprenante.

— Si l'on considère les résultats économiques des dix dernières années, on note une progression permanente de la productivité et du pouvoir d'achat. À titre indicatif, j'ai fait figurer en pointillés les courbes équivalentes avant la guerre des trois blocs, donc avant l'Hyp-12.

Scobb laissa le président observer les courbes, se borna à un sourire sarcastique pour Wehler avant de conclure en se rasseyant :

— J'aurais la pudeur de ne pas commenter ces résultats, monsieur le président. Ils parlent d'eux-mêmes. Pour ma part, je considère que nous sommes dans une période exceptionnelle de prospérité, et je souhaiterais qu'on n'oublie pas à quoi nous le devons.

Le front présidentiel se couvrit de rides. Il jeta un regard indécis à l'assistance, et Wehler sentit brusquement qu'elle avait perdu l'avantage. Elle contre-attaqua sauvagement.

— Nous vous félicitons tous pour ces résultats, monsieur Scobb, bien que vous-même n'y soyez pas pour grand-chose. Mais notre propos d'aujourd'hui n'est pas là. Personne ne conteste la valeur économique de l'Hyp-12 et de ses effets. Ce qui nous réunit, c'est l'état désastreux de la société, et le fait qu'à ce rythme, la situation sera totalement incontrôlable d'ici une dizaine d'années. Monsieur le président, tous les observateurs sont formels : nous approchons d'un point de rupture définitif. Les Brigades de Surveillance ne suffisent plus à juguler la violence !

Le président Kawagi se crispa. Ses fins yeux bridés se plissèrent un peu plus encore. Scobb jugea que le moment était opportun pour porter le coup de grâce.

— De toute façon, professeur Wehler, je ne comprends pas l'objet de cette discussion. Vous nous avez expliqué en préambule que l'organisme de nos contemporains avait fini par assimiler l'Hyp-12. Par conséquent, les choses sont ce qu'elles sont, pour le meilleur et pour le pire. Nous ne pouvons plus revenir en arrière. Que je m'en réjouisse ou que vous vous en inquiétiez n'y change rien.

Pour la troisième fois seulement de la réunion, la belle voix de stentor de Kawagi s'éleva, cette voix qui l'avait fait élire tant elle déclamait efficacement les discours qu'il n'aurait pas été capable, disaient ses détracteurs, d'écrire lui-même.

— Raphaël n'a pas tort, professeur. Vos conclusions

sont certes préoccupantes, mais elles me semblent limiter les possibilités qui s'offrent à nous.

— En effet, monsieur le président. Nous n'avons qu'un choix restreint. Je ne vois même que deux solutions. Soit nous laissons les choses suivre leur cours, et il est évident que la guerre civile ne tardera plus, ici comme sur le reste de la planète ; soit nous lançons dès à présent un programme d'urgence pour revenir en arrière.

— Revenir en arrière ?

Scobb avait sursauté, et l'expression qui se peignit sur son visage ravit Wehler, lui insufflant un surcroît d'énergie.

— Oui, revenir en arrière. Il ne suffit plus de supprimer l'Hyp-12 de l'alimentation, c'est un fait. Mais j'ai rédigé un rapport (un épais dossier fut cérémonieusement passé de main en main jusqu'au président) où je préconise la mise en place d'un programme de recherche pour annihiler les effets de l'Hyp-12 chez l'être humain. En analysant un métabolisme non affecté par l'Hyp-12, il devrait être possible de mettre au point un composé rétablissant les fonctions normales liées au sommeil.

Scobb ricana narquoisement, bien qu'il sût que Wehler ne proposait pas un tel projet sans s'être assurée de bases solides. Son front prématurément dégarni se fit moite.

— Et où comptez-vous trouver ce « métabolisme non affecté par l'Hyp-12 » ? Si je vous ai bien suivie, l'ensemble de la population mondiale l'a assimilé.

— *Presque* l'ensemble de la population, monsieur Scobb. Une cinquantaine de sujets encore en vie n'ont jamais été traités à l'Hyp-12, et ont de ce fait ce que j'appellerais un fonctionnement métabolique « normal ». Il s'agit des familles fossiles de la réserve naturelle de Kern.

Scobb blêmit, au grand plaisir de Wehler.

— Monsieur le président, je demande l'autorisation de réquisitionner les spécimens de Kern à des fins d'expérimentations et d'analyses. Si vous validez le programme de recherche, je m'engage personnellement à vous fournir des résultats tangibles dans un an.

— C'est absurde..., commença Scobb.

Mais Kawagi lui coupa la parole.

— Nous avons bien compris votre position, Raphaël. De même, celle du professeur Wehler me paraît également très claire. Je souhaiterais à présent l'opinion des autres afin de statuer.

Le tour de table fut hésitant. Pour la plupart, les collaborateurs du président connaissaient Wehler depuis longtemps, et ils partageaient instinctivement son inquiétude. Toutefois, contrer Scobb n'était pas sans risque et nul dans l'assistance n'était désireux de se mettre à dos ce petit homme replet et assez doué pour, débarqué de nulle part, être devenu en moins de deux ans l'un des plus proches collaborateurs du chef de l'État. Ce fut pourtant l'avis de l'autoritaire septuagénaire qui rallia finalement le plus de suffrages. Kawagi conclut la réunion.

— Vous avez notre accord pour monter ce programme, professeur Wehler. Vous en rendrez compte mensuellement à cette commission. En ce qui concerne la réserve naturelle de Kern, vous avez carte blanche. Je garde votre rapport pour l'examiner en détail. Par ailleurs, je souhaite que Raphaël Scobb soit étroitement associé à ce projet.

À ces mots, les traits de Wehler se contractèrent légèrement. Curieusement, malgré leur différence d'âge et de morphologie, elle et Scobb, également crispés, présentaient une frappante ressemblance.

3.

Raphaël Scobb avait rangé ses affaires avec une lenteur calculée. De l'autre côté de la pièce, le professeur Wehler avait fait de même, vraisemblablement dans un but identique : rester seul avec le président pour pouvoir, en l'absence de l'adversaire, pousser ou regagner son avantage. Finalement, Scobb avait eu gain de cause quand le délégué aux Affaires Criminelles, un vieux monsieur étique, avait abordé Wehler et l'avait entraînée à sa suite hors de la salle de réunion. Quand ils furent seuls, Scobb s'éclaircit la voix et tenta une percée.

— Grégoire (Scobb était très fier de ce que le président et lui s'appellent par leur prénom. Une marque de confiance dont il se rengorgeait fréquemment en public, l'air de rien, par des « Grégoire... enfin, le président, m'a dit que... », « Grégoire... enfin, le président, a décidé que... ». Il l'affichait avec d'autant plus d'ostentation que, probablement par respect pour l'âge et le sexe de la chargée des Affaires Scientifiques, Kawagi désignait toujours Wehler par un très neutre « professeur »), je comprends votre attitude dans cette histoire. Cette réunion ne pouvait guère se conclure autrement, puisque apparemment, le professeur Wehler avait préalablement gagné tout le monde à sa cause. Et il est vrai que la perspective des élections de l'an prochain joue en sa faveur : afficher nos efforts dans le sens de la sécurité est indiscutablement un point positif. Cependant, outre que je

ne suis toujours pas convaincu de la responsabilité de l'Hyp-12 dans cette affaire puisque j'en attends encore une preuve tangible, vous vous rendez bien compte qu'une partie des intérêts en jeu a été complètement occultée.

Kawagi piocha un cigare dans sa veste et l'alluma en jetant un regard interrogateur à son jeune collaborateur. Curieux, songea-t-il de nouveau, comme certaines personnes semblaient faites pour avoir un certain âge ; était-ce son début de calvitie ou son air blasé d'avoir déjà tout vu, en tout cas, Scobb paraissait plus que ses trente-cinq ans. Disons une petite cinquantaine. Sans doute avait-il cette apparence depuis longtemps, et sans doute la conserverait-il encore longtemps, bien au-delà du demi-siècle. Il était fait pour avoir cinquante ans...

— Je parle des enjeux économiques, reprit-il. Nous sommes tous bien conscients qu'un retour en arrière, selon l'expression du professeur Wehler, serait une catastrophe industrielle, économique et par contrecoup, sociale.

— Il me semble avoir bien compris la thèse que vous défendez, Raphaël, mais les arguments du professeur Wehler sont pertinents. Quant au lien entre l'Hyp-12 et la montée de la violence, il me semble que l'existence même et le mode de vie des fossiles peuvent tenir lieu de preuve.

— Même le professeur Wehler ne pourrait défendre la validité scientifique de cette preuve. Non seulement un exemple n'a jamais eu valeur de preuve, mais en plus, les fossiles vivent dans un environnement surprotégé. La comparaison est nécessairement biaisée...

— Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que vos objections ne tiennent pas, Raphaël. Au stade où nous en sommes, les présomptions sont suffisamment graves pour avoir valeur de preuve. Par conséquent, je ne peux que suivre le professeur Wehler : si l'explosion est aussi proche qu'elle le prétend, le retour en arrière paraît inévitable.

— Je ne crois pas. Il y a une troisième voie qu'elle n'a

pas évoquée. Je n'en ai pas parlé non plus, pour des raisons diplomatiques, mais je suis bien certain que tous ici, nous l'avions en tête.

— De quoi parlez-vous ?

Se pouvait-il que Kawagi fût si naïf ? Le président était, malgré les apparences, un personnage d'une totale transparence. Par exemple, l'indécision chronique qu'il dissimulait sous des airs mystérieux ou des attitudes concentrées était de notoriété publique, et Scobb se flattait de lire en lui comme en un livre ouvert ; pourtant, là, il était incapable de dire s'il feignait l'ignorance ou s'il ne voyait réellement pas où le jeune homme voulait en venir.

— Et bien, nous savons tous comment la violence sociale et la criminalité ont été jugulées jusqu'à présent ; pourquoi le seuil de tolérance n'est pas atteint malgré l'Hyp-12.

— Les Charogneurs ?

— Les Charogneurs. Quel que soit le discours officiel à leur sujet, nous savons bien, vous et moi, et le professeur Wehler également, j'en suis sûr, que c'est grâce aux Charogneurs que la société tient debout.

— Et que proposez-vous ? Faire de ces hors-la-loi des héros nationaux ?

— Pas exactement. Simplement, ne plus nous contenter de couvrir leurs activités.

— J'ai peur de vous comprendre, Scobb.

Aïe. Le passage au nom de famille était de mauvais augure. Il était néanmoins trop tard pour faire machine arrière, et il poursuivit.

— Croyez-moi, Grégoire, autant qu'à vous, de tels procédés me répugnent. Mais si nous considérons les intérêts mis en jeu, qui ne sont ni plus ni moins que la survie de la société, les Charogneurs sont une plaie nécessaire. Alors plutôt que de fermer les yeux sur des agissements qui, donc, échappent à notre contrôle, pourquoi ne pas nous assurer leur maîtrise ?

— Vous proposez de faire des Charogneurs des fonctionnaires de l'État ?

La voix du président se teintait d'une indignation non affectée, et il prenait sa célèbre allure de tribun. Scobb sentit la situation lui échapper.

— Sans en arriver à un tel niveau d'officialisation, il me semblerait pertinent que leurs activités soient suivies et contrôlées par un de vos proches collaborateurs. Autant pour leur éviter de prendre trop de pouvoir que pour prévenir tout... « dérapage ».

La colère du président parut refluer d'une traite. Scobb pensa avoir rattrapé le coup, mais la voix glaciale de son interlocuteur le détrompa.

— Je souhaite que jamais nous n'en arrivions là. Si les Charogneurs sont tolérés, vous savez très bien ce que, moi, je pense d'eux. S'il ne tenait qu'à moi, cette vermine aurait depuis longtemps été éradiquée. Peut-être en arriverons-nous un jour à l'extrémité que vous préconisez, monsieur Scobb, mais le pays devra alors se désigner un autre dirigeant que moi. Et il faudra que tout autre recours se soit d'abord avéré vain, en particulier le programme du professeur Wehler. Je vous saurais gré, à l'avenir, d'abandonner de telles hypothèses.

Le ton était tranchant, n'appelait pas de réponse. Scobb ne baissa pas le regard, mais il sut qu'il était provisoirement inutile d'insister. Kawagi se leva et, ses dossiers sous le bras, il sortit d'un pas lourd. Quand la porte se fut refermée sur lui, Scobb resta seul. Pas très longtemps, puisque retentit la voix de Wehler.

— Erreur stratégique, Scobb. Vous saviez bien ce que le président pensait des Charogneurs. De la part d'un expert comme vous, je suis déçue.

La vieille femme se tenait près de la porte, l'éclairage de la pièce creusant sans concession les rides de son visage. Elle s'approcha. De haute stature, elle dépassait Scobb d'une bonne quinzaine de centimètres, et sa mâchoire à angle droit était au niveau des yeux de son vis-à-vis. Ses lèvres minces, comme à l'accoutumée dépourvues de maquillage, se relevèrent en un sourire triomphal mais sans joie, creusant plus profondément encore les sillons de ses joues. Un instant, elle se deman-

da – quoiqu'elle connût d'avance la réponse – si elle ne devait pas parler à Scobb, tout lui dire, lui révéler que la fin du monde était sur le point d'éclater. Si elle lui confiait les visions de folie qui lui apparaissaient parfois, de plus en plus souvent, les déchirures de la réalité à travers lesquelles, fugitivement, il lui était donné d'apercevoir le chaos vers lequel ils s'acheminaient tous, peut-être comprendrait-il qu'il fallait... Mais non, c'était inutile. Il ne la croirait pas. Ou au contraire, il la croirait... et pour cause. Il la toiserait d'un air moqueur en la traitant de folle fanatique, alors même que ses yeux lui diraient muettement : « Je sais tout cela ! Je suis derrière tout ça ! Tu as été envoyée ici pour essayer d'empêcher l'inéluctable, mais moi, ma mission est précisément de la faire éclater, cette apocalypse. Et ni toi ni personne ne m'en empêchera ! Le monde est mûr, comme est mûr un fruit qu'on va pouvoir écraser dans sa main sans le moindre effort... » Non, inutile de le raisonner ; cet homme était le Diable, et tous deux savaient à quoi s'en tenir.

Le Diable ? Wehler sortit brutalement d'une hébétude de quelques secondes à peine, qui lui avait paru durer une éternité. Une de ces brèves poussées de folie mystique qu'elle avait toujours connues mais qui depuis quelques semaines, stimulées par l'anxiété, semblaient se multiplier. Elle se reprit aussitôt et lâcha d'un ton péremptoire et assuré :

— Vous avez perdu, aujourd'hui.

— Selon l'expression consacrée, j'ai perdu une bataille, pas la guerre, professeur.

— C'est incroyable comme, à vous écouter parler, on se croirait en train de lire un roman à quatre sous ! ricana-t-elle. Mais en fait de guerre, peut-être est-ce le début de votre débâcle.

— Méfiez-vous d'un ennemi à terre, professeur. Ce sont les plus dangereux. Et méfiez-vous aussi de vous-même. Quel que soit votre discours devant le président, je sais de source sûre que vous ne dédaignez pas non plus les services des Charogneurs. Alors un conseil, n'ayez pas

recours à eux en ce moment : je le saurais aussitôt, et je me ferais fort de le prouver au président. Nous savons tous deux que ce ne serait pas bon pour votre crédit, surtout lorsque vous vous faites l'apôtre de l'angélisme.

— Merci de votre conseil, Scobb, mais il était inutile. Je n'ai pas l'habitude d'offrir une faille à l'adversaire en plein combat.

— Grand bien vous fasse, chère amie. Et puissiez-vous tenir jusqu'aux premiers résultats tangibles de votre programme. Mais en serez-vous capable ?

Sur cette question, Scobb s'autorisa à son tour un sourire narquois puis quitta la pièce, la chemise collée au corps par la transpiration.

4.

Un haut-parleur annonça le départ du car pour la réserve naturelle de Kern, surprenant Quentin en grande conversation avec un cinéaste célèbre qui passait quelques jours au Centre de Détente et s'était pris d'amitié pour le jeune journaliste. Une amitié peut-être un peu intéressée : il était toujours bon de connaître quelqu'un qui travaillait au sein de la principale agence d'information nationale. Quentin en était bien conscient, mais c'était sans importance : il appréciait le travail de son interlocuteur, et depuis qu'ils s'étaient rencontrés, deux jours plus tôt, cette compagnie le changeait agréablement des couples de fonctionnaires dénués de conversation ou des retraités qui ne savaient qu'égrener des souvenirs sans intérêts dans la première oreille un tant soit peu réceptive.

— Déjà ? Eh bien désolé, je vais devoir vous laisser, fit Quentin en glissant du tabouret de bar.

— Visite à Kern ? s'enquit le cinéaste.

— Oui, je vais même y passer la fin de mon congé. J'avais déjà visité la réserve naturelle l'an dernier, et j'avais très envie de la revoir depuis.

— Nostalgie atavique du Paradis perdu, je suppose.

Quentin réfléchit un instant avant de répondre.

— C'est possible. Mais c'est surtout que le mode de vie des fossiles me passionne. N'est-il pas fascinant de constater qu'en l'absence de toute substance inhibante, ils développent un taux de violence ridiculement bas ?

J'envisage de plus en plus un reportage là-dessus, alors disons que je pars en repérages.

— Eh bien allez repérer, mon ami, rigola le cinéaste. Je vous souhaite d'intéressantes observations, même si entre nous, je ne suis guère convaincu.

— Convaincu de quoi ?

— Que l'administration de la Réserve n'alimente pas ses fossiles en substance inhibante. J'y suis allé, une fois, et croyez-moi, pour qu'ils se comportent en légumes comme c'est le cas, je suis sûr qu'ils sont bourrés de neuroleptiques.

Un nouvel appel du haut-parleur dispensa Quentin de répondre. Il quitta le cinéaste sur la promesse de se recontacter dès leur retour en ville, puis disparut. Le temps de récupérer ses bagages, Quentin arriva au car juste à temps pour le départ.

Pendant le trajet, l'accompagnateur débita son texte. Quentin constata que, d'après ses souvenirs, le boniment n'avait guère changé en un an. La réserve naturelle de Kern était toujours située à quarante kilomètres du Centre de Détente, en pleine campagne – si l'on exceptait l'hôtel construit à proximité pour les visiteurs.

« À l'heure actuelle, douze familles fossiles, soit cinquante et une personnes, vivent dans la réserve naturelle de Kern, selon le rythme biologique d'avant la guerre des trois blocs. C'est-à-dire que chacun d'entre eux a besoin d'une période d'inactivité totale de plusieurs heures, huit en moyenne, par jour. Il faut préciser que le sommeil tel que le vivent les fossiles est sans aucun rapport avec le nôtre. Dans leur cas, l'activité physique est nulle, et l'activité cérébrale totalement improductive. Les zones du cerveau mises en jeu ne sont pas celles de leur état de veille, et leur fonctionnement échappe à tout contrôle par l'individu. »

Quentin connaissait tout cela par cœur, non seulement grâce à sa visite de l'année précédente, mais aussi parce qu'il s'était documenté ces dernières semaines sur le rythme biologique des fossiles. Comme il l'avait dit au

cinéaste, l'étude scientifique des familles fossiles pouvait se révéler passionnante ; du reste, lorsque la réserve naturelle avait été créée, à l'époque de l'introduction de l'Hyp-12, c'était dans l'optique de recherches scientifiques sérieuses. Un projet bien oublié puisque à la connaissance de Quentin, Kern n'était plus qu'une attraction touristique pour les quatre Centres de Détente de la région, et aucunement un lieu d'étude. D'ailleurs, la réserve dépendait de l'Office de la Qualité de la Vie, et non des Affaires Scientifiques.

— C'est triste, non ?

Quentin sursauta. Près de lui, un homme d'une cinquantaine d'années le regardait, attendant une réponse. Il émanait de lui une forte odeur de parfum féminin, et dès qu'il répéta sa question, Quentin se sentit mal à l'aise devant l'affectation de sa voix.

— Je disais, c'est triste, non ? Tous ces gens qui perdent un tiers de leur vie à dormir. Quel gâchis. Vous imagineriez, vous, ne vivre qu'une partie du temps ?

Quentin fit une réponse machinale. Il se sentait détaillé par les yeux de son interlocuteur, où vibrait une fébrilité malsaine ; il avait déjà vu de tels regards, lors de ses visites de Centres Hospitaliers, quand il avait effectué un reportage sur les cas de démences sexuelles. Les adolescents qui avaient violé une voisine ou une inconnue, les enseignants qui du jour au lendemain s'étaient mis à abuser de leurs élèves en plein cours, ou encore ces quadragénaires mariés et pères de famille accusés de voies de fait sur de jeunes hommes, tous avaient ce même regard, témoin d'une pulsion incontrôlable, plus proche du besoin que du désir.

— Vous fumez ? proposa l'homme.

Quentin déclina, et lui fit remarquer le panonceau non-fumeur du car.

— Ah oui, suis-je bête, fit l'homme en riant et en posant avec une négligence mal imitée sa main moite de transpiration sur le bras de Quentin.

Celui-ci retira son bras, sans violence, mais avec une fermeté qui, espérait-il, mettrait les choses au point.

L'homme se contenta d'un ricanement d'excuse, et se tourna vers la vitre.

Quentin saisit la première occasion pour changer de place et tenta de se concentrer sur les explications de l'accompagnateur. Il sentait dans son dos, par intermittence, le regard concupiscent de l'homme. Ce n'était évidemment pas la première fois qu'il était confronté à de telles attitudes. En revanche, les démenches pulsionnelles ne se produisaient quasiment jamais en Centre de Détente, probablement grâce aux additifs alimentaires et aux séances de relaxation quotidiennes. En se retournant, et en croisant le regard brillant de l'homme, Quentin se demanda brusquement si tout cet arsenal était toujours vraiment efficace.

★

La réserve naturelle de Kern était une énorme cloche transparente de plusieurs kilomètres de diamètre, percée de couloirs dans lesquels circulaient les visiteurs, et grâce auxquels ils pouvaient observer à quelques mètres seulement les habitants fossiles de la réserve. Certains couloirs traversaient même les habitations, de coquettes maisonnettes similaires à celles que l'on trouvait aux lisières des grandes villes.

Quentin ne pouvait se défendre d'un sentiment de honte en arpentant ces couloirs pour observer les fossiles comme des animaux en cage. Du reste, les regards qu'il récoltait parfois de leur part étaient empreints d'un mépris ou d'une lassitude infiniment plus gênants que ne l'auraient été des invectives. En revanche, il ne participait pas aux prétendues séances d'étude nocturnes : avec la complicité de caméras installées dans les maisons, à l'insu de leurs habitants, il était possible de les observer dormant, se disputant, faisant l'amour. C'était d'ailleurs par ce dernier détail que, selon Quentin, s'expliquait le succès des séances d'étude qui moins que des ethnologues amateurs devaient surtout drainer des voyeurs avides de spectacles émoustillants.

Derrière le mur de plexiglas, deux femmes discutaient

en jouant aux cartes. De temps à autre, elles éclataient de rire, ce dont Quentin pouvait profiter grâce aux interphones unidirectionnels incorporés dans les couloirs : il était possible d'entendre les fossiles, mais ceux-ci ne pouvaient percevoir ce qui se disait de l'autre côté de la paroi. Le jeune homme était fasciné de les voir ainsi s'amuser avec un jeu de cartes. D'une façon générale, les jeux avaient été progressivement proscrits de la société, sans recourir à aucun décret, sans besoin d'aucune loi ; les gens avaient naturellement abandonné toute activité ludique, par simple instinct de conservation. Les jeux véhiculaient la notion de perdant et de gagnant, exacerbant la rivalité et la compétition entre les participants, étaient autant d'occasions de querelles qui ne demandaient qu'à dégénérer, comme dégénérait de plus en plus systématiquement et violemment toute situation conflictuelle depuis la mise en circulation de l'Hyp-12.

Mais là, rien de tout cela. Les deux femmes riaient, et à leur attitude, Quentin eût été incapable de deviner laquelle gagnait. Ce n'était qu'un sujet d'étonnement parmi d'autres pour le journaliste. Comme lors de sa précédente visite, il allait de surprise en surprise en constatant l'absence quasi surnaturelle d'agressivité chez les fossiles. Il avait failli assister à une bagarre, un peu plus tôt dans la journée, mais les deux belligérants avaient été séparés par un troisième larron et tout s'était terminé par une poignée de main et une invitation à dîner le soir même. Dans la vraie vie, hors de la Réserve – mais Quentin avait de plus en plus de mal à se persuader que ce n'était pas dans la Réserve de Kern mais dans l'effervescence des villes que se vivait la vraie vie –, la moindre algarade n'avait aucune chance d'être ainsi interrompue, sauf par l'intervention des Brigades de Surveillance ou l'ingestion immédiate de *coolers*. Finalement, peut-être le cinéaste qu'il avait rencontré au Centre de Détente avait-il raison : peut-être les fossiles étaient-ils à leur insu gavés de neuroleptiques savamment dosés. Et pourtant, Quentin n'arrivait pas à y croire. Le calme pacifisme des fossiles lui paraissait infiniment plus naturel

que l'agressivité à fleur de peau de la population dite normale. C'était ce sentiment vague qui le poussait à étudier les familles fossiles. Dès son retour en ville, c'était certain, il proposerait au Service d'Information National un reportage approfondi sur le sujet.

Il y avait aussi, dans sa passion des fossiles, l'envie pressante de s'évader du monde qu'il connaissait, l'attrait d'un mystère capable de dissiper la grisaille d'un quotidien affadi par toutes les précautions sociales : le code vestimentaire, la limitation des confrontations de groupe en environnement urbain, la censure de tout spectacle ou de toute œuvre risquant d'inciter à la violence, tout cela composait aux yeux de Quentin un univers insipide qui lui inspirait plus de pensées de rébellion que toutes les pulsions instinctives qu'on cherchait à museler.

Il poursuivit sa visite, arriva à l'école, un petit bâtiment où étaient instruits la vingtaine d'enfants et d'adolescents, de quatre à dix-sept ans, des familles fossiles. Au-delà de cet âge, d'après la brochure de la réserve, il était convenu que les jeunes étaient admis dans la communauté adulte, et devaient participer au travail collectif : entretien du village, culture des terres incluses dans la réserve, fabrication des souvenirs artisanaux vendus par l'administration aux visiteurs. Dans le petit monde de Kern, il n'y avait pas de notion d'argent et la communauté vivait sous un statut collectiviste. Les souvenirs étaient fournis à l'administration de la Réserve pour être revendus, en échange de l'alimentation en énergie et en denrées alimentaires du village.

Alors qu'il observait la salle de classe, Quentin remarqua, un peu plus loin dans le couloir, son voisin du car. Celui-ci, le visage toujours luisant, dévorait des yeux un grand adolescent, lui-même absorbé dans le cours dispensé par le magister. Au bout d'un moment, l'homme s'aperçut de la présence de Quentin et, gêné, il baissa la tête puis s'éclipa avec un sourire crispé. Alors seulement, le jeune homme fossile se retourna et jeta un regard haineux vers l'emplacement où se tenait auparavant le quinquagénaire. Ainsi, songea Quentin, il se savait

observé ; il se demanda quels sentiments pouvaient nourrir les fossiles pour ces inconnus qui venaient les regarder vivre, et parfois les détailler sans le moindre souci de discrétion. Légèrement honteux, le jeune journaliste passa son chemin.

— Vermine, murmura David avant de se retourner.

Il ne pouvait se méprendre sur l'expression de l'homme qui venait de disparaître après l'avoir dévisagé depuis le couloir. Ce n'était pas la première fois qu'il saisissait de tels regards, dirigés vers lui, vers d'autres jeunes gens ou vers les femmes de la réserve. Des regards d'animaux, fébriles et avides. L'année précédente, il avait été demandé à l'administration de la Réserve de préserver l'intimité des familles en supprimant les couloirs qui passaient à travers les bâtiments, mais la requête avait été sèchement rejetée. Les fossiles ne devaient pas oublier pourquoi ils existaient, et pourquoi ils étaient pris en charge par l'administration. Le jour où la réponse officielle, sur papier à en-tête de l'Office de la Qualité de la Vie, avait été placardée au beau milieu du village, David s'était juré qu'il s'enfuirait un jour de la cage de plexiglas ; son arrière-grand-père l'accompagnait ce jour-là. David ne lui avait rien dit de ses intentions, mais le vieillard lui avait pourtant glissé avec un petit sourire triste, comme s'il avait lu dans ses pensées : « Tu sais, fils, on ne peut pas quitter la réserve. Quelle que soit la façon dont l'administration qualifie notre situation, il n'y a qu'un seul mot qui convienne : nous sommes prisonniers. À quelques rares exceptions, nous sommes nés ici. Mais sans exception, c'est ici que nous mourrons. »

David ne s'était jamais résigné à cet arrêt et chaque minute de son temps libre, chacun de ses rêves nocturnes n'était occupé que de cette pensée. Il semblait pourtant que l'Ancêtre eût raison : la cloche translucide formait un piège sans issue, sans voie de communication vers l'extérieur, à l'exception des tubes d'aération, situés au sommet de la demi sphère, à une hauteur de plusieurs dizaines de mètres que rien dans la Réserve ne permettait d'atteindre, et de quatre portes à hauteur d'homme,

commandées électroniquement depuis le dehors. Quant à espérer s'attaquer au dôme lui-même, c'était illusoire. Le matériau n'en était pas un quelconque plexiglas mais une combinaison de verre incassable, de fibres de métal et de plastique absorbant les chocs ; il eût été tout autant illusoire de vouloir construire de quoi atteindre les tubes d'aération sans être rapidement repéré par les dispositifs de surveillance de la réserve.

Perdu dans ses pensées, David prit conscience que le cours était terminé seulement quand le magister, resté seul avec lui, darda sur lui un regard aigu et sans aménité.

— Visiblement, je t'ai passionné, aujourd'hui, grinça-t-il.

David renonça à répliquer. C'était inutile. Le magister lui couperait la parole, lui assénerait sèchement une de ses répliques définitives. Les heurts entre eux étaient quotidiens : David avait déjà choisi sa voie, celle de l'entretien des habitations de la Réserve ; il se sentait aussi peu d'entrain à assimiler les subtilités de l'élevage de bovins que le magister mettait d'acharnement à tenter de les lui inculquer. C'est ainsi qu'avaient débuté les hostilités entre le maître et l'élève. Puis c'est sur l'absurdité de vouloir tout apprendre à tous, même ce qui ne servirait jamais aux uns ou aux autres que le débat s'était déplacé... Mais aucun des deux ne s'en souvenait vraiment. Il ne restait plus, de part et d'autre, qu'une aigre animosité, un besoin de contrer systématiquement l'adversaire, de contester une autorité jugée inique pour l'un, d'affirmer cette autorité, fût-ce injustement, pour l'autre.

— Comme d'habitude, d'ailleurs.

David rassembla ses affaires pour partir, mais le magister n'allait pas le laisser s'en tirer à si bon compte.

— Je te parle, David. Écoute-moi, quand je te parle.

La voix était monocorde, soigneusement exempte de toute agressivité, de toute émotion. Pourtant, on sentait en chaque syllabe qu'un volcan couvait, prêt à éclater. Cette fois, David ne résista pas à la tentation.

— Le cours est terminé je n'ai plus rien à faire ici.

— Parce que tu estimes y avoir ta place, quand il n'est pas fini ?

— Une place imposée, oui. Sinon, croyez bien que depuis longtemps...

— Depuis longtemps quoi ? Tu aurais cessé de suivre l'enseignement ? Petit imbécile. Même pour réparer des charpentes, il faudra que je valide ton enseignement.

Le jeune homme frissonna sous la menace voilée. Il était un bon ouvrier, depuis toujours il avait assisté son père dans son travail. Chacun s'accordait à voir en lui le digne successeur de sa dynastie, mais la règle était sans appel : pour exercer une fonction au sein de la communauté, il fallait l'accord du magister en exercice.

— Vous savez ce que je vaudrais, vous ne pouvez m'empêcher de...

— De quoi ? De quoi crois-tu que je ne peux t'empêcher ? Il y a des règles ici, des lois. Qui crois-tu être pour les outrepasser ?

L'air se chargea d'électricité. L'affrontement, une nouvelle fois, était inévitable. Et une nouvelle fois, il serait violent et stérile. Les deux regards se croisèrent, aucun des deux interlocuteurs n'était décidé à baisser les yeux face à l'autre. Lorsque deux coups furent frappés à la porte, ils firent l'effet d'un coup de tonnerre. Le magister lança un « entrez » sec, et un petit homme voûté s'exécuta timidement.

— Pardonnez-moi, magister. Nous avons rendez-vous. Au sujet de Lulla.

— En effet. Venez vous asseoir, je vous en prie. David, tu peux nous laisser.

Le jeune homme se dirigea vers la porte. Il ne se retourna pas quand la voix qu'il haïssait déclara d'un ton neutre :

— Mais nous poursuivrons cette discussion.

Une fois dehors, David se força à se calmer. C'était un garçon de dix-sept ans, trop grand et trop mince parce qu'il avait poussé trop vite, dont les traits trahissaient encore l'enfant et ne révélaient pas encore l'adulte. La colère lui allait mal, comme elle va mal à un roquet qu'elle rend plus ridicule qu'impressionnant ; mais c'était plus fort que lui : le magister était une illustration parfaite du

pouvoir aveugle qu'il ne pouvait supporter et qu'il assimilait sans en avoir même conscience à l'anonyme, omnipotente et inflexible Administration de la Réserve. Son âge le poussait à une rébellion systématique face à l'autorité : celle de la Réserve qui le tenait enfermé sous cette cloche de plexiglas, celle du magister qui s'arrogeait le droit de juger les uns et les autres, et de plus en plus celle de ses parents qui lui refusaient encore le statut d'égal qu'il revendiquait.

Il eut brusquement besoin de voir Rachel, de lui parler. Sans doute était-elle en train de travailler avec ses parents au potager du village. Légèrement plus âgée que David, elle avait achevé ses études plusieurs mois auparavant et, selon la tradition de Kern, avait embrassé la carrière familiale. Proche de David depuis toujours, elle s'était révélée précoce et, avant même la puberté du jeune homme, leur intimité avait dépassé le simple stade de l'amitié d'adolescents. Cela avait ravi les deux familles, comme toute prémisse d'union de la jeune génération était accueillie avec joie par les villageois ; seul de la communauté, l'arrière-grand-père de David faisait grise mine en ces occasions.

La jeune femme n'aimait pas que David vînt la voir pendant qu'elle travaillait, aussi remit-il à plus tard sa visite ; il choisit de rentrer directement chez lui, d'autant plus que l'Ancêtre était mal en point depuis quelques jours, et que David n'aimait pas le savoir seul en l'absence de ses parents. Quand il entra dans la chambre, son arrière-grand-père gisait sur son lit, les yeux tournés vers la fenêtre sans la voir ; d'abord inquiet, David fut rasséréiné en constatant que la maigre poitrine du vieillard soulevait toujours ses draps avec régularité.

— Bonjour, grand-père.

L'Ancêtre sortit de sa torpeur et eut un faible sourire en reconnaissant David.

— Bonjour, fils. Les cours sont terminés ?

— Oui. Alors je suis passé voir si tu allais bien, en attendant que Rachel ait fini son travail.

Il y avait de la reconnaissance dans le sourire que lui

adressa alors le vieil homme. Il fit signe à David de s'approcher et de s'asseoir près de lui.

— Tu es préoccupé, fils. Que se passe-t-il ?

Le jeune homme voulut esquiver la question d'un haussement d'épaules, mais les faux-fuyants étaient sans effet avec l'Ancêtre. Il insista et David finit par répondre.

— Il y a eu des visiteurs, tout à l'heure, à l'école.

Il était inutile d'en dire plus. David partageait avec son arrière-grand-père la haine viscérale de ces inconnus qui venaient les observer comme des animaux en cage – comparaison cruellement judicieuse – et chaque passage de touristes les mettait également mal à l'aise. Il avait fallu bouleverser l'organisation de la maison pour installer l'Ancêtre, lorsqu'il était tombé malade, dans une pièce que ne traversait aucun couloir. Qu'on les regardât vivre était déjà assez humiliant pour qu'en plus on ne vînt pas les observer quand ils souffraient.

— Du moins aurai-je la consolation, en partant, de ne plus voir ces gens nous dévorer des yeux comme des bêtes curieuses, marmonna l'Ancêtre.

— Allons, grand-père, ne parle pas de partir, voyons. Tu seras sur pied dans moins d'une semaine, aux dires du docteur.

— Qu'en sait-il ? Autrefois, les médecins savaient de quoi ils parlaient, aujourd'hui, c'est terminé. Du moins à Kern. Nos docteurs sont tout au plus des guérisseurs qui se débrouillent tant bien que mal avec les lambeaux de science que ceux de l'extérieur nous ont laissés. Non, crois-moi, fils, je le sens et je le sais, il ne me reste plus très longtemps à rester ici. Ce n'est que justice. Il y a bientôt un siècle que je suis en vie, et presque autant que je suis prisonnier de cette cage transparente. Je m'en irai sans regrets, sois-en sûr.

David était troublé. Ce n'était pas la première fois que son arrière-grand-père évoquait sa mort, mais jamais avec autant d'assurance, autant de fermeté, comme si lui-même en avait décidé.

— Mais il y a plus important, poursuivit l'Ancêtre. Je sens aussi une odeur de mort qui plane sur le village. J'ai

peur pour toi, fils, pour tes parents, pour tout le monde. Quelque chose se prépare, de funeste, pour nous tous. C'est comme une ombre qui s'étendrait sur Kern, et pourtant... une ombre lumineuse...

Tétanisé, le vieillard parlait les yeux dans le vague. C'était une de ces sortes de transes dans lesquelles il entraît parfois, au cours desquelles il se mettait à psalmodier telle une Pythie ; pas plus que ses parents, David n'ajoutait foi aux prophéties qui résultaient de ces instants de délire, mais l'Ancêtre en ressortait toujours épuisé, et dans son état, c'était plus inquiétant que tout ce qu'il pourrait déclarer. David secoua son arrière-grand-père par les épaules ; ce fut efficace, mais le vieillard émergea de sa brève crise en sueur et à bout de souffle.

— Grand-père, ça va ?

— Ça va, fils. Tu dois me prendre pour un vieux fou, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, grand-père, mais tu dois te reposer.

David voulut sortir, mais un « attends » péremptoire l'arrêta.

— Écoute-moi, fils. Quoi que tu en penses, je ne suis pas fou. Ma fin approche, mais ce qui me fait peur, c'est ce qui vous attend, vous. Je sens un danger approcher. Tu dois te faire passer pour malade, et exiger que l'administration t'évacue à l'extérieur vers un service hospitalier. Il te faut quitter Kern très vite, c'est très important !

— Grand-père, si tu as raison et qu'il y a du danger, alors je dois rester. Pour te protéger, pour m'occuper de Papa et Maman, de Rachel. Je ne fuirai pas, surtout si tu dis vrai.

La tristesse voila le regard de l'Ancêtre. Son arrière-petit-fils ne le croyait pas, c'était évident. Et quand bien même, David était comme lui : aussi buté, aussi orgueilleux, aussi inflexible. C'était pourquoi, depuis toujours, il avait eu pour le jeune homme plus d'affection qu'il n'en avait jamais eu pour sa propre fille ou son petit-fils. David était, à trois générations de distance, la réplique de ce que lui-même était dans sa jeunesse. Il voulut insister, bien

qu'il sût la partie perdue d'avance, mais une vague de faiblesse l'en empêcha. Il se laissa aller contre l'oreiller et regarda son arrière-petit-fils quitter la chambre. D'après les bruits qu'il entendit à travers la porte, il devinait que David s'affairait dans la cuisine.

Sa mort le peinait moins pour lui-même que pour le village. Il était le dernier de ceux qui avaient connu le monde d'avant, le monde d'avant la réserve naturelle. Quand la guerre des trois blocs s'était achevée, il avait six ans. Avec d'autres enfants, orphelins de guerre pour la plupart, et quelques adultes, il avait un jour été conduit à Kern. Tous les autres étaient morts depuis, sauf lui, et quand lui-même aurait disparu, les habitants de la Réserve seraient un groupe sans passé, qui n'aurait rien connu d'autre que la séquestration. Au fond, s'il avait raison et que Kern était bel et bien menacé par cette ombre de lumière, peut-être cela valait-il mieux. Était-ce une vie de n'exister que pour servir de distraction à des inconnus qui vous dévisageaient derrière des parois vitrées ? C'était pour cette raison que les unions dans la Réserve le laissaient toujours mélancolique et sans joie, à la pensée des enfants qui allaient naître, des enfants de Kern nés en captivité qui ne connaîtraient jamais rien d'autre et qui ne le regretteraient peut-être même pas, tant leur condition leur paraîtrait naturelle.

Peut-être était-ce la providence qui provoquerait la destruction du village... et peut-être était-il symbolique que lui, ultime fossile parmi les fossiles, mourût juste avant que la Réserve ne soit anéantie. Peut-être les choses étaient-elles au mieux ainsi...

L'Ancêtre ferma les yeux et laissa l'obscurité l'envahir. Une obscurité bien plus profonde que celle du sommeil. Peu à peu, pour lui, Kern cessa effectivement d'exister.

5.

Au début de sa phase de sommeil, Alice s'était installée avec une tasse de café et un paquet de lettres à classer, mais il lui avait été impossible de se concentrer. Elle avait tourné en rond dans l'appartement, cherchant un dérivatif au sentiment qui s'épanouissait en elle. Peine perdue, et elle le savait bien. Ni une douche froide, ni les programmes de la chaîne de relaxation, ni une promenade ne pourrait la calmer.

Elle envisagea un instant d'appeler Aïcha, puis renonça. En général, la bonne humeur de cette grande fille perpétuellement goguenarde était un remède radical à la morosité. Il fallait la voir, et surtout l'entendre, exploser d'un rire tonitruant après avoir raconté d'une voix de stentor comment elle avait coincé dans un vestiaire du centre de conditionnement quelque ouvrier bien balancé qui avait dû trouver son salut dans la fuite ; Alice savait que la vie de son amie avait été plus fertile en drames qu'en occasions de s'amuser, et elle en admirait d'autant plus son indéfectible optimisme. Jamais Aïcha n'avait laissé transparaître de jalousie devant le bonheur de Quentin et Alice, même si cette dernière savait combien la solitude lui pesait. Ni son physique disgracieux, ni son caractère de maîtresse femme n'étaient propres à séduire, et depuis la mort, dans une bagarre de rue, de l'homme qu'elle devait épouser, Aïcha semblait condamnée à un célibat définitif. Une certaine idée de l'Enfer, pour Alice.

Mais son amie acceptait la situation, moins avec fatalisme qu'avec philosophie, arguant qu'un homme c'était tellement de contraintes qu'après tout, elle était bien mieux comme ça... Parfois pourtant, la jovialité était telle, la voix était si forte, qu'on ne pouvait y croire tout à fait.

Non, cette fois, ce n'était pas avec Aïcha qu'Alice voulait passer sa phase de sommeil. Elle savait ce qu'il lui fallait, et elle savait que rien ne le remplacerait. Finalement, enfilant son manteau, elle quitta l'appartement. Le porn-secteur se situait à moins d'une demi-heure de chez elle en marchant bien – pas question d'y aller par le métro.

Dès sa puberté, Alice avait pris conscience de la violence de ses appétits physiques. Ce n'étaient pas seulement les bouffées brûlantes que ressentait toutes les autres filles en face d'un garçon, même quelconque ; ce n'étaient pas seulement les magazines spécialisés qui circulaient dans les dortoirs de l'université et qui alimentaient les caresses nocturnes des autres étudiantes. C'était cela bien sûr, mais davantage encore. Les besoins sexuels d'Alice avaient toujours été sans comparaison avec ceux des filles de son âge, et deux traitements successifs, l'un psychothérapeutique et l'autre à base hormonale, n'y avaient rien changé. En épousant Quentin, Alice avait espéré que les choses s'arrangeraient, mais elle avait dû déchanter. Le jeune homme n'avait jamais montré pour le sexe un appétit comparable à celui d'Alice, et très vite, était devenue évidente une disproportion flagrante dans leur libido. En outre, Quentin était un tendre, un attentionné alors que l'ardeur de sa femme réclamait une brutalité, une sauvagerie dans l'amour qu'il ne pouvait lui offrir. Bon an mal an, le couple avait tenu, avec quelques concessions de part et d'autre : Alice se gavait des *coolers* en libre circulation, et Quentin fermait les yeux sur les heures de sommeil que la jeune femme passait dans le porn-secteur de la ville. Petit à petit, les pulsions d'Alice avaient décrû, ou du moins, s'étaient faites moins impérieuses.

Avec l'absence de Quentin depuis plusieurs jours, Alice sentait ressurgir ses anciennes obsessions. Au cours de sa dernière journée de travail, elle avait dû vider une demi-tablette de *coolers* pour se retenir d'abandonner son poste pour se ruer dans un des entrepôts de fonte et s'y jeter sur un des ouvriers aux trois quarts nus, se frotter à lui jusqu'à ce qu'il la couche sur les passerelles brûlantes pour lui faire sauvagement l'amour. Et même après avoir quitté le centre, des images l'avaient assaillie tout le long du trajet, des images de rut écarlates, des images de bacchantes sommaires peuplées de corps huilés et de râles gutturaux. En arrivant chez elle, elle savait déjà sans se l'avouer qu'il lui faudrait se rendre au porn-secteur si elle ne voulait pas devenir folle.

Elle arriva au porn-secteur trempée de sueur. Il ne faisait pourtant pas une chaleur excessive, mais il lui semblait étouffer sous ses vêtements asexués, elle crut à plusieurs reprises qu'elle allait s'écrouler sur le trottoir, victime d'une syncope ; à moins qu'elle ne se mette à ramper sur le bitume, la main enfouie convulsivement entre les jambes et le souffle court. Néanmoins, elle avait pu atteindre le *Brasier* et s'y était engouffrée, hors d'haleine, comme un affamé sur une pièce de viande. Plusieurs femmes attendaient déjà devant le guichet, et avec un certain effroi, Alice déchiffra sur leurs visages la même fébrilité que devait montrer le sien. C'étaient assurément les mêmes yeux brillants, les mêmes lèvres légèrement tremblantes, marquées de traces de dents...

Elle commença par le spectacle de strip-tease. La pièce était sombre, seule la scène était éclairée. Deux hommes achevaient de se déshabiller au rythme d'une musique langoureuse. Si le premier était agréablement musclé, le second arborait une poitrine creuse et un visage difforme, tellement dissymétrique qu'il en était proche de la monstruosité. Pour autant, le public les dévorait des yeux l'un comme l'autre. Quelques gémissements s'élevèrent de l'obscurité lorsque les deux strip-teaseurs abandonnèrent leurs derniers sous-vêtements. Ils se pavanèrent encore quelques minutes, offrant leur nudité sous toutes les

coutures et mimant une ébauche de masturbation, avant de disparaître dans les coulisses et d'être remplacés par deux autres hommes qui les imitèrent. Au stade d'excitation où se trouvait Alice, elle avait eu son premier orgasme à peine entrée dans la salle, avant même de s'être assise. Elle s'installa et observa encore deux autres duos de strip-teaseurs. La plupart se ressemblaient curieusement, avaient le même visage à l'expression absente, les mêmes gestes dépourvus de grâce pour se déshabiller, le même corps uniformément sculpté.

Finalement, Alice sentit qu'elle ne pouvait plus se contenter du spectacle, surtout d'un spectacle aussi sagement aseptisé ; il aurait fallu en être à sa première incursion au porn-secteur pour s'en satisfaire. En d'autres temps, elle serait montée dans les étages rejoindre l'un des strip-teaseurs, n'importe lequel, puisque tous se prostituaient et s'acquittaient de leur tâche avec la même conscience professionnelle sans passion avec laquelle ils se dénudaient sur scène. Cette fois, c'était exclu, à présent qu'elle avait cessé toute contraception pour avoir un enfant de Quentin. Malgré la fiabilité des contraceptifs immédiats – préservatifs ou gels spermicides –, Alice se refusait au moindre risque ; l'état de manque qui lui fouillait le ventre se heurtait encore à cet ultime rempart de lucidité. Elle quitta donc la salle et gagna l'une des cabines de sexe virtuel. C'étaient de petits réduits, meublés seulement d'un canapé souillé et d'un tableau de commande électronique d'où émergeaient, comme des cordons ombilicaux tranchés, des mèches de fils colorés terminés par des électrodes. Près du panneau, un écran offrait un mode d'emploi, mais Alice le négligea : elle connaissait parfaitement l'utilisation de ces engins. Elle se déshabilla puis coiffa le casque noir posé sur le canapé ; ensuite, les enduisant de salive, elle colla les électrodes un peu partout sur son corps, sur ses seins, sur ses cuisses et entre ses fesses. Elle enfourna enfin la dernière paire d'électrodes dans son sexe, puis s'assit sur le canapé et examina la liste des mises en scène disponibles. La seule lecture des intitulés, à la formulation crue et savamment

obscène, lui procura un frisson de plaisir anticipé. Elle sélectionna l'un des scénarios d'orgie, celui où semblaient prévaloir brutalité et violences, se laissa aller en arrière, fermant les yeux, et enclencha le système.

Ces équipements de sexe virtuel étaient loin d'être les plus perfectionnés. Des modèles beaucoup plus élaborés circulaient, à des tarifs prohibitifs que ne pouvaient se permettre que les citoyens les plus riches. Dans les sex-shops du porn-secteur, on utilisait du matériel recyclé datant des premiers systèmes de réalité virtuelle, pas toujours en bon état. L'aspect vaguement clandestin de ces établissements leur interdisait de se fournir auprès des usines gouvernementales, celles qui disposaient d'équipements fiables. Ce prétexte n'était pourtant qu'un leurre, puisque les autorités étaient parfaitement au fait de ce qui se passait dans le porn-secteur ; dans le cas contraire, il eût été simple de traquer et d'éradiquer ces commerces de défoulement. Mais le gouvernement fermait les yeux, dans cette ville comme dans toutes les autres zones de forte concentration urbaine : les toutes premières tentatives d'assainissement des quartiers chauds avaient aussitôt entraîné une recrudescence des attentats et des flambées de violence à caractère sexuel. Au moins, par sex-shops interposés, les autorités conservaient un certain contrôle de la situation.

Le système de simulation sensorielle se mit en route avec un murmure électrique. Quelques accidents, racontait-on, s'étaient déjà produits sur des dispositifs trop archaïques : des courts-circuits dans des électrodes vétustes qui provoquaient des arrêts cardiaques, des dysfonctionnements du générateur de sensations qui transformaient des scénarios érotiques en cauchemars si réels qu'on pouvait y laisser la raison ou même la vie... Tout cela n'était pourtant que des rumeurs qui n'avaient jamais été prouvées. Et même si, à cet instant précis, on avait affirmé à Alice que l'équipement qu'elle venait d'enclencher était défectueux et dangereux, elle n'aurait pas été capable de l'arrêter. Elle poussait déjà des gémissements sourds avant même que ne déferlent dans

sa tête les images. Vêtue d'une longue cape romaine et d'une tunique satinée, sous laquelle elle sentait un rugueux cache-sexe en mailles de métal, elle se trouvait dans un décor étrange, qui tenait à la fois de l'image d'Épinal, d'une Antiquité de pacotille et d'une naïve science-fiction. Alors qu'elle se tenait sur le balcon, des échos de cris lui parvinrent du hall, des grognements mêlés d'injures, le choc de meubles que l'on renverse, de vaisselle que l'on brise... Alice dut se mordre la lèvre, tant ces prémices l'affolaient déjà. Les portes de la pièce s'ouvrirent en claquant, livrant le passage à une demi-douzaine de mâles surexcités ; ils n'étaient habillés que de slips qui moulaient leur entrejambe, de bottes de fourrure et de sangles de cuir qui leur barraient la poitrine, faisant saillir leurs pectoraux couverts de toisons bouclées. Tous avaient la même expression aveuglément bestiale, la bouche déformée par un rictus avide au milieu de leur barbe en broussaille. Un seul n'avait, à la place du visage, qu'un magma flou et tressautant, comme une image de téléviseur mal réglé. Sans doute un dysfonctionnement du système de simulation.

Les hommes se ruèrent sur Alice, et le choc la projeta sur le carrelage, lui arrachant un cri de douleur et de plaisir. Roulée sur le sol, elle se vit arracher ses vêtements. Autour d'elle, le décor se fit plus flou au fur et à mesure que des haleines lourdes d'alcool lui fouettaient le visage, que des yeux déments la dévoraient, que des râles rauques lui parvenaient, que des mains calleuses se refermaient sur elle, écartaient ses jambes avec rudesse, faisaient irruption en elle...

6.

David regarda le ciel au-dessus de lui. Bien qu'il ne l'eût jamais vu autrement qu'à travers le dôme translucide, il sentait confusément, au fond de lui, que ce qu'il voyait n'était pas la vérité. Parfois, lorsqu'il se promenait durant la nuit en compagnie de son arrière-grand-père, celui-ci évoquait la pureté de l'encre noire du ciel, les points lumineux des étoiles. À travers le plexiglas, le noir se faisait gris et les étoiles étaient des lumières floues et baveuses. David ignorait si l'Ancêtre se rappelait effectivement les nuits « d'avant la Réserve », et si ses souvenirs étaient véritablement ceux qu'il avait ou ceux qu'il s'était inventés, mais le son de la voix éraillée par les années, la mélodie des histoires qui s'écoulaient des lèvres parcheminées, tout cela avait soudain bien plus de réalité que cette barrière transparente qui les retenait tous deux prisonniers. Les nuits de promenade avec l'Ancêtre avaient souvent donné l'impression à David qu'il s'était enfin enfui de la réserve... Ces nuits-là étaient révolues. Jamais plus il ne passerait ces heures hors du temps à écouter la voix du passé.

L'Ancêtre était mort dans l'après-midi, sans bruit. Les parents de David l'avaient trouvé, au retour de leur journée de travail, étendu dans son lit, les traits paisibles tournés vers l'extérieur. Un sourire légèrement soucieux était figé sur les traits craquelés de rides, et David n'avait pu s'empêcher de repenser aux exhortations du vieillard.

Une fois arrivé le docteur, qui faisait également office d'embaumeur, le jeune homme s'était éclipsé. Il savait que toute la communauté allait défiler chez ses parents pour rendre hommage au doyen de la réserve, et que l'administration exigerait que les funérailles fussent mises en scène soigneusement, pour le profit des touristes qui pourraient ensuite s'enorgueillir, auprès de leurs amis, d'avoir eu la chance de visiter Kern un jour d'enterrement. David ne se sentait ni le goût ni le courage de revivre ces moments qu'il avait déjà connus à la disparition de ses grands-parents. Il avait donc annoncé à ses parents qu'il disparaissait jusqu'au lendemain soir, et s'était réfugié dans le petit bois de Kern, un des rares secteurs de la Réserve à être épargnés par les couloirs d'observation.

Étendu dans l'herbe, il eut une pensée pour Rachel. Elle aussi devait être chez lui, en ce moment même, partageant le deuil de la communauté, regrettant sans doute qu'il ne fût pas là pour la serrer contre lui et lui murmurer que « c'était la vie », qu'à l'âge de l'Ancêtre c'était certainement mieux ainsi. Non, à la réflexion, songea David, ç'aurait été l'inverse. Rachel l'aurait serré contre elle et l'aurait réconforté, de chaleur et de paroles. Elle avait toujours été forte, bien plus que lui, le portrait de sa mère, une maîtresse femme qui parlait plus haut que les hommes de Kern et haranguait parfois les touristes-voyeurs d'une voix rogue. Il sentit un besoin soudain d'être près d'elle, mais le courage de se lever et de rejoindre les autres lui manqua. Rester seul cette nuit-là était une façon de rester seul avec son arrière-grand-père, une dernière fois.

Il avait dû s'assoupir, songea-t-il, quand des rumeurs confuses lui parvinrent et le tirèrent de sa rêverie : déjà, le jour se levait. Il se redressa, les yeux tournés vers la lumière orangée qui commençait d'embraser le ciel... Non, ce n'était pas la lumière du soleil. Celle-là était plus mouvante, teintée de rouge ; et elle ne venait pas de l'est. Brusquement, en même temps que retentissaient des cris de panique, David repéra les volutes de fumée qui

s'élevaient au-dessus des arbres pour se heurter à la voûte de plexiglas et rebondir en spirales noirâtres. Un feu. Non, plus qu'un feu, un incendie qui illuminait la réserve. Bondissant, David se mit à courir vers la lumière, vers le village. Il l'atteignit en quelques minutes, hors d'haleine, et s'arrêta, médusé et terrifié, à une centaine de mètres des premières maisons : les flammes s'élevaient des habitations, tourbillonnaient dans les rues, léchaient les façades déjà noircies. Au-dessus, la voûte transparente s'opacifiait sourdement, au fur et à mesure que les fibres de plastique du dôme fondaient sous l'effet du souffle brûlant qui, malgré la distance, enveloppait déjà David. Il resta ainsi tétanisé quelques secondes, hypnotisé par le ballet des flammes et le brouhaha, jusqu'à ce qu'une silhouette en feu débouche dans la rue dans une tentative désespérée de fuir l'incendie, pour finalement s'écrouler sur le sol avec des hurlements aigus. Tiré de sa torpeur, le jeune homme se rua en direction de la fournaise. Il voulut s'approcher de la silhouette mais recula d'horreur devant le visage carbonisé et sans vie, les vêtements qui achevaient de se consumer. Autour de lui, on s'agitait, on courait en tous sens, quelques hommes vidaient de dérisoires seaux d'eau au pied des brasiers.

— David !

Le cri le fit se retourner. Sa mère se précipitait vers lui, aveuglée de fumée et de larmes, les pieds nus. Il la rejoignit et la reçut dans ses bras.

— Maman, tu vas bien ? Où est papa ? Où est Rachel ?

Elle tenta de parler, toussant et crachant, s'accrochant à son fils comme un noyé à une bouée de sauvetage. David la secoua, mais en vain. Il avisa alors Zach, le responsable des récoltes de céréales qui clopinait, l'air hébété, mais apparemment sain et sauf. Il l'interpella et lui remit sa mère en lui recommandant de la mettre à l'abri. Puis il s'élança vers le cœur du village, en direction de sa maison. Alors qu'il y parvenait, les flammes eurent un sursaut de vigueur et, sous l'effet sans doute d'un appel d'air, enveloppèrent l'espace d'un instant toute la façade. David voulut entrer, mais il fut stoppé par deux bras vigoureux

qui le ceinturèrent.

— Arrête, n'entre pas là-dedans, lui intima la voix du magister.

— Mon père est là-dedans. Lâchez-moi, il faut que...

Il fut interrompu par un fracas assourdissant : derrière lui, la maison venait de s'écrouler dans une explosion d'escarbilles. Il sentit un vent étouffant passer sur lui, lui coupant le souffle. Son « papa » fut à peine audible. Il voulut se lancer vers les ruines enflammées, mais le magister le retint. Il se débattit, indifférent aux paroles hurlées à ses oreilles ; quand il abandonna enfin la lutte, les mots du magister l'atteignirent comme une bouffée d'air.

— Ton père n'était pas dedans. Il est parti à ta recherche. Comme Rachel, d'ailleurs.

David regarda le magister. Il ne s'aperçut qu'à ce moment-là que celui-ci avait un côté du visage ravagé, comme une dégoulinure de cire rose le long d'une bougie, et qu'une partie de ses cheveux avait disparu, laissant la place à des touffes de poils roussis cernées de chair brunie. Il se sentit sur le point de s'écrouler en sanglots, mais l'autre ne lui en laissa pas l'occasion.

— Viens m'aider, il faut évacuer le village. Il faut sortir les blessés et les conduire loin des maisons, vers la forêt...

David opina faiblement, entraîné par le magister. Celui-ci semblait étrangement indifférent à son propre état. Ses yeux trahissaient son inquiétude pour ce qui l'entourait, pour les formes qui couraient en tous sens.

— Pourquoi l'administration de la Réserve n'envoie-t-elle pas du monde pour nous aider ? Pour éteindre le feu ? demanda David en haletant.

— Je ne sais pas. Mais si nous les attendons, il sera trop tard quand ils arriveront, maugré le magister. Suis-moi, il y a encore du monde chez Rosa et Filipe.

En effet, du premier étage d'une maisonnette provenaient des appels au secours.

— Bon sang, c'est la petite, souffla le magister. Reste

ici, j'y vais.

— Mais...

— Obéis, David !

Pour la première fois, le ton sans réplique du magister cloua l'adolescent sur place. Et dans l'élan qu'il avait interrompu chez David quelques minutes plus tôt, il se jeta dans les flammes, le laissant les bras ballants, au milieu du chaos et des cris. Une amie de Rachel le heurta en courant et s'affala sur le sol. Il l'aida à se relever, lui ordonnant de se réfugier dans la forêt. La fille balbutia entre deux gémissements que la forêt, elle aussi, était en flammes, et que l'incendie progressait vers le village : ils étaient pris en tenaille. David n'eut pas le temps de répondre, le magister émergeait de la maison, environné d'une fumée âcre ; il portait une fillette dans les bras. Il tituba jusqu'à David, lui tendit la fillette et s'écroula à genoux.

— Ça va ? s'inquiéta David.

— Ça va. Il faut que je souffle, c'est tout. Emmène la petite...

Une quinte de toux empêcha le magister de terminer sa phrase. Il cracha sur le sol un long jet de salive noirâtre. Autour d'eux, le feu semblait croître à l'infini. Une rumeur leur arriva alors de la droite.

— Ils arrivent ! Les voilà, ils arrivent !

Comme invoquées par ce cri, des silhouettes apparurent au beau milieu des flammes. Alors qu'elles approchaient, David identifia leurs lourdes combinaisons ignifuges à l'emblème de la Réserve de Kern, et sur leur dos, de gros cylindres rouges : des extincteurs. Ils étaient une demi-douzaine. David voulut se précipiter vers eux, mais ils lui firent signe de s'éloigner. Déformée par le masque à gaz, une voix péremptoire résonna :

— Éloignez-vous, allez vers la forêt, nous nous chargeons de tout !

— Mais la forêt..., voulut protester David.

— Faites vite, rétorqua la voix d'un ton menaçant.

David obéit, troublé. L'un des hommes le surveilla tandis qu'il reculait, pendant que les autres se disper-

saient, lance d'incendie à la main. Le magister s'était relevé, les traits crispés. Prenant la fillette dans ses bras, David s'éloigna avec le magister et l'amie de Rachel. Dès qu'ils furent à bonne distance des silhouettes en combinaison, David confia l'enfant aux deux autres et leur dit de se mettre en sécurité.

— Où vas-tu ? fit le magister.

— Je vous rejoins tout de suite. Il faut que je retrouve Rachel et mon père.

Cette fois, l'autre était trop faible pour argumenter. David tourna les talons.

Il n'avait pas menti. Il voulait retrouver Rachel et son père. Mais il y avait autre chose : l'amie de Rachel avait dit que l'incendie progressait de la forêt vers le village. Pourtant, quand il s'y trouvait, la forêt ne brûlait pas. Fallait-il comprendre que deux incendies distincts s'étaient déclarés à quelques minutes d'intervalles, l'un dans le village, l'autre dans la forêt ? C'était peu vraisemblable. David ne savait que penser, mais un terrible pressentiment le taraudait, aiguillonné par le souvenir des dernières paroles de l'Ancêtre. Quand il déboucha sur la place centrale, il aperçut les employés de la Réserve qui s'approchaient de la maison abritant la salle des conseils, en proie aux flammes comme les autres. Il recula pour ne pas être vu, de plus en plus étreint par l'angoisse. Deux silhouettes s'installèrent face au bâtiment, et actionnèrent la pompe de leurs extincteurs. Les deux jets jaillirent simultanément en avant ; au moment où ils atteignaient les parois en feu, les flammes redoublèrent d'intensité. En quelques instants, la bâtisse fut entièrement dévorée et s'écroula en un brasier tumultueux. Une bouffée brûlante se propagea sur toute la place et atteignit David. En dépit de la chaleur, l'odeur qui le suffoqua d'un coup lui fit glisser un frisson dans le dos : c'était une odeur d'essence.

7.

Alice sortit du *Brasier*, les cheveux en désordre, et, comme toujours envahie d'un malaise écœuré. Ce n'était pas tant la teneur de ses fantasmes qui la troublait que son incapacité à y résister. Il n'y avait nulle considération morale dans sa honte, plutôt le constat très froidement intellectuel de sa faiblesse face à ses besoins charnels.

Elle sentait ses cuisses poisseuses sous le tissu de son ample tenue de ville. Même ses vêtements, sous l'imperméable aux formes soigneusement neutres, devaient être sales, à en juger par l'état du canapé sur lequel elle s'était vautrée. Il lui tardait de rentrer chez elle, de se doucher et d'enfourner ses habits dans la machine à laver, avant de se jeter sur son lit pour passer le reste de sa phase de sommeil à compulsiver ses albums de photographies. Après un passage au porn-secteur, elle retombait systématiquement dans une sorte de fétichisme de ses souvenirs d'enfance, ou de tout ce qui lui rappelait sa vie avec Quentin, une vie somme toute asexuée en regard de ce qu'elle aurait souhaité. C'était comme une compensation à ce qu'elle venait de faire, une manière de se prouver que le confort douillet de sa vie de tous les jours lui était aussi nécessaire que ses escapades sexuelles. De sa vie « normale » ne pouvait-elle s'empêcher de songer, sans bien savoir ce qu'elle entendait par ce qualificatif.

Pourtant, malgré son empressement à retrouver

l'appartement, elle renonça à prendre le métro. De façon générale, comme la plupart des habitants de la ville, notamment les femmes, elle ne prenait jamais le métro, à moins d'y être absolument contrainte. Cela faisait presque trois ans que le métro avait perdu près de la moitié de ses usagers. Depuis, en fait, qu'avaient commencé à circuler les rumeurs concernant les disparitions.

Tout était parti d'un reportage télévisé, relayé par la presse écrite, qui prétendait que les disparitions inexplicables survenues dans le métro n'avaient cessé d'augmenter au cours des dernières années. Chiffres à l'appui, des journalistes avaient affirmé que deux à trois personnes étaient quotidiennement enlevées au détour des couloirs souterrains. Le démenti officiel des Brigades de Surveillance avait aussitôt suivi : les chiffres avancés n'avaient aucun fondement et sortaient de l'imagination de reporters en mal de sensationnalisme. Mais les rumeurs ne s'étaient pas arrêtées là : ces disparitions étaient bien évidemment le fait des Charogneurs. Dès que le mot avait été lâché à la télévision et imprimé dans les journaux, le gouvernement avait immédiatement mis le holà à ces affabulations : les Charogneurs n'existaient pas, c'était un fait établi. Les invoquer pour expliquer des disparitions par ailleurs non prouvées relevait, de la part des journalistes, d'une grave faute professionnelle. Tout reportage sur le sujet avait tout de suite cessé. Mais la graine était plantée.

Bientôt, chacun prétendit connaître quelqu'un qui avait en effet disparu du jour au lendemain. Ou alors, connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui... De plus en plus de gens s'étaient mis à affirmer avoir assisté à des enlèvements, l'un celui d'une vieille femme kidnappée, l'autre celui d'enfants attirés par de mystérieux inconnus. Et le nom des Charogneurs n'avait pas cessé de circuler. Cette organisation fantomatique en était d'autant plus terrifiante ; si insaisissable que le gouvernement niait jusqu'à son existence, elle n'en acquérait que plus de réalité. Une véritable psychose envahit le métro et les Brigades de Surveillance s'étaient vite révélées incapables

d'y contenir les crises de folie de plus en plus fréquentes : un homme était lynché par la foule pour avoir abordé une femme, ou même pour avoir regardé d'une façon trop appuyée un de ses voisins de rame ; la panique s'emparait de foules entières au cri anonyme dénonçant la présence de personnages louches, et les morts, piétinés ou poussés sur les voies par la cohue, se comptaient par dizaines. La surveillance renforcée avait un temps calmé les esprits, jusqu'à ce que soit émise l'idée que, puisque le gouvernement réfutait l'existence même des Charogneurs, c'était vraisemblablement qu'il en était complice. Et puis, quelle meilleure couverture pour les kidnappeurs qu'un uniforme des Brigades de Surveillance ? Peu à peu à la panique avait succédé la méfiance, et les couloirs du métro, les stations, avaient été désertées. Les plus riches se déplaçaient en voiture, les autres choisissaient de marcher. Et même si on prétendait que, dans certaines rues, dans certains quartiers, les disparitions se multipliaient de nouveau, on se sentait tout de même plus en sécurité à la surface que sous terre. C'était à cette époque que l'éclairage urbain vingt-quatre heures sur vingt-quatre avait été généralisé à toute la ville avec une puissance électrique accrue. On avait cessé de parler des disparitions, on avait simplement abandonné l'usage du métro.

À en croire Quentin, plusieurs journalistes continuaient pourtant à soutenir que les disparitions se poursuivaient, régulières, plus espacées qu'auparavant pour être moins visibles, dirigées essentiellement vers les vieillards ou les isolés, ceux dont l'absence serait le moins remarquée. Depuis la psychose du métro, Alice n'avait emprunté qu'une dizaine de fois ce moyen de transport, toujours avec un frisson d'angoisse qui lui faisait gober une *cooler* à l'entrée de sa station de départ et une seconde en émergeant à la surface. Quentin, pour sa part, prétendait ne pas ajouter foi aux inventions de ses collègues, mais il n'avait pas caché son soulagement lorsqu'Alice avait renoncé au métro.

L'orage éclata alors qu'Alice avait parcouru la moitié du trajet de retour. Tout de suite, de grosses gouttes se mirent à tomber, d'abord clairsemées puis de plus en plus drues. Au bout de quelques minutes, la pluie noya la rue, dévalant les caniveaux et brouillant l'éclat des néons. C'était un de ces orages d'été qui pouvaient durer quelques minutes à peine comme s'installer pour une heure ou deux.

Alice regarda autour d'elle : il y avait bien des cafés ou restaurants à proximité, où elle aurait pu s'arrêter pour attendre la fin de l'ondée. Elle aperçut plusieurs silhouettes enveloppées de pluie : si elle ne pouvait distinguer leurs visages, elle n'en devinait pas moins leur hésitation, qui les rendait immobiles malgré le déluge. À quelques mètres brillait une entrée de métro, comme une invitation à échapper à la tempête. Mais à quel prix ? Alice regarda de nouveau en direction des cafés... Non, elle se sentait trop sale pour attendre de rentrer, et la pluie qui dégouttait en ruisseau sur son visage et ses vêtements, loin de la laver, ne la rendait que plus moite et mal à l'aise. Elle ressentit un besoin irrésistible de retourner chez elle, de retrouver le cocon rassurant de l'appartement. Sans vraiment réfléchir, elle s'élança vers la bouche de métro.

Elle n'avait pas été seule à réagir ainsi. La station était inhabituellement surpeuplée. Elle dut faire la queue au guichet pour prendre un ticket : comme elle, les autres clients n'étaient manifestement pas des habitués. Peut-être achetaient-ils leur premier ticket depuis des mois, des années. Quand vint son tour, elle s'aperçut qu'elle était la dernière : les autres, derrière elle, avaient renoncé à attendre et étaient ressortis, ou bien ils avaient choisi de resquiller. Pourtant, de l'extérieur provenait encore le rythme régulier de la pluie. Le guichetier regarda Alice sans aménité en grognant qu'il avait été dévalisé de toute sa monnaie par les clients précédents. Il fallait faire l'appoint. Alice récupéra quelques pièces au fond de sa poche, et le guichetier les recompta avec une lenteur exaspérante. D'en bas des escaliers, elle entendit le bruit d'un métro qui s'arrêtait, le souffle sonore des portes qui

s'ouvraient. Mais en face d'elle, l'employé semblait prendre son temps délibérément. Enfin, il lui tendit un ticket. Passant le portillon automatique, Alice dévala les escaliers et déboucha sur le quai à temps pour voir le train s'éloigner dans le tunnel obscur. De frustration, elle s'empressa d'avaler une pilule. Avec la désaffection du métro, les trains ne passaient plus qu'à intervalles très espacés. Elle s'installa sur un fauteuil de plastique orange, se préparant à attendre une dizaine de minutes, et entreprit de secouer ses cheveux trempés. À ses pieds, deux petites flaques clapotaient et s'étendaient l'une vers l'autre.

Elle n'aurait pu dire depuis combien de temps elle était là quand la station déserte résonna d'un pas lourd : à l'autre bout du quai, une silhouette masculine s'approchait, portant une valise. Alice frémit et ses mains se crispèrent contre son ventre. Instinctivement, elle regarda vers la sortie. Tant pis pour la pluie. Elle allait se lever quand un second homme apparut, descendant les escaliers tranquillement. Il s'arrêta au bas des marches et sembla s'absorber dans la contemplation du mur, en face de lui. Le premier, cependant, avait atteint la rangée de sièges d'Alice et s'était assis à trois places d'elle. Serrant les dents, elle se força à se calmer. Elle ne devait pas paniquer bêtement : après tout, avec ce temps – l'écho de la pluie lui parvenait encore, distordu le long des couloirs – il était normal que d'autres personnes qu'elle empruntent le métro. Elle réalisa alors avec un tressaillement qu'aucun des deux hommes n'était mouillé. Leur manteau était parfaitement sec, aucune mare ne s'arrondissait sous leurs chaussures... Alice se mit à avoir vraiment peur. Pourquoi aucun autre passager ne descendait-il ? Mais c'était logique. Seuls ne prenaient le métro que ceux qui avaient été surpris par la pluie, et tous avaient embarqué dans le train précédent.

Le second homme s'approcha, un sourire amical aux lèvres.

— Pardon, mademoiselle, auriez-vous l'heure ? demanda-t-il.

Alice remarqua à la fois la montre-bracelet au poignet de son interlocuteur, le mouvement furtif de l'autre homme qui quittait son siège, et le grondement qui jaillissait soudain du tunnel, à sa gauche. Elle répondit mécaniquement, ne sachant si elle allait s'évanouir, mais déjà, les deux hommes avaient tourné la tête en direction du vacarme qui allait croissant. Alice avait fermé les paupières, les lèvres frémissantes ; elle entendit à peine le « Merci, mademoiselle » emporté dans le crissement de métal. Quand elle rouvrit les yeux, les deux hommes s'éloignaient et le métro débouchait du tunnel, à moitié vide, et s'étalait le long du quai. Alice embarqua d'un bond, comme un naufragé se jette sur une échelle de sauvetage. Une fois dans la rame, elle fouilla le quai du regard : les deux hommes avaient disparu. Elle voulut interpellé ceux qui descendaient du wagon, les mettre en garde contre les ombres qui rôdaient dans la station, mais nerveusement épuisée, elle n'en fit rien et s'écroula sur une banquette, tremblant convulsivement. Avec un roulement de tonnerre, le train s'ébranla et poursuivit sa route.

8.

Les clameurs s'enflaient toujours, noyant la Réserve dans un vacarme de fin du monde. Les arbres étaient illuminés comme autant de gigantesques torches qui s'élevaient vers un infini aussitôt limité par le dôme. Le métal contenu dans celui-ci s'était échauffé et ajoutait encore à la fournaise qui dévorait le village et la forêt.

Une fois la salle des conseils entièrement consumée, les hommes en combinaisons avaient disparu au pas de course. David était resté prostré plusieurs minutes, indifférent à la chaleur qui progressait, aux cris qui retentissaient de tous côtés. Il avait fallu que la maison derrière laquelle il était réfugié se mît elle aussi à flamber pour qu'il s'élançât à son tour vers la forêt. Là, l'enfer se déchaînait également, et les cadavres carbonisés jonchaient le sol ; le jeune homme les fuyait du regard, moins sous l'effet de la terreur que de la crainte de reconnaître dans les lambeaux de vêtements ceux que portaient Rachel ou ses parents. Comme il débouchait dans une clairière, où l'herbe se transformait en d'irréelles flammèches, dérisoires au milieu de l'incendie, il aperçut de nouveau les hommes en combinaison. Instinctivement, il s'arrêta, priant pour n'avoir pas été vu. Presque aussitôt, un garçon de son âge déboula lui aussi dans la clairière. Le fils aîné de Filipe. Sa chemise était en feu, et il s'agitait convulsivement, tentant en vain d'arracher le tissu qui s'incrustait dans sa peau. En voyant les silhouettes, le

garçon se précipita vers eux, hurlant des « au secours » affolés. L'un des hommes se tourna vers lui, levant l'extrémité de sa lance à incendie. David voulut crier mais aucun son ne passa sa gorge. De la lance jaillit un trait horizontal de liquide qui heurta de plein fouet le garçon ; instantanément, une langue de feu parut surgir de l'intérieur même du gosse, le stoppant net dans sa course. La clairière fut illuminée par un éclair, et le corps retomba sur l'herbe dans une explosion de flammes. David ne se rendit pas même compte que des larmes convulsives qui ne devaient rien à l'étouffante fumée dévalaient sur ses joues.

Sans s'attarder, les hommes en combinaison s'éloignèrent vers de futures victimes. L'un d'eux resta en arrière, s'assurant que les restes du garçon achevaient de disparaître. Accroupi dans l'herbe, David l'observa. Quelle qu'en soit la raison, les fossiles allaient tous mourir, les uns après les autres, méthodiquement assassinés par ceux qui, selon toute vraisemblance, avaient mis le feu à la réserve. Combien restait-il encore de survivants ? Et pour combien de temps ? Il ne s'illusionnait pas : il allait périr, lui aussi. Rien de plus simple pour ces hommes, il suffisait d'alimenter le feu et d'attendre patiemment qu'il ne subsiste plus sous le dôme qu'une cinquantaine de carcasses fumantes.

Sur le coup, David n'aurait su dire ce qui le poussa à se jeter en avant en criant. Voulait-il venger le garçon qui venait d'être exécuté, voulait-il venger toute la population de Kern ? Ou espérait-il que son adversaire se défendrait, mettant un point final rapide à son agonie ? Ou bien, tout au fond de lui, pensait-il qu'il restait un espoir de fuite ?

Tous deux roulèrent sur le sol. L'homme était vigoureux, mais l'épais vêtement ignifuge gênait ses mouvements, et David se battait avec l'énergie du désespoir. La lutte ne dura que quelques secondes, jusqu'au moment où, sans comprendre comment, David eut entre les mains l'extrémité de la lance à incendie, enroulée autour du cou de l'autre. Dans un réflexe à peine conscient, il tira sur le tuyau de plastique, serrant avec obstination, les mâchoi-

res crispées et les yeux rivés à ceux de l'homme, derrière la visière fumée, qui s'écarquillaient dans une expression d'incompréhension et de peur. Sans doute était-il mort depuis longtemps quand David relâcha enfin son étreinte et s'écroula, hors d'haleine, sur l'armure de métal.

Autour d'eux, les voix terrorisées des fossiles s'étaient tues, et on n'entendait plus que le craquement des arbres torturés par le feu, le crépitement du bois et, comme venu de très loin, le fracas de l'effondrement des dernières maisons. David se redressa. Les autres n'allaient pas tarder, ils ne devaient pas le trouver là. Il songea à fuir, mais une pensée absurde le retint ; il baissa les yeux sur l'homme qu'il venait de tuer... peut-être était-ce là l'unique issue qui lui restait. Toujours haletant et tremblant, il entreprit de dévêtir l'homme de sa combinaison. Il n'avait pas encore pris conscience que ses doigts étaient écarlates, ravagés de brûlures et d'écorchures. Il faillit hurler en touchant la fermeture éclair métallique, et ne put la faire glisser qu'en s'enveloppant la main dans sa chemise. Il enfila le vêtement où flottait une écœurante odeur de sueur tiède ; en voulant marcher, il chancela sous le poids de l'épais tissu métallique et des deux extincteurs, mais des bruits de pas qui s'approchaient lui insufflèrent un surcroît d'énergie. Il se redressa, et s'empressa d'arroser d'essence le cadavre auquel il mit le feu à l'aide d'une branche enflammée.

Les autres firent alors irruption dans la clairière. Ils étaient neuf, anonymes dans leurs équipements identiques, le visage dissimulé derrière les visières barbouillées de suie.

— Ah, te voilà, grogna l'un des hommes. Où étais-tu ?

David désigna d'un geste mal assuré le corps auquel il venait de mettre le feu ; l'excuse parut satisfaire son interlocuteur, qui haussa les épaules autant que le lui permettait son lourd harnachement de métal et lui fit signe de les rejoindre.

— Je crois que nous en avons fini, décréta-t-il. Nous reviendrons demain vérifier que nous n'en avons pas oublié. Pour l'instant, on rentre.

David hésita une fraction de seconde. Ses parents étaient peut-être encore en vie, Rachel, pourquoi pas ?... S'il suivait les autres, il abandonnait tout espoir de les sauver. En même temps, s'il résistait, il signait son arrêt de mort. Ses jambes tranchèrent pour lui : il ne s'était pas encore décidé qu'il emboîtait déjà le pas aux autres. La troupe métallique traversa le paysage ravagé où ne tremblotaient plus que d'agonisants brasiers. Personne ne parlait. David se demanda s'ils étaient simplement épuisés par leur besogne ou si certains étaient rongés d'entendre perpétuellement résonner à leurs oreilles les cris de leurs victimes. De toute façon, il se sentait soulagé qu'aucun ne lui adresse la parole, lui épargnant une situation dont il n'aurait su se dépêtrer. Après quelques minutes de marche silencieuse, ils atteignirent la porte ouest de la réserve. Le premier des hommes, le chef visiblement, décrocha de sa ceinture une plaque de métal ravinée de dessins incompréhensibles et la glissa dans la fente qui surplombait la porte. Avec un sifflement grave, le pan de plexiglas coulissa. Ainsi, c'était si simple. Il avait suffi de quelques centimètres carrés de ferraille pour effacer d'un trait ce rempart infranchissable. Un à un, les hommes sortirent, et David fut soulagé, en passant la porte, que la visière fumée dissimule ses sanglots frénétiques.



Après les couloirs, ils avaient atteint ce qui ressemblait à des vestiaires. Au-dessus de la porte par laquelle ils étaient arrivés, un panneau indiquait « Entrée de la Réserve naturelle – Passage interdit aux personnels non habilités ». En face, une autre porte où six lettres se détachaient, irréelles : « Sortie ».

Avant même d'être arrivés aux vestiaires, plusieurs hommes avaient ouvert leur combinaison et fait basculer sur leurs épaules, comme un capuchon, leur casque à visière. Une suffocante odeur de transpiration aigre fouetta brutalement David. Il observa les autres à la dérobée. C'étaient des hommes étonnamment normaux, comme ceux qui peuplaient – avaient peuplé – la réserve.

Ils avaient le visage luisant de sueur, les yeux gonflés par la fumée qui avait traversé les filtres des casques. Mais on aurait cherché en vain la moindre expression de regret ou d'écœurement. Peut-être ceux qu'avait révoltés ce travail gardaient-ils leur casque pour dissimuler leur gêne ou leurs larmes ?...

— Il faudra raconter ça à Henriksen, lança un grand roux d'un ton enjoué. Il va être vert d'avoir été muté juste avant l'opération !

— On sait pourquoi, au fait ?

— Je crois surtout qu'on s'en fout ! fut la seule réponse qui fusa du groupe.

— On s'en grille une ? Pour rester dans le même ton ? ricana l'un d'entre eux en tirant de sa poche un paquet de cigarettes.

David serra les dents, se forçant à ne pas réagir quand des rires éclatèrent. Il avait déjà vu des touristes, de l'autre côté des murs de plexiglas, fumer ces bâtonnets blancs, mais ce fut la première fois qu'à travers le filtre de son casque de combinaison, il sentit l'odeur âcre du tabac. Une nouvelle fois, il se félicita que sa visière dissimulât son trouble. Le chef reprit la parole.

— Bon, assez pour aujourd'hui, vous pouvez vous doucher et partir. À six heures précises, inspection à l'intérieur de la réserve.

En parlant, il avait ôté son casque. David sursauta en constatant que c'était une femme. Plutôt jolie malgré la fermeté martiale de ses traits. À son tour, elle se déshabilla, apparaissant sans la moindre gêne en sous-vêtements. Les hommes, curieusement, loin de la détailler ou d'échanger des regards égrillards, baissèrent des yeux intimidés. Elle disparut, les laissant entre eux.

Déjà, tous avaient quitté avec soulagement leur combinaison. La plupart l'avaient abandonnée sur un banc, s'étaient débarrassés à la hâte de leurs sous-vêtements humides, et s'étaient précipités sous la douche. D'autres traînaient, en slip et en chaussettes, l'air absent, ou discutant, disant qu'« une nuit pareille, ça valait tous les Charogneurs du monde »...

— Ben alors, le costard te plaît tellement que tu le gardes ? plaisanta un des hommes en s'approchant de David, seul à être toujours engoncé dans le lourd vêtement de protection.

David grommela qu'il arrivait, toussant pour rendre sa voix méconnaissable. Précaution d'ailleurs inutile, comme il l'avait compris en entendant parler la femme qui les avait commandés. Le casque ne dissimulait pas seulement son visage, mais aussi sa voix.

Il se dévêtit avec une lenteur calculée, attendant que le dernier se soit rendu dans les douches et priant que les premiers n'en émergent pas déjà. Par chance, il se retrouva seul assez longtemps pour enlever la combinaison, s'emparer à la sauvette de quelques vêtements accrochés à une patère du vestiaire et se glisser derrière la porte « Sortie » sans être surpris.

Derrière la porte, c'étaient de nouveau des couloirs, aussi blancs et propres que ceux qu'ils avaient empruntés. Il marcha, le cœur battant à l'idée de croiser quelqu'un. Il dut, à un moment donné, se jeter dans un bureau obscur pour éviter deux hommes en uniforme qui déambulaient dans le couloir. Enfin, il arriva dans un hall. Là se trouvaient aussi des civils. Se recoiffant d'un geste, priant pour n'être pas trop défiguré par la fumée et l'épreuve qu'il venait de subir, il se redressa et traversa le hall d'un pas assuré. Il lui semblait que tous les regards étaient rivés sur lui, et il dut se forcer à ne pas fixer le sol pour ne pas attirer l'attention. Il s'approcha de la sortie, derrière laquelle se devinait la nuit. Activée par une cellule électronique, la porte s'ouvrit automatiquement devant lui. Il fut giflé par l'air extérieur, un air frais et étrangement différent de celui qu'il connaissait. Il s'était immobilisé, surpris par cette sensation, quand une main se posa sur son bras. Il serra les dents. Devait-il fuir, jouer l'innocence ? Devait-il se battre ou se soumettre ? Avait-il la moindre chance, seul contre tous les autres ?

— Pardon, vous auriez du feu ?

David s'obligea à regarder celui qui venait de lui parler. C'était un jeune homme à peine plus âgé que lui, qui

serrait entre ses lèvres étirées par un sourire une cigarette éteinte.

— Euh...

— Je vous demandais si vous aviez du feu, répéta l'autre.

— ...Non, non, désolé... je... je ne fume pas..., balbutia David.

— Ce soir, ça vaut mieux ! Vous avez vu, un peu, l'incendie de la Réserve ?

David secoua nerveusement la tête.

— Mais si voyons, sous le dôme. Même d'ici on voyait la lumière. Enfin j'espère qu'ils ont pu arrêter le feu assez vite pour sauver les fossiles.

David opina sans répondre, mettant clairement un terme à la conversation. Son interlocuteur parut pris de court mais n'insista pas. Il hocha la tête et s'éloigna. David attendit un peu, s'assurant que leur discussion n'avait pas attiré l'attention, puis il avança. Il passa la porte, fit quelques pas à l'extérieur. De nouveau, il fut pris d'un vertige, cet air inconnu l'enivrait. Ce n'était pas l'air de la réserve, ce n'était pas un air dénaturé par les systèmes d'aération du dôme, c'était un air grisant de simplicité. David crut qu'il allait tituber, mais il continua à avancer normalement jusqu'à dépasser le grillage et la petite cabine où un gardien lui souhaita le bonsoir. Au-dessus de lui, les étoiles étaient elles aussi inédites, comme il ne les avait jamais vues. L'Ancêtre avait raison, le ciel de la Réserve était un mensonge, une pâle imitation de la vérité. À cette pensée, à la pensée de ses parents et de Rachel, il voulut s'écrouler et se mettre à pleurer, mais il continua à marcher.

Il était dehors.

Jamais il ne s'était senti aussi proche de son arrière-grand-père.

9.

Un feu ronflait dans la cheminée, face à Raphaël Scobb. La température ne l'exigeait pas mais, en toute saison, c'était là un des impératifs de son confort, quitte à faire ronronner dans toute la pièce des myriades de ventilateurs qui évitaient la suffocation. Paresseusement vautré sur un canapé, un cigare éteint coincé entre deux doigts, il flottait dans la douceur du sommeil. Son cou gras émergeait du col de sa chemise, impitoyablement entravé par un nœud de cravate.

La période de sommeil n'était pas à proprement parler une torpeur, puisque l'on restait parfaitement conscient de tout, capable de commander à l'ensemble de son corps comme en temps de veille. En revanche, on était comme engourdi ; seule la vue ne paraissait pas affectée, alors que les sons semblaient étouffés, lointains comme un écho uniformément vague ; les odeurs étaient comme diluées, difficilement perceptibles et souvent presque inidentifiables, à l'instar des sensations gustatives, les plus évidemment altérées et appauvries par le sommeil ; le toucher également était différent, donnant l'impression à l'ensommeillé de porter d'épaisses moufles à travers lesquelles tout acquérait une uniforme consistance cotonneuse. L'acuité et le fonctionnement du cerveau, comme les réflexes, étaient plus lents, les réactions moins vives, ce qui réservait la période de sommeil aux loisirs ou à la détente, toutes occupations ne réclamant qu'une

concentration superficielle. Ainsi, la période de veille, n'étant plus parasitée par ces activités, se trouvait presque exclusivement dévolue à ce que les Administrations désignaient sous la périphrase de « processus productifs ».

Particulièrement courte chez Scobb, puisqu'elle ne durait que trois à quatre heures par jour, la période de sommeil était pour lui l'occasion de parcourir les piles de journaux qui lui arrivaient quotidiennement. Même si la presse économique et industrielle était celle qui l'intéressait au premier chef, il mettait un point d'honneur à s'informer de tout : faits-divers, phénomènes de société, actualité artistique, résultats sportifs, même, ou progrès scientifiques. À ce dernier domaine, il accordait une attention toute particulière depuis que s'était engagée, quelques semaines plus tôt, sa lutte ouverte contre Sarah Wehler.

Cette fois, un seul événement avait véritablement retenu son attention : le massacre survenu la veille dans une université. Un professeur de chimie connu pour être la cible privilégiée des moqueries de ses étudiants, constamment chahuté dans des amphithéâtres où résonnait en permanence le brouhaha d'innombrables conversations, avait été pris d'une crise de folie pendant un cours particulièrement agité ; il avait quitté l'estrade sur laquelle il s'agitait en vain, au centre de son hémicycle de torture, et, sans se presser, sans même être remarqué par les étudiants qui ne s'occupaient pas de lui, il avait, l'une après l'autre, verrouillé les trois sorties de l'amphithéâtre et l'issue de secours, puis avait enfilé un des masques à gaz du laboratoire. Lorsque quelques jeunes avaient commencé à s'interroger, il était déjà trop tard : le professeur avait sorti de sous son bureau une douzaine de bonbonnes emplies de divers produits toxiques, qu'il s'était ensuite mis à briser consciencieusement sur le sol. Pour la première fois sans doute de sa carrière, le professeur avait obtenu le silence dans son amphithéâtre : tous les étudiants, plus hébétés encore que véritablement inquiets, l'avaient considéré avec étonne-

ment jusqu'à ce que les premières vapeurs, en se répandant, sonnent le début de la panique. Ce fut d'ailleurs, plus sûrement que les produits toxiques eux-mêmes, la cohue qui fut responsable du massacre. Une centaine de jeunes gens s'étaient rués sur les portes de l'amphithéâtre, se bousculant et se piétinant pour sortir, avant de comprendre qu'ils étaient piégés. Plusieurs s'étaient, à en croire les journaux, précipités la tête la première contre les portes, sans qu'on pût savoir s'ils avaient voulu sortir contre toute logique ou bien se tuer. Des corps piétinés avaient commencé à s'entasser devant les issues bloquées, d'autres, le visage déjà gris et boursouflé par les poisons qu'ils avaient respirés, s'étaient écroulés pêle-mêle dans les travées. Son objectif atteint, et peut-être aussi parce que quelques étudiants, conscients d'être inéluctablement condamnés, s'étaient retournés contre lui, le professeur de chimie avait laissé échapper un rire dément, qui avait roulé sous les voûtes de l'amphithéâtre, éclipsant l'espace d'un instant les échos de la confusion générale, avant de tirer de sa sacoche un petit automatique qu'il avait appuyé contre sa tempe. La détonation, elle, était passée complètement inaperçue au milieu des cris.

Le bilan, lorsque les services de sécurité de l'université avaient fini par enfoncer les portes de l'amphithéâtre, s'était élevé, sur quatre-vingt-onze étudiants, à trente-deux morts et une quarantaine de blessés plus ou moins graves.

Cette affaire, on pouvait d'ores et déjà l'affirmer, ferait grand bruit. D'abord parce qu'elle s'était produite dans les locaux d'une université, et avait fait essentiellement des victimes jeunes. Les parents de celles-ci – et par instinct grégaire, tout parent d'enfant en âge d'étudier – allaient se jeter dans la bataille et exiger des mesures pour lutter contre la violence, une violence dont ils étaient pourtant également dépositaires. Le président Kawagi avait toujours été sensible aux remous de l'opinion publique, et il y avait tout à parier qu'une nouvelle fois, il prêterait l'oreille aux cris de la rue.

Et puis surtout, le massacre de l'amphithéâtre Becker-

Saïd confirmait de façon évidente ce que déjà certains – dont Scobb lui-même – avaient subodoré. Pour avoir, préalablement à son cours, préparé masque à gaz et bonbonnes de produits, et les avoir dissimulés derrière son bureau, pour avoir choisi comme décor l’amphithéâtre souterrain, dépourvu de fenêtres, et non un des laboratoires où il assurait également quelques cours, pour enfin avoir apporté avec lui une arme afin de se défendre et de pouvoir en finir, il fallait que le professeur eût précisément planifié son projet. Il y avait là un élément particulièrement inquiétant, un argument dont, curieusement, Wehler ne s’était pas encore servie : aux crises de folie brusques, déclenchées par un événement en apparence anodin, et qui dégénéraient sans volonté consciente de quiconque, se substituaient des bains de sang, des crimes collectifs ou des massacres visiblement prémédités. Déjà plusieurs affaires, au cours des dernières semaines, avaient semé le doute, semblant indiquer que la folie ne s’emparait plus des gens par simples crises ponctuelles, par simples flambées de violence inattendues, mais bien par un processus de plus en plus lent, progressif et méthodique.

Scobb reposa le journal sur la table basse, près du canapé. La fin de sa période de sommeil n’allait pas tarder, il le sentait ; il avait appris, avec le temps, à en reconnaître les signes, tant dans son corps, peu à peu moins ankylosé, que dans son esprit, où les idées, imperceptiblement, s’enchaînaient plus vite, plus rigoureusement. Ce devait être ainsi, imaginait-il, qu’un animal en hibernation devait appréhender son réveil. Oui, au fond, c’était un peu cela : le pseudo-sommeil que s’était inventé l’humanité était une hibernation brève et incomplète, sans froid ni perte de conscience.

La mise en circulation de l’Hypno-compensateur hormonal de titrage 12 – vite rebaptisé par commodité l’Hyp-12 – avait suivi de quelques mois seulement la guerre des trois blocs. Autant dire que le projet, sans doute même les premiers grammes du produit, étaient prêts depuis longtemps déjà. L’idée d’un homme privé de

sommeil, libéré de la contingence quotidienne d'heures inutiles et improductives, avait dû faire depuis plusieurs années son chemin dans de nombreux esprits, politiques, scientifiques et industriels. La guerre des trois blocs, avec ses trois milliards et demi de victimes, pour une large part parmi la population adulte des pays industrialisés, n'avait été que l'occasion inespérée d'offrir l'Hyp-12 au monde, d'en faire la manne qui seule pouvait aider une humanité dramatiquement amputée à se relever d'une catastrophe mondiale. Rares avaient été les voix qui s'étaient élevées contre l'Hyp-12 lorsque les gouvernements réunifiés avaient annoncé qu'un composé inédit venait d'être mis au point, qui permettait à l'être humain de se passer complètement de dormir, sans aucune perte d'énergie ni dommage physique ou psychique. D'ailleurs, il avait depuis longtemps été prouvé, sans contestation possible, que ce n'était pas les réserves d'énergies physiques qui exigeaient prioritairement le sommeil, mais bien la capacité de concentration et la vivacité intellectuelle ; toutes choses que la science avait déjà montré son aptitude à stimuler artificiellement. Il s'était bien trouvé quelques chercheurs pointilleux qui avaient protesté que la formule « sans aucune perte d'énergie ni dommage physique ou psychique » se trouvait employée là très prématurément et que nul ne pouvait prévoir les conséquences sur l'organisme d'une telle modification du métabolisme, sans précédent dans la nature ou dans l'histoire de la science ; d'autres, plus politiquement, avaient immédiatement brandi le spectre d'une nouvelle forme d'esclavagisme et d'exploitation illimitée des masses laborieuses. Ces voix éparses avaient vite été réduites au silence, et d'ailleurs, qui les avaient alors écoutées ? Il y avait, sur la surface du globe, une société incapable de fonctionner, et l'Hyp-12 arrivait providentiellement, permettant au monde de prendre un nouveau départ. Et quand bien même l'emploi de l'Hyp-12 pouvait ne pas plaire, ne fallait-il pas d'abord parer au plus urgent ? Il serait toujours temps, par la suite, de mettre fin à son utilisation lorsqu'il ne serait plus nécessaire.

L'Hyp-12 avait donc été mis en circulation, d'abord ouvertement, sous la forme de comprimés que les travailleurs étaient invités à prendre régulièrement. Lorsqu'un consensus avait commencé à s'établir – il était si merveilleux de jouir pleinement de la vie, de ne plus connaître la fatigue, l'épuisement d'une trop longue journée de travail, le besoin de repos qui vous faisait renoncer à une soirée entre amis ou gâchait cette nuit d'amour si bien préparée ; il était si réconfortant de balayer d'un geste les statistiques qui chiffraient à près de vingt-cinq ans le temps d'une vie moyenne passé à dormir, bêtement, inutilement –, l'Hyp-12 avait disparu des pharmacies et des grandes surfaces, pour être directement incorporé aux différents produits alimentaires de grande consommation. C'était à cette époque, sous la pression des dernières protestations qu'il fallait étouffer, qu'avaient été instituées quatre réserves naturelles, peuplées d'enfants que la guerre des trois blocs avait laissés sans famille, privées de l'Hyp-12 et où le cycle de vie naturel, déjà considéré comme archaïque, serait conservé. De ces quatre réserves, celle de Kern était la dernière, les trois autres ayant été fermées les unes après les autres, pour des raisons de coût ou par extinction naturelle des « fossiles » qui y avaient été parqués.

Ce fut au début de la seconde génération après la guerre des trois blocs et la mise en libre circulation générale de l'Hyp-12 que les premiers troubles apparurent. Conformément aux prévisions des inventeurs du composé, celui-ci permettait à l'homme de se passer parfaitement de sommeil, sans induire de conséquences physiques ou physiologiques. La reconstruction énergétique était irréprochablement assurée par l'Hyp-12. Il avait fallu plusieurs années pour que certains psychologues établissent un lien entre le nouveau métabolisme humain et les explosions de violence de plus en plus fréquentes, les cas d'agressions imprévisibles, qui se répandaient à travers la société. Une commission d'enquête, au sein de laquelle le professeur Wehler n'occupait encore qu'une place secondaire, avait fini par déterminer la nature de ce

lien : privés de la possibilité de rêver – une notion que l'Hyp-12 et la période de pseudo-sommeil qu'il générât avaient progressivement rendue caduque et presque effacée du langage courant –, les individus se trouvaient également privés de la possibilité de défouler leurs pulsions les plus profondes. L'exutoire au besoin naturel d'animalité que constituaient les rêves avait disparu, et du coup, l'esprit humain se comportait comme une cocotte-minute. À ceci près qu'au lieu de vapeur, c'était un ramassis de pulsions violentes, sexuelles, agressives et incontrôlées, qui s'entassaient, gonflaient imperceptiblement, jusqu'à ce qu'un jour, brutalement, le couvercle cède et déverse le contenu de la cocotte-minute. Ou plutôt, avait-on pu lire dans le rapport final de la commission d'enquête, le contenu de la bombe à retardement qu'était devenu chaque individu.

Le rapport n'avait pas été rendu public, mais au sein des Administrations où il avait été diffusé, il avait causé un tollé général. Nié par certains, il effrayait ou déconcertait les autres. Avant Kawagi, plusieurs gouvernants l'avaient eu entre les mains, ne sachant qu'en faire, l'enterrant régulièrement puis l'exhumant d'un air préoccupé lorsque de nouvelles vagues de drames embrasaient les rubriques de faits-divers. Quels que soient les reproches que l'on pouvait faire à Grégoire Kawagi, Scobb devait l'admettre à contrecœur, le nouveau président avait eu du moins le courage d'être le premier à prendre le problème à bras-le-corps et à en faire une priorité de son administration. Un courage mal placé, certes. Et l'échéance, une quinzaine de mois plus tard, des élections aggravait encore les choses : si Kawagi pouvait se targuer – et Wehler l'entretenait soigneusement dans cette idée – d'être le premier chef d'État à avoir attaqué de front les problèmes de violence et à les avoir résolus, la reconduction de son mandat présidentiel était gagné d'avance, face à une opposition à laquelle sa popularité et la conjoncture économique favorable laissaient peu d'occasion de se développer.

Scobb n'était pas de ces inconscients qui rejetaient en

bloc la responsabilité de l'Hyp-12 dans les problèmes exponentiellement croissants qui déstabilisaient également chaque pays. Il se targuait de pragmatisme, et savait constater un rapport de cause à effet lorsqu'il l'avait sous le nez. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il savait que, « bombe à retardement » ou pas, l'Hyp-12 était vital pour le bon fonctionnement d'une société qui avait pris l'habitude de vivre en continu. Lui-même ne se sentait pas prêt à renoncer à une vie complète pour endosser celle, tronquée d'un tiers, des fossiles ou de ses lointains ancêtres. Wehler manipulait d'abstraites notions de métabolisme, de psychologie, de moteurs pulsionnels et d'autres termes barbares derrière lesquels elle dissimulait son ignorance ; Scobb, lui, avait un monde à faire tourner au mieux. Il n'y avait guère de terrain d'entente possible entre eux.

La chance, visiblement, était du côté du jeune homme. Si l'Hyp-12 avait été assimilé par le métabolisme humain au point de s'y auto-régénérer sans absorption de composé extérieur, c'était bien la preuve que tel était l'avenir de l'humanité. C'était une évolution naturelle, comme celle qui avait transformé la main de l'*homo habilis* pour que celui-ci puisse fabriquer armes et outils, comme celle qui avait fait perdre sa fourrure à l'*homo sapiens* quand celui-ci s'était mis à porter des vêtements, comme celle qui avait fait s'éteindre les espèces incapables de s'adapter pour survivre. Ils avaient donné naissance à une étape nouvelle de l'histoire de l'humanité, et les faits montraient l'inéluctabilité de cette évolution, la vanité d'espérer revenir en arrière. Wehler pouvait bien aligner les rapports, terroriser Kawagi à coups de chiffres mensongers ou de prévisions apocalyptiques, elle ne pourrait rien faire contre le progrès.

Et bientôt, l'espoir insensé qu'elle nourrissait serait anéanti. Car de tous temps, les branches inférieures avaient dû s'incliner et disparaître devant les espèces supérieures. De la race inférieure, il ne restait plus que des fossiles... et bientôt, il n'en resterait même plus ces fossiles...

Scobb sortit complètement de sa période de sommeil. Il consulta sa montre : le rapport du major Dane ne tarderait plus.

10.

David avait parcouru plusieurs kilomètres sans s'arrêter, alternant marche forcée et course éperdue, se retournant continuellement à l'affût des phares d'un véhicule ; le conducteur aurait pu s'interroger sur la présence, en pleine nuit, sur les routes désertes des alentours de Kern, d'un homme sans papiers, vêtu d'habits visiblement trop grands pour lui appartenir, et surtout, dans un état d'épuisement avancé, comme il n'en existait sans doute plus, d'après l'Ancêtre, dans le monde extérieur. D'ailleurs, il aurait suffi que David soit arrêté dans sa course et forcé de s'allonger ou même de s'asseoir pour s'endormir aussitôt... réaction qui l'identifierait immédiatement comme un de ces fossiles qui venaient d'être, Dieu seul savait pourquoi, exterminés méthodiquement par les autorités officielles.

Derrière David, l'éclat de la Réserve avait faibli. Impossible de savoir quelle distance il avait parcourue, impossible aussi de savoir s'il était assez loin de Kern pour être en sécurité. Impossible, enfin et surtout, de savoir où il se dirigeait, où il lui fallait se diriger. David se sentait aussi perdu que s'il avait été abandonné sur une autre planète. Tout autour de lui était étranger, indéchiffrable : l'absence de limites, certaines plantes inconnues, la lumière, au loin, signalant le passage d'un avion, même l'enivrante odeur de l'air qui l'avait grisé à sa sortie de Kern finissaient par l'agresser comme un environnement

hostile lui hurlant qu'il n'appartenait pas à ce monde.

Le ronronnement d'un moteur, d'abord indistinct, lui parvint. L'éclat des phares n'était pas encore visible, mais le bruit ne pouvait tromper : une voiture s'approchait, derrière lui. David s'écarta aussitôt de la chaussée et s'enfonça dans l'herbe drue qui bordait la route ; affolé, il chercha autour de lui un abri, un arbre, un buisson, derrière lequel se dissimuler, mais à perte de vue, rien ne troublait la plate uniformité des champs. Les échos du véhicule se précisaient et David, parant au plus pressé, se jeta à terre. Couché, il n'était pas repérable ; mais comme il l'avait craint, toute la fatigue accumulée affluait d'un coup, profitant de l'arrêt de sa course et de sa position. S'il s'endormait là, il serait à la merci de n'importe quoi, d'un animal – quels animaux pouvaient donc rôder là, à l'extérieur ? –, d'une patrouille de la Réserve recherchant le fuyard, ou d'un quidam qui, en le découvrant, s'empresserait d'avertir les autorités...

La jeep s'approcha. Elle roulait à faible allure, surmontée d'un projecteur qui tournait paresseusement, arrosant la campagne d'un aveuglant faisceau blanc. Il était trop tard pour chercher une meilleure cachette ; David serra les poings, écrasant entre ses doigts des brins d'herbe humide. Il ne pouvait que prier, espérer n'être pas débusqué par le projecteur. S'il avait pu entendre les deux soldats des Brigades de Surveillance qui grommelaient dans la jeep, ses craintes auraient aussitôt été dissipées : partis de Kern depuis plus d'une heure, depuis en fait que le major Dane s'était aperçue que des vêtements avaient disparu des vestiaires et qu'un des hommes de son équipe manquait à l'appel, et qu'elle les avait lancés, eux et une dizaine d'autres, sur les traces d'un hypothétique rescapé de la Réserve ; après leur harassante mission, ils avaient tous escompté un repos bien mérité, assorti pourquoi pas d'une ou deux journées de détente, et c'est de mauvaise grâce qu'ils avaient embarqué, cigarette aux lèvres, persuadés qu'ils se lançaient à la poursuite d'un fantôme qu'ils ne trouveraient pas. Quand la jeep passa près de David, l'un des deux soldats avait sombré dans sa période

de sommeil et faisait sans conviction la conversation à son coéquipier, qui dégoisait inlassablement sur le compte de cette pimbêche de Dane, une mal baisée qu'il rêvait de culbuter dans son bel uniforme toujours trop impeccable. Un jour, c'était sûr, il se la ferait... Et d'aligner avec une délectation goguenarde tous les détails de la scène, l'impassibilité enfin dissipée du major, son regard effrayé, ses gémissements de détresse qui, à n'en pas douter, décuplèrent encore l'excitation. De temps à autres, le conducteur s'interrompait pour éclater d'un rire mauvais qui élaboussait le pare-brise de postillons. Ah oui, comme ce serait bon de la défoncer, cette garce de Dane qui, avec ses grands airs hautains, devait d'ailleurs ne pas attendre autre chose qu'une bonne baise qui la laisserait pantelante et brisée.

Puis le bruit du moteur décrut et disparut. Pour le moment, l'alerte était passée. David dut faire effort pour se relever. Tous ses membres se rebellaient, exigeaient qu'il reste allongé, qu'il cède au sommeil. Il crut que jamais il n'y arriverait ; était-ce la fatigue qui l'engourdisait ou faisait-il brusquement froid ? Avait-il dormi quelques minutes, dans l'herbe, avant de se redresser ? Il l'ignorait et ce fut dans un état second qu'il regagna la route et se remit à marcher.

Il n'avait pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait être.



Quentin arriva au rez-de-chaussée de l'hôtel du Centre de Détente. Il avait profité de sa période de sommeil pour lire distraitement quelques revues, pour regarder sans entrain quelques émissions télévisées. De toute façon, il l'avait déjà constaté : le congé passé seul était toujours morne. Si Alice avait été là, ils auraient passé les périodes de sommeil à se promener, à profiter des innombrables installations du Centre, qui allaient du sauna à la salle de cinéma, du bar au solarium. Ils auraient également fait l'amour, plus que de coutume, à la fois pour satisfaire les appétits d'Alice que Quentin était bien conscient de ne

combler qu'imparfaitement, et pour mettre en route cet enfant dont ils parlaient depuis quelques semaines.

Une fois sorti de sa période de sommeil, il avait essayé de travailler un peu, reprenant les notes qu'il avait prises lors de la visite de Kern. Si Alice avait été là, elle aurait tenté de le dissuader de travailler, arguant qu'après tout, il était en congé ; et il aurait cédé, comme il cédait toujours face à elle. Pourtant, travailler n'avait jamais été pour lui une corvée, en tout cas pas depuis qu'il était parvenu à son statut de journaliste. Veule par réflexe autant que par nature, il avait été soumis à ses parents d'abord, à Alice ensuite, au jeu social toujours ; or il lui semblait sentir, sans qu'il pût l'expliquer clairement, que ce jeu social était truqué, malsain, qu'il reposait sur des règles que Quentin n'était pas sûr d'accepter. Il lui semblait dès lors qu'être journaliste était une façon se rebeller en toute légalité, de stigmatiser ce qui, autour de lui, lui paraissait ne pas tourner rond.

Personne dans l'entourage de Quentin n'aurait pu dire de lui sans pouffer qu'il était un révolté, et pourtant, face à l'écran de son ordinateur ou dans une salle de montage, il avait la sensation de se battre, de ne pas se laisser faire.

Ce soir-là, pourtant, les quelques lignes poussives dont il avait accouché étaient particulièrement mauvaises, et elles finirent rapidement à la poubelle. Il résolut de sortir et de prendre l'air, et pourquoi pas, par la même occasion, d'y trouver l'inspiration.

Dans le hall, quelques vacanciers discutaient ou passaient d'une salle à l'autre. À l'air vaguement hébété de certains, on pouvait aisément deviner lesquels étaient en période de sommeil. En se dirigeant vers la piscine, Quentin croisa le cinéaste avec qui il avait échangé quelques mots avant de partir pour la réserve. Ce fut aussitôt un échange d'amabilités convenues, le cinéaste lui demanda si son excursion avait été intéressante, et il répondit quelques banalités. Mais son interlocuteur n'était pas décidé à le laisser s'en tirer à si bon compte, et ils gagnèrent tous deux les abords de la piscine. Là, le cinéaste retrouva des amis, et Quentin fut bientôt pris

dans une conversation confuse dont il ne pouvait se dépêtrer, d'autant moins que l'autre s'était empressé de le présenter comme un journaliste célèbre.

— Oh mais je vous reconnais, pépia une grosse femme. Je vous ai déjà vu à la télévision !

Quentin hochâ la tête, un peu gêné, mais déjà, son interlocutrice lui saisissait vigoureusement le bras, comme pour s'assurer qu'il était sa proie. Il l'avait déjà aperçue, ces derniers jours, en grande conversation avec les uns ou les autres, vrillant de sa voix haut perchée toutes les oreilles alentour, en des discours à la frivolité soigneusement étudiée pour le public de ce Centre de Détente de luxe.

— J'ai toujours adoré les beaux garçons, roucoula-t-elle. Et vous êtes plus joli encore en réalité qu'à la télévision.

— Dehlia, laissez-le donc tranquille, protesta mollement quelqu'un.

— Silence, jalouse ! Je l'ai, je le garde. Et puis c'est mon dernier soir de congé, alors de grâce, vous tous, laissez-moi en profiter ! N'est-ce pas, monsieur Rahab ?

Il hochâ la tête, peu convaincu. Au cours de sa carrière, il avait plus d'une fois côtoyé ce genre de femme vieillissante prise d'une frénésie de chair fraîche. C'était à croire qu'en même temps que la notion de sommeil, l'humanité avait perdu celle de ménopause.

— Mais au fait, je vous ai vu aujourd'hui, vous étiez à la visite de Kern, n'est-ce pas ? Qu'en avez-vous pensé ?

Quentin tenta bien, une nouvelle fois, de se contenter de quelques réponses vagues et peu compromettantes, mais la grosse femme ne l'entendait pas de cette oreille.

— Non, je veux dire, pensez-vous que c'est bien normal d'enfermer ainsi des gens dans une grande cage pour que tout le monde vienne les observer ?

Quentin fut un peu surpris, à l'instar du reste de l'assistance ; visiblement, personne ne s'était attendu à une telle remarque, surtout venant de celle qui l'avait émise. Un homme armé d'un gros cigare fut le premier à répondre.

— Et que voudriez-vous qu'on en fasse, Dehlia ? Qu'on les libère ?

— Pourquoi pas ? Ce sont des êtres humains, non ?

L'homme haussa les épaules et coinça son cigare entre ses dents.

— Imaginez qu'on les laisse sortir. Vous croyez qu'ils se sentiraient comment, dans ce monde ? Nous ne vivons plus comme eux, ils seraient incapables de s'adapter. Pourquoi croyez-vous qu'on les appelle des fossiles, hein ?

— J'irai plus loin, renchérit un autre. Vous dites que ce sont des humains, je ne serais pas aussi catégorique. En tout cas, pas au sens où nous, nous sommes des êtres humains. Il y a eu... comment dire... une évolution de l'espèce humaine, depuis l'Hyp-12. Il ne suffirait pas de leur en donner, ils ne seraient pas comme nous avant plusieurs années, plusieurs générations, peut-être.

— C'est la sélection naturelle, triompha l'homme au cigare. En les gardant enfermés, finalement, on les protège !

La dénommée Dehlia allait rétorquer quand un nouveau personnage prit la parole. Quentin l'avait déjà repéré lors d'un repas. C'était un type à l'air sournois qui avait pour habitude de laisser échapper d'un air mystérieux des sentences plus ou moins compréhensibles sur lesquelles il refusait de s'expliquer autrement que par une mimique suffisante qui semblait signifier « je ne peux pas vous en dire plus, d'ailleurs, j'ai déjà trop parlé. Ces choses-là, voyez-vous, sont très secrètes, tout le monde ne peut pas être au courant... ».

— La question risque fort de ne plus se poser, lâcha-t-il simplement, dans son plus pur style sibyllin.

Pour une fois pourtant, il accepta de s'expliquer : il avait surpris une conversation entre des employés de l'hôtel, d'où il semblait ressortir qu'un incendie avait ravagé la Réserve naturelle de Kern cette nuit, ne laissant aucun rescapé parmi les fossiles. Sa déclaration fut suivie d'un silence navré, que rompit enfin Dehlia.

— Pauvres gens, c'est affreux. Ça ne serait pas arrivé, si on ne les avait pas parqués comme des bêtes.

— Oh mais, ce n'est encore qu'une rumeur, signala monsieur Je-sais-tout. Peut-être y a-t-il des survivants...

— Ou peut-être cette histoire d'incendie est-elle un canular, grinça le cinéaste. Ce ne serait pas la première fois...

La conversation roula encore quelques minutes ainsi, sans que Quentin y participât vraiment malgré les sollicitations continuelles de son avis « autorisé » de journaliste. Il parvint, à la faveur d'une algarade plus violente entre Dehlia et son adversaire au cigare, à s'éclipser. Traversant le hall, il fouilla sa poche pour s'assurer qu'il avait ses cigarettes sur lui et sortit de l'hôtel.



La lueur du Centre de Détente avait sorti David de la semi-torpeur dans laquelle il évoluait, tandis que ses pieds, mécanique indépendante de sa volonté, parcouraient le bitume de la route. À plusieurs reprises, il avait failli se tordre la cheville ou s'affaler à terre, victime de la chaussée déformée, ou parce qu'il s'était insensiblement rapproché du bord de la route, là où un léger dénivelé conduisait à une terre caillouteuse.

Il avait oublié jusqu'à l'existence de la jeep qui l'avait tant effrayé un peu plus tôt ; aussi sa vigilance relâchée l'avertit-elle trop tard qu'en face de lui, les deux yeux ronds et jaunes des phares trouaient de nouveau la nuit. En comprenant ce qui se passait, il réagit aussitôt, espérant que l'obscurité l'ait couvert. Mais alors qu'il s'élançait dans le champ bordant la route, il se sentit accroché par le faisceau d'un projecteur.

— Eh, c'est quoi, ça ? s'exclama le conducteur de la jeep.

À ses côtés, son équipier, toujours en phase de sommeil, se redressa.

— Quoi, ça ?

— Là, droit devant. Un type qui vient de quitter la route. À gauche, regarde, là !

David s'était accroupi dès que la lumière l'avait épinglé

au milieu de l'obscurité, et il attendait, le cœur battant la chamade. Mais quand le projecteur, cessant sa paresseuse rotation, se mit à fouiller autour de lui, il comprit qu'il avait été repéré. Dans son esprit engourdi, il hésita sur la conduite à tenir : s'aplatir davantage, compter pour que les occupants de la jeep concluent s'être trompés et renoncent, ou se redresser pour fuir tant qu'il avait encore de l'avance... En s'arrêtant sur lui pour le dénoncer de sa blancheur crue, le faisceau lumineux décida pour lui.

— Il est là ! s'exclama le conducteur de la jeep.

Avec un vrombissement sourd, le véhicule tourna, perpendiculaire à la route en direction du champ. Cette fois, c'était joué. David se releva et se mit à courir dans l'herbe haute. Le second soldat, qui s'apprêtait à protester, ravala son objection au profit d'un furieux :

— Il se taille, fais vite !

La jeep, avec un rugissement brutal du moteur, accéléra et quitta la route. Le léger bossellement du champ, s'il secouait sans ménagement les deux soldats, ne freinait guère le véhicule. Malgré les soubresauts de la jeep, le projecteur restait fixé sur David, qui ne s'échappait du pinceau lumineux que pour s'y trouver aussitôt emprisonné de nouveau.

— Vise les jambes ! grogna le conducteur à l'adresse de son compagnon. Dane le veut vivant.

— Elle veut surtout qu'il ne nous échappe pas, rétorqua l'autre en ajustant son tir à hauteur du dos de sa proie.

Le coup de feu partit, et David ne dut qu'à un cahot de la jeep de ne pas être frappé par la balle. La détonation lui insuffla un regain d'énergie, et il accéléra l'allure, courant instinctivement en zigzags erratiques pour échapper aux tirs suivants. Cependant la jeep se rapprochait, talonnant le jeune homme de plus en plus près. Il sentait le découragement le gagner, quand il aperçut, devant lui, un fossé révélé par le projecteur. Si la pente était assez abrupte, c'était peut-être l'occasion de semer la jeep...

Les deux soldats avaient eux aussi repéré l'obstacle. Le conducteur étouffa un juron et il accéléra encore. S'ils ne

rattrapèrent pas le gamin avant le fossé, ils risquaient de le voir leur échapper. Le moteur de la jeep protesta mais tint bon.

Cependant, David avait atteint le fossé. D'une largeur de quelques deux mètres, il creusait une tranchée à pic dans le champ, au fond de laquelle serpentait un mince filet d'eau. Le jeune homme, profitant de son élan, se jeta au-dessus du ruisseau. Il rata de peu son but, trébucha, et glissa au fond de la tranchée. Elle n'avait qu'un petit mètre de profondeur, mais il patina dans la terre boueuse avant de réussir à rejoindre l'autre bord. Derrière lui, le rugissement de la jeep était tout proche, il était pris dans la lumière des phares.

— Bon Dieu, on va l'avoir ! s'excita le conducteur.

— Arrête, le fossé ! voulut crier l'autre.

Mais aiguillonné par l'idée que David leur échappait, le conducteur avait lancé la jeep vers le fossé, dont il avait mal estimé la largeur, dans l'espoir que l'élan suffirait. Dans un fracas de métal, la voiture bascula le nez en avant dans la boue, projetant le fusil du passager par-dessus le pare-brise et le conducteur contre le volant.

Debout, quelques mètres devant, David se retourna. Il s'était cru perdu, et voilà que l'empressement des chasseurs lui offrait un répit. Il reprit sa course, toute fatigue instantanément oubliée.

De la jeep jaillissaient les reproches. Le passager accusait son équipier d'avoir tout gâché, l'autre l'empoignait par la veste pour lui répliquer qu'il aurait suffi de le tirer comme un lapin sans le rater... Ils allaient en venir aux mains, mais, à la pensée du major Dane quand ils reviendraient bredouilles, ils se calmèrent. Ils se concertèrent d'un regard et avalèrent deux *coolers*. Tandis que le produit faisait son effet, neutralisant l'adrénaline et ralentissant les battements du sang à leurs tempes, ils délibérèrent rapidement : fallait-il continuer la poursuite à pied, ou perdre de précieuses minutes à dégager la jeep, pour contourner le fossé et rattraper le fuyard ? Le conducteur désigna, en face, le Centre de Détente.

— Il va forcément aller chercher de l'aide là-bas, et

comme ils savent que nous recherchons un fossile évadé, il se jettera dans la gueule du loup. Sortons la jeep de là, et allons jusqu'au Centre par la route ; il n'y aura plus qu'à cueillir ce gosse, qu'on nous aura bien gentiment mis au frais.

L'autre hésita, mais la perspective d'une course poursuite à travers champs ne le tentait guère. Il opina et glissa hors de la jeep.



Quentin avait sursauté à l'écho lointain de ce qui ressemblait à des coups de feu. Il avait inutilement fouillé des yeux l'obscurité, en direction du nord ; naturellement, il n'avait rien vu, sauf peut-être, et encore n'en était-il pas sûr, un fantôme de lueur au milieu des champs. Mais sans doute s'était-il trompé : la région était inhabitée, en dehors de la réserve de Kern et du Centre de Détente. À moins qu'il ne se passât vraiment quelque chose, en rapport avec la visite, un peu plus tôt, d'une jeep des Brigades de Surveillance au logo de la réserve naturelle. Le silence régnait sur le parking, légèrement teinté des rumeurs et des bribes de musique provenant de l'hôtel, à l'autre bout de l'étendue d'asphalte.

De plus en plus, Quentin se demandait s'il n'allait pas abréger son séjour, quitte à passer la fin de son congé avec Alice, en ville. La discussion au bord de la piscine avait achevé de lui rendre antipathiques les autres vacanciers, les occupations du Centre l'ennuyaient parce qu'il était seul, et, pour une fois, le calme et l'absence de stress de cette période de congé ne semblaient pas l'aider dans son travail. Tout au plus resterait-il jusqu'au lendemain, pour se renseigner et avoir le cœur net au sujet de la rumeur concernant la réserve, l'incendie et les fossiles. À ce sujet, Quentin avait réfléchi à ce qu'impliquerait la disparition complète des fossiles. S'agirait-il de l'extinction catastrophique d'un échantillon unique de spécimens ou seulement, comme certains l'avaient dit autour de la piscine, de la disparition logique et inéluctable d'une espèce condamnée par les lois de la

sélection naturelle ? Et après tout, les fossiles seraient-ils vraiment à plaindre ? Pour reprendre les termes de cette Dehlia, était-ce vivre qu'être parqués comme des animaux ?

Quentin se retournait pour regagner l'hôtel quand un bruit de chute derrière lui le fit sursauter. Il fit volte-face, plus surpris qu'inquiet. Il semblait n'y avoir personne ; tout au plus pouvait-on se demander si les hautes herbes, au bord du parking, bougeaient seulement à cause du vent. Une brève hésitation, puis il s'approcha, les yeux scrutant l'obscurité. Un animal, sans doute... pourtant il continua à chercher. Instinct, curiosité, ou une sorte de déformation professionnelle ? Alice le lui disait souvent, il était de la race des fouineurs. Son obstination fut récompensée : s'efforçant maladroitement de reculer à quatre pattes, sans être vue, une silhouette lui apparut au milieu des herbes. Visiblement faible et sans arme.

— Qui est là ? lança-t-il, saisi du dérisoire de sa question alors même qu'il parlait.

Ses paroles révélèrent à l'intrus qu'il était découvert ; celui-ci se redressa, renonçant à toute discrétion, et tenta de s'éloigner en courant, mais il s'effondra aussitôt à terre. Avant qu'il ait pu se relever, Quentin l'avait rejoint en quelques enjambées, et empoigné par le bras. L'autre eut un gémissement de peur, il voulut s'arracher à l'étreinte, mais sans succès. Dans la lumière de la lune, Quentin reconnut le gosse maigrichon, maquillé par la terre et les traces de suie en un improbable sauvageon : c'était un des jeunes gens qu'il avait vus dans la réserve, ce jour-là. Un de ceux, lui semblait-il, qui étaient à l'école. Mais c'était doublement absurde : un fossile ne pouvait avoir quitté Kern ; et les fossiles, venait-on d'apprendre, étaient tous morts dans l'incendie de la Réserve naturelle.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Quentin sans conviction.

L'autre paraissait trop affolé pour répondre.

— Tu viens de Kern, n'est-ce pas ? Comment es-tu sorti ?

— Laissez-moi partir, répondit enfin le jeune homme

dans un souffle. Ils vont arriver...

Une véritable terreur faisait vibrer la voix du garçon ; Quentin n'avait plus un être humain sous les yeux, mais une bête traquée, au souffle court, d'autant plus dangereuse qu'elle se savait acculée.

— Qui va arriver ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

L'apparition d'un véhicule à l'entrée du Centre interrompit leur ébauche de discussion. C'était une jeep, probablement celle qui s'était déjà présentée un peu plus tôt. Le fossile se raidit en entendant le bruit du moteur. Il ne put qu'articuler :

— Je vous en prie, aidez-moi... ils me cherchent...

Malgré son insistance, Quentin n'en tira rien de plus. Il lui fallait se décider vite : à en juger par la réaction du fossile, il n'y avait aucun doute : c'était pour lui que les soldats revenaient. En toute bonne logique, il n'y avait pas à hésiter. Les uniformes des fonctionnaires d'État étaient garants de l'ordre public, et ce garçon n'avait rien à faire ici, à l'air libre, loin de la Réserve à laquelle il appartenait, dans un monde qui, tout bien considéré, n'était pas le sien...

— Oui, messieurs ?

Les deux soldats s'approchèrent de Quentin. L'un d'eux était visiblement de mauvaise humeur, son uniforme et ses mains étaient tachés de boue et de cambouis, saisissant contraste avec le costume décontracté et impeccable de Quentin. Une antipathie réciproque s'installa immédiatement.

— Vous êtes en congé ici ? demanda l'autre.

— Oui. Voici mon accréditation.

Le soldat examina la plaque magnétique qu'on avait remise à Quentin dès son arrivée au Centre.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Vous n'avez vu personne ? répliqua un des soldats.

— Où ? Ici ?

— Bien sûr ici. Il y a longtemps que vous êtes dehors ? Qu'est-ce que vous faisiez sur le parking ?

— Je prenais l'air. Et puis-je savoir qui j'aurais dû voir ?

— Un gamin. Tee-shirt noir, pantalon en toile.

Quentin fronça les sourcils, prenant l'air de réfléchir avant de conclure d'un ton navré :

— Ça ne me dit rien. C'est un client de l'hôtel ?

— Si on vous le demande..., grinça celui des deux soldats qui paraissait le plus nerveux. Bon, viens, on se tire, il n'est pas ici.

Quentin crut s'être débarrassé des deux soldats, mais il déchantait en voyant que le second ne se décidait pas à partir.

— Eh bien, tu prends racine ?

— Je fais un tour avant qu'on y aille.

— Mais je vous assure..., commença Quentin.

Le soldat lui coupa la parole d'un geste, et lui suggéra sans aménité de regagner l'hôtel. Quentin, après une hésitation, obtempéra d'une démarche aussi lente que possible. Cependant, les deux soldats, équipés de lampes torches, avaient entrepris d'examiner le parking, s'arrêtant à chaque véhicule pour vérifier l'intérieur des habitacles et éclairer le bitume entre les roues. Du coin de l'œil, Quentin vit qu'il s'approchait de la camionnette sous laquelle s'était réfugié le jeune inconnu ; il s'arrêta, ne sachant quel parti prendre. Quand, dans le silence de la nuit, ses semelles cessèrent de marteler le sol, le monde parut s'arrêter.

— On vous a dit de rentrer, grogna l'un des soldats en se retournant vers Quentin.

Profitant de ce répit, David jaillit de sa cachette et voulut courir vers les champs ; mais ses poursuivants le repérèrent aussitôt et une détonation claqua, sèche. Par réflexe, David se jeta à terre. Il n'avait pas été touché, mais il savait que la balle suivante ne le raterait pas de nouveau. Trois silhouettes convergèrent immédiatement vers lui dans l'obscurité du parking.

— Vous êtes fou, s'emporta Quentin. Vous auriez pu le...

— Vous ça suffit, trança l'un des soldats. Disparaissez.

On se reverra plutôt à propos de ce que vous appelez « n'avoir rien vu ».

Quentin voulut protester, mais tout se passa trop vite. David bondit sur le soldat le plus proche, s'emparant du canon de son fusil et l'entraînant sur le sol. Une lutte confuse s'engagea. Le second soldat voulut s'en mêler, il dirigea son fusil sur l'entrelacs de corps, mais il n'était pas possible de discerner les deux combattants. Alors, tirant un couteau de sa ceinture, il saisit David par les cheveux et éleva la lame. Quentin n'eut pas le temps de réfléchir ; il ignorait si l'homme comptait utiliser son couteau ou si ce n'était qu'une manœuvre d'intimidation, et sa réaction fut uniquement instinctive : il abattit d'un coup sec ses poings serrés sur la nuque du soldat qui s'écroula. Il y eut un bref moment de stupeur, les regards s'entrecroisèrent. David fut le plus prompt à réagir. Il s'empara du couteau abandonné sur le sol et le plongea sans hésitation dans la gorge de son adversaire sous les yeux horrifiés de Quentin.

— Vous êtes fou, qu'est-ce que... ?

— Vous croyez que j'avais le choix ? C'était lui ou moi. Il y a quelques heures à peine, j'ai vu ces types massacrer toute ma famille, tous mes amis !

Cette fois, c'en était trop. Quentin perdait pied : le gosse perdu et épuisé qu'il avait vu arriver sur le parking un peu plus tôt venait de se transformer en tueur ; les deux soldats eux-mêmes semblaient prêts à tout. Et lui s'était à l'instant rendu complice d'un meurtre. Il voulut faire demi-tour et s'enfuir, mais le fusil pointé vers lui l'en dissuada.

— Restez là.

— Pourquoi ? Vous comptez me tuer, sinon ?

— Je n'ai pas le choix. D'autres viendront après ceux-là. Je dois partir d'ici, et vous allez m'aider.

— Il n'en est pas quest...

— Vous n'avez pas plus le choix que moi, lui fit observer David. D'abord il y a ça (il désigna le fusil), et puis c'est vous qui avez assommé celui-là, je vous rappelle. Comment croyez-vous qu'il réagira à son réveil ?

Quentin baissa les yeux, vaincu.

— Vous avez un véhicule ? demanda David.

Quelques minutes plus tard, après avoir garé la jeep au fond du parking et dissimulé dans le champ le cadavre et son acolyte fermement ligoté, David et Quentin embarquaient dans la voiture du journaliste et quittaient le Centre de Détente.

11.

Avec un bourdonnement, l'écran du vidéo-transmetteur de Scobb s'illumina et un visage s'y précisa peu à peu. Celui du major Dane, aux traits réguliers et fins, et pourtant résolument dépourvus du moindre charme.

— Major, enfin ! Vous ménagez vos effets, j'attendais votre rapport depuis près d'une heure.

Carol Dane ne réagit pas sous le reproche, relevant seulement un peu le menton pour signifier, sans toutefois montrer trop d'arrogance, que son interlocuteur ne l'impressionnait pas. Scobb renonça à ses réprimandes.

— Alors, tout s'est bien passé ?

— Non.

— Je vous écoute, finit par demander Scobb avec agacement devant le mutisme de la jeune femme.

— L'opération sur place semblait s'être déroulée sans accroc : incendie de la Réserve et exécution des fossiles. Une fois l'opération terminée, nous avons quitté les lieux, et c'est là que nous avons constaté la disparition d'un de mes hommes, le caporal Rorsch.

— Il n'a pas pu rester bloqué dans la Réserve au cours de l'opération ?

— Négatif. En m'apercevant de l'absence de Rorsch, j'ai renvoyé des hommes faire le décompte des corps. Ils en ont trouvé cinquante et un, soit le nombre de fossiles officiellement recensés. Pas un de plus.

— Et il ne se pourrait pas qu...

— De plus, nous étions au complet lorsque nous avons quitté la Réserve. Dernier point, des vêtements ont été dérobés dans les vestiaires.

Un pli soucieux barra le front de Scobb.

— Qu'en concluez-vous ? Rorsch aurait quitté Kern juste après l'opération ? Scrupules, remords ?

— J'en doute fort, monsieur. Je connais Rorsch, et j'en réponds. Comme de tous les hommes que j'ai sélectionnés pour cette opération. En outre...

— En outre ?

— En outre les vêtements disparus n'appartenaient pas au caporal Rorsch. Ils n'appartenaient même pas tous à la même personne.

— Ce qui signifie ?

— Je crains que ce ne soit clair, monsieur. L'un des cinquante et un cadavres était celui de Rorsch. Un des fossiles l'a tué, a endossé sa combinaison et, après avoir quitté la Réserve avec nous, il s'est enfui en volant les vêtements.

— Et vous m'annoncez ça comme ça ? s'emporta Scobb. Vous vous rendez compte de ce que ça signifie, Dane ? L'opération est un fiasco : un seul fossile qui vous échappe, et c'est toute l'opération qui aura été parfaitement inutile.

Le major répondit sans se troubler le moins du monde.

— J'ai déjà lancé quatre équipes à la recherche du fuyard, monsieur. Il ne connaît pas la région, bien sûr, il n'a personne auprès de qui se cacher, et d'après ce que je sais des fossiles, il devra forcément s'arrêter bientôt pour reprendre des forces. Demain matin, nous l'aurons retrouvé, c'est certain.

— Certain ? J'aimerais avoir votre confiance, Dane. Et surtout, je n'aimerais pas être à votre place si vos pronostics optimistes devaient ne pas se vérifier.

— D'autre part, j'ai demandé aux services administratifs de Kern d'examiner les cadavres de la Réserve et de les comparer aux fiches anthropométriques des fossiles recensés. Cela devrait nous permettre de nous assurer de notre hypothèse de fuyard, et, si elle est juste, de savoir précisément de qui il

s'agit.

— Bravo, formidable, Dane, grinça Scobb. Vous êtes une petite fée de l'organisation ! Quel dommage que pour l'efficacité, ce soit une autre paire de manches ! Je veux que vous mettiez tous les hommes disponibles à Kern sur cette affaire. Je ne veux pas un seul fonctionnaire d'État de la région qui ne soit pas à la recherche de votre fossile manquant ! Faites boucler le secteur dans un rayon de dix kilomètres autour de la Réserve ! C'est compris ?

— Monsieur, objecta Dane d'un ton neutre, seule mon équipe et deux administrateurs de Kern sont au courant de la nature exacte de l'opération de ce soir. Croyez-vous qu'il soit bien pertinent d'impliquer autant de personnes non habilitées ? D'autant qu'une fois appréhendé, il risque de parler de ce qu'il a vu...

— Nom de Dieu, Dane, et vous, croyez-vous qu'il soit pertinent de tuer cinquante personnes et de laisser un témoin se balader dans la nature ? Je préférerais nettement ne pas lancer un tel branle-bas de combat, mais c'est votre incompetence qui m'y force. Alors inventez ce que vous voulez pour expliquer cette chasse à l'homme, et arrangez-vous pour qu'on n'écoute pas ce qu'il pourra raconter, mais je veux que votre fossile manquant soit arrêté dès qu'il essaiera de s'éloigner de plus de dix kilomètres de Kern ! Je le veux demain dans mon bureau, et s'il n'y est pas, c'est vous, Dane, que je veux voir ici à midi pile ! Est-ce bien clair ?

— Tout à fait clair, monsieur.

Rageusement, Scobb enfonça l'interrupteur de son terminal de transmission, et avec un déclic, l'image du major Dane disparut. Plus qu'un fâcheux contretemps, c'était une véritable catastrophe. Si, d'une façon ou d'une autre, Kawagi apprenait ce qui s'était passé, Scobb n'aurait plus qu'à se trouver un confortable petit poste subalterne au fin fond des provinces les plus reculées de la planète. Wehler, en apprenant l'épisode de Kern, ne manquerait pas de l'accuser d'être derrière l'incendie qu'elle jugerait inévitablement criminel. Ça, c'était couru d'avance. Mais si un témoin courait dans la nature, et s'il

y avait la moindre chance que Wehler pût mettre la main sur lui, c'en était fini, une bonne fois pour toutes. D'un coup de pied furieux, Scobb envoya valser une table basse, éparpillant les revues et le verre qui s'y trouvaient. En atterrissant sur le tapis, un large cendrier d'argent lui révéla son image, celle d'un petit bonhomme trépignant d'un air furieux, moins effrayant que risible, ce qui décupla encore sa rage. Il goba une *cooler*, mais sans s'illusionner : elle ne suffirait pas à le calmer, dans l'état où il se trouvait.

Si au moins il avait pu contacter les Charogneurs ! Mais c'était hors de question : il était aussi surveillé par les services de Wehler que Wehler était surveillée par les siens. Faire appel aux Charogneurs en ce moment, compte tenu de l'opinion de Kawagi sur la question, aurait été un suicide politique. Pourtant, comme Scobb aurait aimé avoir face à lui une jeune femme, amaigrie, terrorisée, les yeux écarquillés comme ceux d'une bête aux abois, sur laquelle il aurait pu passer sa hargne... !

En désespoir de cause, il se rendit dans son salon de projection. Des rayonnages de cassettes vidéo couvraient un des murs de la pièce : quelques très rares films de fiction, et une majorité de documentaires, d'enregistrements de débats politiques, de conférences historiques ou géostratégiques. Au dernier étage, une douzaine de boîtiers de cassettes, sans jaquette, ne portaient qu'un chiffre sur la tranche. Scobb s'empara du numéro 8 et l'inséra dans le magnétoscope. Si Kawagi était farouchement opposé au principe des Charogneurs, il ne pouvait au moins pas contester l'emploi de cassettes de *snuff-movies*. Certes, la fabrication de nouveaux films étaient interdites, mais la reproduction et la commercialisation de vieux *snuffs* étaient autorisées. Une sorte de moindre mal, auquel n'avaient rien pu faire les rares ligueurs de moralité parties en croisade contre « ces produits encourageant et satisfaisant les pulsions les plus malsaines de l'individu ». D'ailleurs, à en croire les informations de Scobb, Kawagi lui-même avait parfois recours à de telles cassettes, aussi discrètement et

honteusement que les adolescents visionnent leurs premiers films pornographiques.

La cassette de Scobb était récente. Vraisemblablement tournée moins de six mois plus tôt, en tout cas, c'était ce que lui avait affirmé son fournisseur. Bien sûr, aucune date n'était visible, ni à l'image ni sur la cassette, et bien malin celui qui aurait su discerner une ancienne cassette dupliquée, et donc licite, d'une cassette tournée dans les locaux de quelque Charogneur après la promulgation de l'interdiction sur le tournage des *snuffs*.

Sur l'écran, deux jeunes filles d'une douzaine d'années apparurent, vautrées sur le sol bétonné d'une pièce sombre. Leurs visages blêmes, troués d'yeux sombrement cernés, la peau tendue sur leurs os, leur passivité résignée et épuisée enfin, attestaient de leur état d'inanition avancée. Au bout de quelques secondes, une porte s'ouvrit, projetant une lumière agressive dans la pièce, et un homme entra, vêtu de noir, la tête recouverte d'une cagoule. D'un sac, il sortit un morceau de viande crue. Aussitôt, une transformation saisissante s'opéra sur les deux filles. Elles se déchaînèrent, la bave débordant des lèvres, les yeux exorbités. Elles voulurent se jeter sur l'homme, mais leur état de faiblesse et la carrure de leur géolier ne leur laissaient guère de chance. D'un coup de pied à l'estomac pour l'une, au visage pour l'autre, il les renvoya à terre et jeta la pièce de viande sur le sol avant de sortir. Durant dix minutes, ses épaisses lèvres frémissantes, Scobb se régala de la furieuse empoignade entre les deux filles, qui se bourraient de coups, se mordaient au sang, se tiraient les cheveux pour mettre la main sur la viande. En habitué de ce genre de spectacle, Scobb devinait déjà laquelle l'emporterait, à sa vigueur plus grande, aux signes de faiblesse que montrait déjà l'autre ; de même, il supposait que, comme souvent dans cette série de film, la viande se révélerait avariée et sans doute immangeable, grouillante peut-être d'asticots. L'idée était amusante, certes, mais revenait trop fréquemment dans ce type de production, en devenant trop prévisible. C'était hélas plus le défoulement du

spectateur que l'originalité qui présidait au déroulement du film, et Scobb avait parfois la nostalgie des premiers *snuffs* dont il s'était gavé, à l'époque où il était encore assez novice pour être facilement surpris.

Seule question ici : la « gagnante » se laisserait-elle quand même aller à manger ou le dégoût serait-il le plus fort ? Résistant à l'envie de faire accélérer la cassette jusqu'au moment où les deux filles seraient méthodiquement torturées par leur tortionnaire, il savoura les images, et sentit peu à peu se soulager son excitation.

12.

Les premiers barrages se mirent en place alors que la voiture de Quentin était déjà à une vingtaine de kilomètres de Kern.

Passé le premier moment d'ébahissement, Quentin avait obtempéré et conduit David jusqu'à sa petite automatique, où le jeune homme s'était changé, enfilant une combinaison de sport que Quentin gardait dans le coffre. Il avait dû renoncer à récupérer le reste de ses bagages, et rétrospectivement, il s'en était félicité : la loi sur la puissance des moteurs, qui faisait suite aux innombrables crises de folies de chauffards ayant provoqué des carambolages meurtriers, avait limité quelques années plus tôt la vitesse maximale des voitures individuelles à 90 kilomètres-heure. En revanche, les véhicules militaires qui se lanceraient à la poursuite du fugitif n'avaient pas été bridés, et il n'y avait donc pas une minute à perdre. David n'avait pas encore de plan bien arrêté, il suggéra dans un premier temps à Quentin de les conduire chez lui. Arriver aux abords de la ville prendrait environ deux heures et demie ; pour la suite, tout dépendrait de la circulation.

La nuit commençait à s'éclaircir. De loin en loin, à l'arrière, Quentin jetait des regards anxieux au rétroviseur, mais rien n'indiquait qu'ils étaient suivis.

En roulant, il se demandait ce qu'il dirait à Alice, en débarquant avec cet hôte imprévu. D'ailleurs, à la

réflexion, s'il ne savait quoi dire, c'était parce que lui-même ne savait trop ce qu'il était en train de faire. Une nouvelle fois, il songea à ce qui s'était passé sur le parking. Il avait agi inconsidérément, sans doute aurait-il dû signaler tout de suite le fuyard aux deux soldats. À la réflexion, son comportement lui semblait aberrant, incohérent, et même la curiosité naturelle d'un journaliste face à l'inconnu ne suffisait pas à le justifier. Une façon peut-être d'injecter un peu de perturbation dans son univers trop bien rangé, de passer enfin à l'acte après n'avoir fait pendant des années que protester en paroles – et encore, en paroles soigneusement policées, conformément au discours sans aspérités de la télévision.

Il en avait eu la conviction la première fois qu'il avait constaté la perte de conscience de son passager et que, sachant qu'il lui serait facile de rejoindre n'importe quel poste de police, il y avait renoncé.

De nouveau, David somnolait la tête contre la vitre. Au début, Quentin n'avait su que faire : son passager dormait-il, au sens où dormaient les fossiles ? Cet assoupissement était-il suffisant pour qu'il pût arrêter la voiture puis le neutraliser ? En même temps, une telle attitude lui paraissait absurde ; le même instinct qui l'avait poussé, durant la nuit sur le parking, à aider l'inconnu, lui intimait à présent de ne pas profiter de la situation pour le trahir. Au fond de lui, il sentait qu'il voulait savoir, comprendre ; qui était vraiment ce garçon, pourquoi il était poursuivi.

Quentin lança à nouveau un regard furtif à David. Il était troublé de le voir ainsi, les paupières closes, les lèvres entrouvertes ; bien sûr, il avait déjà vu des fossiles dormir, au cours de visites nocturnes à Kern, mais là, c'était différent. Le corps inerte était à moins d'un mètre de lui, il aurait pu le toucher en étendant seulement la main. Il y avait dans cette attitude quelque chose de terrifiant, de tellement incongru au vu de ce que connaissait Quentin... En fait, n'eût été le rythme auquel la poitrine de David se soulevait lentement, le journaliste l'aurait cru mort. En même temps, en voyant le jeune

homme ainsi, les traits figés dans une expression de paix et de calme, après l'avoir vu épuisé, terrorisé et aux abois à peine une heure plus tôt, Quentin s'était pris à l'envier, à regretter de ne pouvoir lui aussi connaître l'abandon de cet étrange phénomène, de ce sommeil qu'il avait toujours ignoré et dont le désir frissonnait pourtant en lui, comme un besoin atavique refaisant surface.

Au passage d'un camion, dont le vrombissement ébranla la voiture, David fut tiré de son sommeil. Il se redressa, clignant des yeux ; visiblement, il ne savait plus où il était. Les regards du conducteur et du passager se croisèrent, et Quentin se sentit inexplicablement rassuré en constatant que l'expression de David n'était guère différente de la sienne au sortir de la période de sommeil. La situation reprenait soudain une certaine apparence de normalité. Il chercha quoi dire, sans succès.

— Ça va ? demanda-t-il simplement.

— Qui ?... Où suis-je ? bredouilla David.

Alors même qu'il posait la question, le souvenir de la nuit lui revenait par bribes.

— Les soldats ?...

— Ils sont loin, répondit Quentin espérant dire la vérité. Nous avons quitté la région de Kern il y a plus d'une heure.

» Je m'appelle Quentin, Quentin Rahab, précisa-t-il pour rompre le gênant silence qui menaçait déjà de s'installer. Et vous, c'est ?... ajouta-t-il devant l'absence de réaction de son interlocuteur.

— David.

— David comment ?

— David.

— David tout court, alors. Enchanté, David tout court.

Il tendit la main à son passager. Le silence retomba dans le véhicule, finalement brisé par David.

— Où allons-nous ?

— Chez moi, en ville. Comme convenu.

David ne répondit pas. La notion de ville lui échappait quelque peu. Ni sa vie dans la Réserve, ni sa brève escapade jusqu'au Centre de Détente ne lui avait permis

de se figurer ce que Quentin entendait par là. Ce dernier songea en soupirant que la conversation allait être difficile. Il reprit :

— Et si vous me racontiez ce qui vous est arrivé ? Hier soir, nous n'avons pas vraiment eu le temps de parler. Vous êtes un fossile, n'est-ce pas ? Enfin, je veux dire... vous venez de la Réserve, c'est bien ça ?

David fronça les sourcils. Son bref somme l'avait remis sur pied. Restait à savoir quelle attitude adopter vis-à-vis de cet homme. D'un autre côté, avait-il le choix ? Pour le meilleur et pour le pire, il devait se fier à lui. Il raconta donc l'incendie, la panique sous le dôme, l'intervention et le rôle des Brigades de Surveillance. Là, Quentin tiqua, même si une telle révélation faisait plus ou moins écho aux doutes qu'il avait toujours vaguement nourris...

— Attendez, vous voulez dire que l'administration de la Réserve a délibérément mis le feu à la Réserve pour tuer les fossiles ? C'est absurde, ça ne tient pas debout !

David lui lança un regard où se mêlaient la colère et la conscience naissante que la réaction de Quentin serait celle de tous ceux à qui il raconterait son histoire. Pourtant, il reprit son récit, cette fois jusqu'au bout, jusqu'à son arrivée au Centre de Détente.

— Et maintenant, vous comptez faire quoi ?

La question de Quentin resta sans réponse. Il finit par déclarer lui-même, d'un ton mal assuré :

— Peut-être pourriez-vous... Une fois en ville, je pourrais vous conduire auprès des autorités compétentes pour qu...

— Vous ne comprenez donc pas ? Je ne sais pas qui sont vos « autorités compétentes », mais ce sont justement les « autorités » de la Réserve qui ont voulu se débarrasser de nous !

Les mains de David s'étaient resserrées autour de son arme, il y avait de la colère et de la haine dans sa voix. De la haine pour cette humanité qui, après les avoir emprisonnés, lui, sa famille et ses ancêtres, pour en faire des attractions de foire, les avait brusquement condamnés à mort pour quelque chef d'accusation inconnu. Quentin se

sentit vaguement coupable, et il ajouta :

— C'était une suggestion, rien ne nous oblige à prendre une décision maintenant. En attendant, nous pouvons aller tout simplement chez moi, le temps de réfléchir.

David haussa les épaules. Quoi qu'il fasse, il savait bien que ce ne serait qu'un sursis. Il n'échapperait pas éternellement aux Brigades de Surveillance. Il sentit alors une grande lassitude l'envahir comme une chape de plomb, une lassitude que le sommeil ne suffirait pas à alléger. Moins pour savoir que pour chasser ces pensées, il demanda à Quentin de lui parler du monde du dehors, du monde de ceux qui n'étaient pas des fossiles, et de la raison pour laquelle on les avait autrefois enfermés à Kern.

13.

Sarah Wehler était arrivée chez le président Kawagi en milieu de matinée. Il avait une nouvelle fois été saisi de l'allure de la grande femme aux épaules et à la démarche masculines, dont le visage, formé de lignes droites et d'angles, ressemblait à une esquisse cubiste : comme quadrillé par les rides, borné par une mâchoire carrée et des joues sans rondeurs, surmonté de cheveux raides plaqués sans souci d'élégance. Il n'y manquait, pour parfaire l'ensemble, que les lunettes rectangulaires que Wehler portait pour lire. Même son habillement paraissait étudié pour effacer toute trace de féminité, en une caricature du Code Vestimentaire : une veste d'homme, stricte et de couleur sombre, et un pantalon assorti, de coupe droite, qui gommaient le vague renflement de la poitrine et la courbure des hanches. Cette allure androgyne, cette silhouette robuste, conjuguées à l'âge de Wehler, avaient toujours impressionné Grégoire Kawagi. Ce fut sans plaisir qu'il la reçut ce matin-là dans le bureau présidentiel. Il referma les études de cas relatives aux prochaines élections présidentielles qu'il compulsait, et autant pour se détendre que pour rendre l'entretien équitablement pénible pour chacun, il alluma un cigare, puis se carra dans son fauteuil.

— Alors, professeur, que se passe-t-il ? Du nouveau ?

— J'en ai peur, monsieur le président.

La formule fit sourire Kawagi. Il était difficile

d'imaginer inquiète cette maîtresse femme.

— Vous avez appris le massacre de l'université d'État ? L'amphithéâtre Becker-Saïd ? C'était dans tous les journaux de ce matin.

— Oui, cet enseignant qui a perdu la tête... Navrant, tout à fait navrant... Mais je ne vois pas...

— Monsieur le président, ce massacre avait été prémédité. Le professeur n'a pas perdu la tête, comme vous dites, il avait préparé son coup.

Un dossier jaillit de la serviette de cuir de Wehler.

— J'ai ici une dizaine d'affaires qui datent de ces derniers mois, et qui présentent toutes les mêmes caractéristiques : gratuité de l'acte, coup de folie en apparence, mais à chaque fois, préméditation, préparation. En octobre, un homme a empoisonné sa femme et ses quatre enfants au cours d'un repas : il avait acheté le produit toxique la veille ; il y a trois mois, neuf adolescents ont séquestré une de leurs professeurs et l'ont violée à tour de rôle pendant deux jours avant de la torturer à mort : ils ont appelé l'école pour prévenir que la professeur était souffrante et qu'elle serait absente quelques jours, et les choses se sont déroulées chez l'un des adolescents, pendant que ses parents étaient en Centre de Détente ; il y a quinze jours environ, une vingtaine de personnes ont été électrocutées lors d'accidents ménagers dus à des appareils défectueux : or c'est le même employé de service après-vente qui était intervenu sur tous ces appareils au cours de la semaine précédente, et le sabotage volontaire a été clairement établi dans chaque cas. Je vous épargne les autres exemples, mais tous se ressemblent : il ne s'agit plus de coups de folie, mais d'actes mûrement réfléchis. La situation est beaucoup plus grave que ce que nous avons pu établir lors de nos dernières réunions.

— Je ne comprends pas très bien ce que ces événements changent à vos analyses, professeur.

— Vous connaissez la thèse que nous défendons quant à l'Hyp-12.

— Thèse qui n'a pour l'instant pu être prouvée...

— En effet. Néanmoins, elle est la seule, à l'heure

actuelle, à résister à l'analyse : nous en sommes arrivés à la conclusion que, en l'absence de sommeil, et donc de rêves, des bouffées pulsionnelles s'emparent des gens en situation de stress et les poussent à des actes extrêmes lors de crises de folie passagères. Pour simplifier, les crises de démence correspondent aux pulsions de violence ou mieux, aux résurgences des instincts les plus primitifs, qui, auparavant, pouvaient s'extérioriser pendant les rêves. Or depuis l'Hyp-12, plus de sommeil véritable, donc plus de rêves, donc un potentiel de sauvagerie qui s'accumule comme une tension électrique dans un condensateur, et qui doit nécessairement être déchargé.

— Oui, vous m'avez déjà expliqué tout cela. Mais encore une fois, il ne s'agit que d'une théorie.

— Une théorie qui se tient, vous me l'accorderez. Et plusieurs analyses de comportements violents ou criminels du début du XXI^e siècle abondent dans ce sens, même si, là encore, les connaissances et le matériel de l'époque rendaient impossibles toute vérification théorique. À l'époque, plusieurs sociologues, neurologues et psychiatres avaient avancé que les psychopathes montraient des signes récurrents de perturbations du sommeil, et...

— Bon soit, admettons. Et admettons même que grâce à l'étude des fossiles de Kern, vous arriviez à corroborer cette thèse. Que changent les récents événements dont vous parliez ?

— C'est pourtant clair : tout indique que, de plus en plus, les bouffées de violence que nous constatons ne sont plus seulement des crises passagères mais des états durables, et qu'elles ne se déclenchent plus inopinément mais résultent d'un projet délibéré et prémédité. Nous avons en quelque sorte fabriqué, en privant l'homme de sommeil, une race entière de schizophrènes : derrière chaque individu en apparence normal se cache un psychopathe dont les instincts les plus primitifs échafaudent plus ou moins consciemment leur mise à exécution.

Le président Kawagi aspira une bouffée de son cigare et baissa les yeux. Il percevait la gravité de la situation, et

en même temps, il n'était pas sûr d'adhérer aux conclusions de Wehler. Il garda le silence, laissant à son interlocutrice l'initiative de reprendre la parole.

— Il y a autre chose, finit-elle par déclarer. J'ai eu les résultats du centre d'études de Rochester, à propos de la penta-disoxyne.

» Le composant neurobloquant de base des pilules inhibantes, les *coolers*, précisa Wehler devant l'expression perplexe de Kawagi.

— Ah oui, vous m'aviez parlé de ces expériences. Qu'en est-il ?

— C'est aussi grave que nous le croyions. Les tests réalisés corroborent les observations de ces dernières années : la penta-disoxyne n'est plus efficace.

— Expliquez-vous.

Wehler se racla la gorge, non seulement à cause de la fumée du cigare, mais aussi parce qu'elle sentait sa gorge se dessécher sous l'effet de l'angoisse depuis l'arrivée des résultats de Rochester. Ce fut pourtant d'une voix égale, son visage ingrat immuablement impassible, qu'elle exposa la situation. La penta-disoxyne avait été mise au point peu après que les premiers troubles du comportement dus à l'Hyp-12 avaient été constatés. Cette molécule, combiné de neuroleptiques légers et de dérivés psycholeptiques, agissait de façon instantanée sur la sécrétion d'adrénaline et avait un effet calmant immédiat. Les expériences avaient rapidement mis en évidence que la penta-disoxyne permettait d'éviter les crises de folie causées par l'Hyp-12, sans pour autant entraîner la moindre accoutumance. Aussitôt, des pilules inhibantes, les *coolers*, avaient été conçues à partir de ce produit, et distribuées en grande quantité à la population. Les débordements avaient ainsi été jugulés pendant un temps. Mais au fil des ans, alors que la consommation de substances inhibantes allait croissante, les troubles se remirent à augmenter. Plusieurs scientifiques s'étaient alarmés de ce phénomène et des formules de comprimés plus fortement dosés avaient été conçues, expérimentées, distribuées. En pure perte : malgré une brève améliora-

tion, vite démentie, et au vu des dernières études réalisées, il apparaissait que l'effet inhibant de la penta-disoxyne sur l'organisme humain était désormais quasi nul. Les tests en laboratoire restaient eux concluants : ce n'était donc pas la molécule elle-même qui était en cause, mais bien son efficacité sur le comportement des individus. L'organisme absorbait à présent la penta-disoxyne dix fois plus vite qu'auparavant, et son action se trouvait diminuée d'autant.

Kawagi en oublia de reprendre son cigare pour en têter la fumée. Il hocha la tête en écoutant Wehler, et conclut :

— Si la penta-disoxyne n'est plus efficace, il doit être possible de mettre au point autre chose. Une version plus puissante des *coolers*, vous voyez ce que je veux dire, comme il y a quatre ans...

— Les centres d'études de Rochester et de Adj'Al Iz y travaillent, monsieur le président, mais rien ne permet de dire quand ils aboutiront à quelque chose. Et d'après tout ce que nous savons, nous ne ferons que reculer le problème. Comme il y a quatre ans.

— Que voulez-vous dire ?

— Considérez tout ce que nous savons maintenant, monsieur le président : le métabolisme humain a intégré l'Hyp-12 et est capable de l'auto-générer, ou en tout cas d'auto-générer une hormone équivalente. Les substances inhibantes sont naturellement neutralisées par l'organisme. Tout cela participe d'un même phénomène : l'être humain a changé, est en train de changer. C'est une mutation, ni plus ni moins, et nous n'arrêterons pas une mutation avec une nouvelle penta-disoxyne.

Il plana un silence dans le bureau. Kawagi n'osait demander à Wehler ce qu'elle proposait, craignant qu'elle ne sût quoi répondre ; et Wehler laissait le président assimiler ses révélations en le fixant comme un sphinx flétri de rides.

— Vous avez parlé de tout cela à Raphaël Scobb ? finit par demander Kawagi pour rompre le silence.

— Non, monsieur le président. Je souhaitais en discuter avec vous d'abord.

— Écoutez, je crois que...

Kawagi ne savait pas exactement ce qu'il s'apprêtait à dire, sans doute quelque vague généralité qui lui aurait permis de gagner du temps, tandis que ses idées se seraient ordonnées tant bien que mal, lui offrant peut-être l'espoir d'une issue. Il fut dispensé de terminer sa phrase quand le téléphone posé sur le bureau se fit entendre. Kawagi décrocha, prêt à réprimander l'intrus tout en le bénissant *in petto* d'avoir créé une diversion.

— J'avais interdit qu'on me dérange, je suis en conférence, grogna-t-il.

— C'est très important, monsieur le président, balbutia sa secrétaire. J'ai le docteur Keijera en ligne, il veut parler au professeur Wehler, il dit que c'est très urgent...

— De quoi s'agit-il ? Passez-le-moi.

Il y eut un déclic dans le combiné.

— Docteur Keijera ? Bonjour, ici Grégoire Kawagi, je suis avec le professeur Wehler et j'ai branché le haut-parleur. Alors, que se passe-t-il de si grave ?

— C'est la Réserve naturelle de Kern, monsieur le président. Il y a eu un problème cette nuit...

— Un problème ?

— Tout a brûlé pendant la nuit, monsieur. Les fossiles... tous les fossiles sont morts...



La convocation du président Kawagi avait été transmise à Scobb alors qu'il faisait les cent pas devant la cheminée. Il n'en avait pas été surpris : Wehler, dès qu'elle avait appris le massacre des fossiles, avait dû se ruer jusqu'aux bureaux présidentiels pour s'arracher les cheveux en roulant des yeux furieux et exiger, telle une Salomé moderne, la tête de Scobb sur un plateau. Le jeune homme faisait confiance à la mise en scène du major Dane et à sa propre force de persuasion pour convaincre Kawagi qu'il n'était pour rien dans l'incendie et que tout cela n'était qu'un triste incident. Et Wehler aurait beau fulminer et rêver de lui arracher les yeux de ses propres mains, elle ne pourrait que l'accuser sans preuves et

pleurer la faillite de ses projets de recherche.

Tel était du moins le scénario qu'il avait escompté, mais que l'évasion du fossile manquant risquait de compromettre fâcheusement. À en croire le dernier rapport de Dane, avant son départ de Kern, ses hommes étaient sur une piste. En effet, les barrages s'étaient révélés inutiles ; donc le fuyard était encore dans la zone d'influence de Dane, ou bien il l'avait quittée avant la mise en place du dispositif. Et dans ce cas, compte tenu de son état et du fait qu'il ne disposait pas d'un véhicule, le fossile avait forcément bénéficié d'une complicité. De plus, les deux soldats chargés de cette zone étaient portés manquants. L'étau se resserrait, songea Scobb. Après tout, si le dernier fossile pouvait être récupéré avant que Wehler apprît qu'il y avait un survivant, le pire pouvait encore être évité.

Scobb quitta son domicile en ordonnant que Dane, à son arrivée, l'attendît là. Puis il goba trois *coolers* et se prépara à affronter son adversaire.

14.

L'arrivée en ville s'était faite dans un lourd silence. Pour David, tout était une source d'étonnement et d'inquiétude : il y avait d'abord eu les ruines de l'ancienne ville, aujourd'hui désertée, que surplombait l'autoroute qu'ils avaient empruntée. Des bâtiments noircis, effondrés, exposant leurs structures de métal rouillé comme les ossements d'immenses monstres disparus. David n'avait jamais entendu parler des dinosaures de l'ère préhistorique, sans quoi la vision de ce terrain vague ravagé lui aurait aussitôt évoqué un cimetière de géants antédiluviens. Quentin, pour sa part, ne prêtait même plus attention à ces vestiges carbonisés : il les survolait chaque fois qu'il quittait la ville ou la réintégrait, il avait des dizaines de fois entendu raconter les émeutes, les explosions, les incendies qui avaient dévasté le secteur pendant la guerre des trois blocs, et il avait fini par ne même plus voir le cadavre de ville que les autorités avaient choisi de ne pas raser, le conservant comme témoignage de la folie des hommes.

Puis ils avaient atteint les limites de la ville, la vraie ville, et non plus celle, fantôme, où ne remuaient que quelques bêtes ou, à en croire certains, les marginaux qui s'y étaient réfugiés pour y retourner à une vie d'animal. Dès lors, ç'avait été la multiplication des véhicules, les bâtiments de dix ou quinze étages, sans rapport aucun avec les constructions de la Réserve, et dont l'hôtel du

Centre de Détente n'avait pu donner à David qu'un piètre avant-goût. Et il y avait les bruits, ou plutôt *le* bruit, continu, uniforme, magma sonore où s'entrelaçaient les moteurs, les voix, les bribes de musique et autre chose encore d'indéfinissable, comme un murmure exhalé de la ville elle-même, provenant de partout. Les odeurs aussi l'avaient saisi immédiatement ; il s'habitua à peine au parfum de l'air, après celui, confiné, du dôme de Kern, avec ses relents de végétation, ses traces à peine perceptibles de carbone, sa simplicité indéchiffrable, que s'y substituait déjà, d'un coup, l'haleine chargée de la ville, lourde de fumées, étouffante, si épaisse qu'on pouvait la croire tangible. Brusquement, le jeune homme eut la sensation d'avoir été rattrapé par ses poursuivants... non, pire, de s'être jeté dans leurs griffes. La ville, cet être gigantesque qui bruissait et respirait, venait de l'emprisonner pour mieux le livrer à ses ennemis.

À cette pensée, une chape de découragement s'empara de lui, suffocante. Pour la première fois peut-être, ses pensées se dirigèrent clairement vers ceux qu'il avait laissés derrière lui, à Kern : ses parents, son arrière-grand-père... et Rachel, bien sûr. Rachel et ses yeux en amande, Rachel et sa voix douce qui savait se charger brusquement d'autorité, Rachel et ses caresses... Rachel et la vie toute simple à laquelle ils étaient tous les deux promis, ensemble. Une vie paisible, comme celle de ses parents, dont l'intimité aurait certes été troublée par l'intrusion des voyeurs, des visiteurs de la Réserve, mais une vie normale, avec des enfants et un quotidien rassurant ; pas la fuite éperdue et sans espoir qu'il connaissait depuis une douzaine d'heures, une fuite qui ne pouvait aboutir qu'à la mort, il le savait bien. Il n'avait pas sa place dans ce monde, son arrivée en ville le lui prouvait une nouvelle fois, alors à quoi bon s'obstiner à fuir ? Et à fuir quoi, et à fuir vers où ? Peut-être les fossiles qui avaient péri dans l'incendie étaient-ils finalement plus heureux que lui... Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux sans qu'il sût s'il pleurait la mort de Rachel, celle de ses parents, celles de tous les fossiles,

ou tout simplement son propre malheur, l'existence tranquille qu'on lui avait brutalement volée sans explication, l'inanité de sa propre fuite.

David se tourna nerveusement vers Quentin, mais celui-ci, retrouvant son cadre naturel, ne semblait pas inquiet. Ou du moins, il ne paraissait pas effrayé de ce qui les entourait ; pourtant David ne se sentit pas complètement rasséréné par cette constatation. Il refoula ses larmes, malgré la boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge, et colla son visage à la vitre pour cacher son désarroi.

Les soucis de Quentin portaient sur autre chose. Alors qu'ils arrivaient en vue de la ville, il s'était mis à songer à ce qui l'attendait chez lui. Son départ en catastrophe du Centre de Détente n'était évidemment pas passé inaperçu. Déjà, à n'en pas douter, on avait retrouvé les deux soldats, constaté sa disparition ; et puis la description que ferait de lui le second soldat l'identifierait formellement. Les Brigades de Surveillance seraient sous peu chez lui, à l'attendre, si ce n'était déjà le cas. Alors même qu'il quittait l'autoroute et traversait les premiers quartiers résidentiels, Quentin avait pensé que, contrairement à ce qu'il avait dit à son passager, il n'avait nulle part où aller ; il avait vaguement regretté de n'avoir pas tué le second soldat, puis l'image d'Alice s'était imposée à lui. Dans son anxiété, il n'avait pas même songé à elle : peut-être avait-elle déjà été arrêtée, interrogée à son sujet. Il s'était efforcé de ne pas laisser transparaître son angoisse, mais il sentait sa chemise devenir humide sur sa peau, collée de sueur contre le dossier de son siège. À la première occasion, il avait avalé une pilule anti-stress.

— On va chez vous ? demanda David alors qu'ils patientaient à un feu rouge.

Il avait posé la question pour lutter contre son désespoir et se donner l'illusion de reprendre le contrôle de la situation. Ce fut efficace, car son accablement lui parut refluer légèrement devant les difficultés et la nécessité d'agir.

Quentin secoua la tête. Il hésitait à confier ses craintes

à haute voix, de peur peut-être qu'en les exprimant, il les fasse se concrétiser. Et puis il y avait cette pensée furtive, insidieuse, qu'il n'arrivait pas à repousser vraiment : livrer son passager serait peut-être le seul moyen de les disculper, Alice et lui. David attendant manifestement qu'il s'explique, il se borna à un « Ce n'est peut-être pas prudent, je dois d'abord vérifier que tout va bien » qu'il espéra n'avoir pas chevroté.

L'attention de David fut alors attirée vers le trottoir, non loin d'eux. Des vociférations montaient, elles provenaient d'une femme âgée piétinant des sacs de papier dégorgeant des paquets d'aliments, des produits ménagers qui s'éventraient sous son poids. Une hémorragie de lait mêlé d'œufs, de tomates écrasées et de détergents noyait peu à peu ses chaussures vieillottes et le bas de ses grosses chaussettes de laine. Mais le plus incroyable était son expression : ses traits étaient déformés par la haine, inhumains tant ils en devenaient grotesques, et elle crachait autant de jurons que de salive qui dégouttait le long de son menton. Il fallut quelques secondes à David pour comprendre que la femme insultait ses commissions, absurdement ; mais le plus surprenant était l'attitude des badauds, autour d'elle. Peu à peu, la soustrayant au regard de David, un attroupement se formait de passants amusés de la situation, qui riaient bruyamment ou encourageaient la fureur de la folle. La voiture de Quentin démarra au moment où la femme s'écroulait à quatre pattes pour broyer dans ses mains ridées les rares paquets qui, glissés hors des sacs de papier, avaient échappé à sa rage. En se retournant, il aperçut deux hommes en uniforme qui fendaient la foule des badauds en brandissant des matraques.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? interrogea-t-il.

— Je ne sais pas. Une crise de folie. Ça arrive parfois, on ignore pourquoi. Peut-être a-t-elle laissé tomber quelque chose, ou bien l'a-t-on bousculée... Il n'en faut souvent pas plus pour qu'un incident mineur dégénère.

David voulut répliquer, mais il se tut. Sans doute Quentin ne lui mentait-il pas, mais alors, dans quel

monde dément était-il tombé, songea-t-il une nouvelle fois. Ce fut dans un silence gêné qu'ils gagnèrent le centre-ville. Là, Quentin se gara et entraîna son passager vers un café. Ils s'installèrent et commandèrent un repas.

— Il faudra vous acheter des vêtements, observa Quentin.

En effet, la combinaison de sport qui moulait le torse et les cuisses de David, était en évident décalage avec les tenues amples et asexuées qui prévalaient autour d'eux. Quelques regards trop appuyés, chargés de réprobation ou parfois d'autre chose, s'étaient déjà posés sur David, et d'instinct, il s'était rencogné au fond de la banquette de cuir.

Quentin sentit qu'il était temps de faire part de ses inquiétudes. Il expliqua ce qu'il redoutait : la découverte des deux soldats et de sa fuite du Centre de Détente, la surveillance probable de son appartement, d'Alice également.

— Je vais devoir appeler pour savoir ce qu'il en est, conclut-il. Ensuite nous aviserons sur ce que vous devez faire.

David, que le repas semblait avoir définitivement tiré de son abattement, allait répondre quand une voix forte l'interrompit.

— Il est 10 h 15, disait-elle. Rappel des principales informations d'aujourd'hui...

Le jeune homme se retourna, cherchant l'origine de cette voix. Il repéra enfin un écran, fixé au mur, sur lequel parlait un homme en strict costume noir. Il frémit aussitôt : les seuls écrans qu'il connaissait étaient ceux de Kern, qui permettaient à l'administration de régenter l'intérieur de la Réserve. Quentin dut le rassurer et le renseigner sur le réseau télévisé, le programme continu d'information. Quand il ajouta que c'était là qu'il travaillait, il vit une curieuse lueur s'allumer dans les yeux de son interlocuteur.

— Vous y faites quoi, exactement ?

— Je suis au service reportages, dans le domaine social. Ça signifie, précisa-t-il en voyant que manifestement ses

paroles ne signifiaient rien pour David, que j'étudie la façon dont fonctionne la société. D'ailleurs, c'est pour cette raison que je m'étais rendu à Kern, l'autre jour. J'avais dans l'idée de réaliser quelque chose sur la Réserve et les fossiles.

Le journaliste se mordit la lèvre, comprenant trop tard que cette allusion à l'origine de David n'était pas très heureuse. Mais il sentait ses pensées s'embrouiller, accusant brutalement le coup de l'inquiétude et des événements de la nuit. Un tremblement nerveux qu'il connaissait bien monta dans ses membres, et aussitôt, il goba une nouvelle *cooler* et reprit son repas. La sensation d'anxiété reflua tout de suite.

— Bien, fit-il quand ils eurent fini de manger, je vais tâcher de joindre Alice pour faire le point. Et vous, que comptez-vous faire ?

Il s'était attendu à lire dans les yeux de David le même flou, la même indécision que lorsqu'il avait posé cette question les fois précédentes, mais à sa grande surprise il n'en fut rien. David esquissa même un sourire pour lui répondre, son premier sourire depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

15.

Scobb ne s'était pas attendu à une entrevue agréable, et de fait, sa confrontation avec une Sarah Wehler métamorphosée en Furie par la colère n'avait rien eu de plaisant. Rendue plus effrayante encore par la rage qui déformait son visage, elle avait manifestement dû faire preuve d'un empire tout particulier sur elle-même pour ne pas se jeter à la gorge de Scobb et la déchirer de ses propres ongles.

Kawagi, lui, s'il montrait un abord plus calme, avait néanmoins abandonné dès le début de l'entretien son habituel « Raphaël » au profit d'un sec « monsieur Scobb ». Les accusations qu'avait bien sûr portées Wehler contre lui avaient touché leur cible, il serait peut-être plus compliqué que prévu de se disculper auprès du président.

— Je suppose que vous avez appris ce qui s'est passé à la Réserve de Kern ?

Se composant une mine contrite aussi convaincante que possible, Scobb hocha la tête.

— En effet. J'ai entendu parler d'un incendie, c'est cela, n'est-ce pas ? J'espère qu'il n'y a pas eu trop de victimes... a-t-on pu procéder à l'évacuation des fossiles ?

Sur son siège, Wehler se crispa et fusilla son adversaire du regard. Scobb espéra intérieurement que l'imposante femme s'était gavée de *coolers*, sans quoi il ne donnait pas cher de sa peau, présence du président ou non.

— Sait-on ce qui est arrivé exactement ? interrogea-t-il le plus candidement qu'il put.

— Incendie criminel, lâcha Wehler d'un ton sec. Je suppose que nous vous l'apprenons.

— Ma foi, oui. Lorsque la nouvelle m'a été transmise, aucun détail n'était donné. Mais ce n'est qu'une supposition, bien sûr ?

— Pour l'instant, répliqua Kawagi. Je vais nommer dès aujourd'hui une commission d'enquête pour déterminer les causes exactes de l'incendie. Et les responsabilités.

— Vous faites bien. Si l'hypothèse d'un acte délibéré est confirmé, il faudra absolument...

Cette fois, Wehler sortit de ses gonds. Elle se redressa et aboya littéralement.

— Arrêtez votre cinéma, Scobb. Si quelqu'un ici sait à quoi s'en tenir, c'est bien vous, et croyez-moi, vous payerez pour ça !

Kawagi rappela sèchement à l'ordre sa collaboratrice ; celle-ci se rassit de mauvaise grâce.

— Grégoire, je ne comprends pas ce...

— Ne jouons pas au plus fin, monsieur Scobb, coupa le président. Vous étiez opposé aux expériences du professeur Wehler sur les fossiles ; leur disparition vous sert admirablement. Je n'en dirai pas plus et je ne lancerai pas d'accusation inconsidérée sans avoir de preuve. Mais vous conviendrez que votre position devient brusquement très délicate, particulièrement s'il est prouvé que cet incendie n'était pas accidentel.

— Je comprends les soupçons du professeur Wehler, concéda Scobb. J'attendrai les résultats de votre enquête, sans véritable inquiétude d'ailleurs. Et puis le témoignage des survivants devrait régler la question.

La sonde qu'il venait d'envoyer lui revint aussitôt.

— *Du* survivant, monsieur Scobb. Et encore, à condition que nous le retrouvions.

Wehler fronça les sourcils. Selon toute probabilité, Scobb était à l'origine du massacre de la Réserve ; dans ce cas, Kawagi venait de commettre une erreur stratégique en mentionnant l'existence d'un survivant. La naïveté du

président était parfois confondante ; sa maladresse également. Au sourire de son adversaire, elle comprit qu'il avait également saisi la bourde de Kawagi.

En fait, le sourire de Scobb était quelque peu crispé : ainsi, Wehler et Kawagi connaissaient eux aussi l'existence du fossile échappé. C'était donc une course de vitesse qui s'engageait.

— Ma chère Sarah, je comprends fort bien votre colère et votre... comment dire, votre rancune. Mais je vous saurais toutefois gré de cesser de m'accuser ainsi à tort et à travers, au moins tant que la commission d'enquête de Grégoire n'aura pas établi ma responsabilité dans cette affaire. Et dans le cas contraire, soyez sûre que j'accepterai bien volontiers vos excuses.

Le calme de Scobb, bien qu'affecté, était insupportable. Il fallut de nouveau que Kawagi intervînt pour empêcher Wehler d'exploser. L'entretien dura encore quelque temps, en trois monologues entrecroisés, avant que le président n'y mît fin d'une phrase agacée. D'abord convaincu que Scobb était à l'origine de la catastrophe de Kern, il semblait maintenant vaciller devant l'éloquence du gros jeune homme que renforçait encore l'indignation balbutiante de Wehler ; et la vieille femme, sentant son adversaire se moquer d'elle ouvertement, perdait pied et voyait le contrôle de la situation lui échapper. Paradoxalement, l'évidente culpabilité de Scobb la desservait tant il en jouait insolemment pour la provoquer. Il fut finalement convenu que la commission d'enquête serait nommée au plus vite et statuerait sur les événements de Kern. Au moment où Wehler prenait congé, Scobb ne put résister au plaisir de demander candidement ce qu'il advenait du projet de suppression de l'Hyp-12.

★

Le major Dane eut à subir les conséquences de l'entretien. Scobb, dès son retour chez lui, se montra irascible et cassant, évoquant sans trêve et avec un masochisme aigre la situation impossible où il risquait de se trouver vis-à-vis de l'autorité présidentielle, rappelant

à tout propos son erreur à la jeune femme ; celle-ci, du reste, encaissa ces remarques cinglantes avec son impassibilité coutumière, et seul un observateur exercé aurait pu, de loin en loin, distinguer dans ses yeux comme une furtive lueur moqueuse pour les grands gestes patauds de Scobb et l'anxiété qu'il dissimulait maladroitement derrière ses grognements essoufflés.

Lorsqu'il eut mis fin à son numéro, par lassitude ou découragement, il se jeta dans un fauteuil et riva sur le major un regard inquisiteur.

— Y a-t-il au moins eu du nouveau de votre côté, Dane, ou confirmez-vous votre incompetence crasse ?

Il n'eut pas droit au petit reniflement froissé escompté, ni même à un battement de sourcil incontrôlé qui eût révélé l'offense. Le calme avec lequel lui répondit Dane ne l'en humilia que plus, et il caressa brièvement, comme plusieurs fois par le passé, l'image de la jeune femme, nue et amaigrie, rampant à ses pieds pour une bouchée de nourriture qu'il lui refuserait.

— Nous progressons, monsieur. Nous avons identifié le fossile manquant : un garçon de dix-sept ans prénommé David. Deux de mes hommes avaient disparu ; en cherchant dans la direction qu'ils avaient prise, nous sommes arrivés au complexe hôtelier du Centre de Détente. Ils étaient bien là, l'un égorgé, et l'autre ligoté. Il a confirmé nos conclusions.

— Décidément, vos troupes d'élite ne cesseront jamais de me surprendre, Dane. Un gosse épuisé et sans arme parvient à leur échapper et même à en éliminer un. Rappelez-moi d'étudier avec vous leur recrutement, une fois cette affaire réglée.

De nouveau, peine perdue : Dane ne cilla pas même au camouflet.

— Notre homme nous a appris que le fossile avait bénéficié d'une complicité sur place. Or deux vacanciers ont quitté le Centre de Détente la nuit dernière. Le premier a été interpellé à son retour chez lui, ce matin. Il s'agit d'une femme de cinquante-quatre ans, une employée de l'hôpital central De Wiir. Quant à l'autre, un

certain Quentin Rahab, journaliste de télévision, il reste introuvable. Il a quitté l'hôtel avec sa voiture et n'a pas reparu depuis. Sans doute est-il passé avant l'installation des barrages.

Cette fois, Scobb en oublia ses récriminations et ses sarcasmes. Il bondit sur ses pieds, tétanisé, et exceptionnellement, Dane ne put réprimer une ébauche de sourire.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas, bon sang ? Il faut faire rechercher ce Rahab, faire surveiller son appartement, ses proches...

— C'est fait, monsieur. Trois de mes hommes sont déjà chez lui, il ne vous reste qu'à diffuser son identité aux Brigades de Surveillance pour qu'elles quadrillent la ville.

— La ville ? Croyez-vous qu'il sera assez stupide pour revenir ici ?

— Il n'a pas le choix. Il n'a pas de famille en-dehors de sa femme, et de plus, toutes ses affaires étaient restées à l'hôtel, y compris ses cartes de crédit et ses papiers d'identité.

Scobb se rassit, songeur. Si Dane disait vrai, le fossile et son complice ne pourraient pas leur échapper bien longtemps. Après quelques instants, il déclara :

— Bien. Dans un premier temps, il faut faire surveiller discrètement le professeur Wehler. Il faut surtout éviter que Rahab entre en contact avec elle. Par ailleurs, je veux un dossier complet sur lui.

Sans répondre, Dane ouvrit la serviette qu'elle avait laissée sur une chaise et en tira deux fichiers cartonnés qu'elle tendit à Scobb. Sur le premier se lisait, en caractères gras dactylographiés « Quentin Rahab » ; sur le second, « Alice Rahab (née Bonnett) ».



En quittant le bureau présidentiel, Sarah Wehler préféra marcher un peu plutôt que de rentrer en voiture. Elle avait rabroué sans ménagements les gardes du corps qui s'étaient offerts à l'accompagner, coupant d'un geste péremptoire leurs allusions au peu de sécurité des rues. De la solitude, voilà ce qu'il lui fallait, et de toute façon

elle était de taille à se défendre, quoi qu'en pensent ces deux molosses dressés à la protection rapprochée et à l'aisselle gonflée d'un holster. Elle avait besoin de se calmer, de bouger pour laisser échapper les bouffées de haine qui l'étouffaient. Avec les fossiles, ses derniers espoirs de salut venaient de partir en fumée. Plus rien ne pourrait faire échec à l'explosion qui se préparait. Bientôt, dans quelques années, moins peut-être, la folie gagnerait l'humanité entière. Réalisant les prophéties bibliques dont ses parents l'avaient abreuvée toute sa jeunesse durant, l'homme se dresserait contre l'homme, le frère contre le frère, le fils contre le père. Et la Bête, la Bête qu'annonçait l'Apocalypse prendrait possession du monde ; pas une bête monstrueuse comme les siècles précédents s'étaient plus à la représenter, mais au contraire une bête à l'aspect familier, à l'image de l'humanité, faite de l'agrégat des hommes devenus fous furieux, s'entretenant sans merci, pas même pour la possession d'un bout de terre ou d'un illusoire pouvoir comme cela s'était produit depuis que le monde était monde. Cette fois-ci, la tuerie n'aurait d'autre objet que la mort, que l'anéantissement mutuel, que la satisfaction de l'instinct bestial. Quelques millénaires de civilisation avaient naïvement cru éradiquer la barbarie... c'en était presque risible !

Le Diable existait et il avait enfanté, il avait envoyé sur terre son fils, l'Antéchrist qui avait de tout temps hanté les terreurs ancestrales. Et ce fils était né, mais pas dans une étable ou au creux enfumé d'un volcan ; loin de tout le folklore, il était arrivé bien loin de là où on l'attendait, il était né dans une fiole de laboratoire, sous les mains des savants fous qui avaient créé l'Hyp-12, sous l'apparence anodine d'un liquide translucide aux reflets dorés.

Soudain, Wehler sursauta et s'arrêta net au milieu du trottoir. La lumière s'était assombrie. Les éclairages s'affadirent et moururent, tandis que le bleu du ciel se délitait lentement en un gris plombé de plus en plus sombre. Puis vint le froid, un froid qui mordait sauvagement, malgré les vêtements et les rayonnements calorifi-

ques. Wehler comprit que cette fois, c'était la fin, l'hallali. Elle regarda autour d'elle, s'attendant à voir la panique s'emparer des passants, mais il n'en était rien. Elle seule semblait ressentir le bouleversement. Elle se mit à trembler et allait se précipiter sur un passant pour l'alerter, mais elle croisa alors ses yeux. D'abord d'un brun terne, ils virèrent au brun foncé puis au rouge ; bientôt, un feu pourpre emplit ses orbites et sa peau se couvrit d'humeurs luisantes. Des crevasses apparurent sur ses joues qui se firent grumeleuses et un sourire déforma les lèvres craquelées, découvrant des crocs écumants. Wehler voulut chercher de l'aide, mais elle réalisa qu'autour d'elle, la même transformation avait affecté tous les passants. Elle se trouvait prise au piège, cernée d'une armée de démons qui grimaçaient sous le ciel de plomb menaçant de s'effondrer et de les engloutir tous. Du fond de l'air naquit un grondement sourd qui alla s'amplifiant, prenant possession de la rue. Et les démons se rapprochaient, triomphants. Quelque part, Scobb devait exulter de la savoir vaincue. Mêlé de sifflements belliqueux, le grondement devint assourdissant ; les tympanes brisés, Wehler s'effondra à genoux sur le pavé. C'était la fin.

— Ça va, madame ?

Wehler bondit en sentant la main se poser sur son épaule. Elle rouvrit les yeux : la rue avait retrouvé son apparence normale. C'était un vieux bonhomme qui venait de lui parler et qui lui proposait à présent de l'aider à se relever. Il lui fallut quelques instants pour recouvrer ses esprits et se remettre debout. Elle balbutia une explication au vieillard, puis l'envoya paître quand il insista, débordant de sollicitude. Indifférente aux regards narquois ou intrigués qui la suivaient, elle fit signe à un taxi de s'arrêter et s'y jeta, suffoquant encore de terreur.

16.

La proposition d'Aïcha était tombée à point nommé. La journée d'Alice avait été épouvantable. Commencée sous le signe d'une persistante irritabilité, elle avait tourné au cauchemar dans l'après-midi. D'abord à cause de son retour du porn-secteur et de ses angoisses dans le métro, ensuite parce qu'elle n'avait pas trouvé, en revenant, de message de Quentin. À son arrivée au centre de conditionnement, elle s'était vue réprimander par le contremaître d'étage à propos de prétendues distractions et de soi-disant inexactitudes dans ses derniers rapports d'activité. En réalité, elle savait parfaitement que le vieil homme s'offusquait du voyeurisme dont elle couvait les employés du niveau des cuves ; c'était cela, en réalité, qu'il cherchait par tous les moyens détournés à lui reprocher.

Peu après le déjeuner, Alice avait été convoquée à l'étage directorial. On l'avait conduite le long de couloirs tapissés de moquette épaisse, où semblait couler des murs une mélodie sirupeuse comme celle des ascenseurs, jusqu'à un bureau immense. Le directeur, qu'elle avait toujours aperçu de loin, à l'occasion de discours officiels ou des vœux du personnel, l'attendait, nonchalamment vautré dans un fauteuil de cuir noir. À son entrée, il s'était levé et l'avait accueillie avec la cordialité que l'on réserve à une bonne amie ; Alice, d'abord interloquée, avait expliqué cette attitude en remarquant, debout près de la baie vitrée du bureau, deux hommes au visage

sévère et dont les manteaux gris, identiques et parfaitement coupés, lui avaient fait l'effet d'un uniforme officieux.

— Madame Rahab, désolé de vous avoir troublée dans votre travail, avait claironné le directeur dans le plus pur style du patron paternellement bienveillant, mais ces messieurs souhaitaient vous parler d'une affaire urgente et personnelle. Rien de grave, naturellement...

Sans attendre de réponse, il avait désigné un fauteuil à Alice et leur avait abandonné le bureau, assurant qu'il serait avec sa secrétaire, dans la pièce adjacente, s'ils avaient besoin de quoi que ce fût.

Mal à l'aise, Alice était restée debout, face aux deux hommes. Le plus âgé avait pris la parole, tout en exhibant une carte plastifiée.

— Bureau de Surveillance Urbaine, avait-il annoncé. Nous avons à vous parler, madame. Il s'agit de votre mari.

Aussitôt, un brouillard de suppositions anxieuses avait déferlé dans la tête d'Alice. L'absence de message de Quentin s'expliquait donc, comme s'expliquait le malaise qu'elle avait ressenti toute la nuit : un accident de voiture, une rixe où Quentin avait été entraîné, qui avait mal tourné, ou encore le coup de folie d'un maniaque, un carnage auquel Quentin avait été mêlé... on apprenait quotidiennement ce genre d'événement dans la presse... Elle avait vacillé et s'était appuyée au fauteuil, articulant avec peine :

— Que s'est-il passé ? Il lui est arrivé quelque chose ? Il... Il va bien ?

— Nous l'ignorons exactement, madame. En fait votre mari a disparu hier soir du Centre de Détente où il se trouvait. Il ne vous a pas contactée depuis ?

Elle avait secoué la tête, hébétée.

— Non, je n'ai pas eu de nouvelles... Je ne... Que voulez-vous dire par disparu ?

— Il a quitté le complexe hôtelier dans la nuit, sans emporter ses affaires. Nous avons tout lieu de croire qu'il est actuellement en compagnie d'un personnage dange-

reux. Un terroriste. Bien sûr, tout cela doit rester strictement entre nous.

— Un terroriste ? Ce n'est pas possible...

— Pour l'instant, rien n'indique qu'il soit véritablement en danger. Du moins, pas s'il a obéi à son ravisseur. Mais les choses peuvent dégénérer. C'est pourquoi nous devons le localiser au plus vite.

L'homme avait martelé ses derniers mots, et sa voix sèche s'était teintée d'une tonalité mielleuse bien plus déplaisante que la rudesse qui avait précédé.

— Il tentera sans doute de prendre contact avec vous, madame. Bien sûr, sans rien vous dire de précis, puisqu'il sera probablement surveillé. Dans ce cas, prévenez-nous immédiatement. À lui, ne dites rien, faites comme si de rien n'était, mais tâchez d'apprendre où il se trouve. Après, ce sera à nous d'agir.

La conversation s'était poursuivie plusieurs minutes, l'homme en gris indiquant à Alice un numéro de téléphone à appeler, précisant qu'une discrète escorte assurerait sa protection à distance, multipliant les conseils, les recommandations de prudence, insistant sur le danger que courait sans doute Quentin. Dans un semi-brouillard, Alice avait tout approuvé, avait empoché la carte de visite qu'on lui tendait. Puis le directeur était revenu. D'un coup d'œil, il avait jaugé la situation – peut-être même avait-il suivi tout l'entretien par un interphone – et il avait, d'une voix pleine de prévenance, offert à Alice de prendre son après-midi ; elle n'était visiblement pas en état de travailler. Les deux hommes avaient approuvé gravement la proposition, sans doute l'avaient-ils eux-mêmes soufflée au directeur avant de recevoir la jeune femme, puis ils s'étaient éclipsés sans bruit.

Alice avait regagné son poste, rangé ses affaires et était allée se changer au vestiaire pour partir. Aïcha était alors arrivée, sa blouse froufroutant autour d'elle comme une robe de bal.

— Qu'y a-t-il, Alice ? Tu t'en vas ?

Alice avait éludé la question d'un geste, bredouillé qu'elle ne sentait pas bien, qu'elle rentrait chez elle. Aïcha

avait approuvé, avant de proposer :

— Je quitte mon service dans un quart d'heure. Pourquoi ne viendrais-tu pas à la maison, on pourrait discuter ? Ça te ferait du bien, tu as vraiment une petite mine.

Alice avait protesté, elle n'avait pas le cœur à discuter, elle voulait rentrer chez elle. Aïcha avait insisté, sans résultat, et elle avait fini par dire :

— Allez viens. Je suis sûre que c'est ce que voudrait Quentin... S'il te voyait dans cet état, je veux dire.

Alice avait regardé son amie dans les yeux. Ces dernières phrases en disaient-elles plus long qu'il n'y paraissait ?

— Tu crois ? avait-elle demandé d'une voix d'inquisiteur.

Le ton sur lequel Aïcha avait répondu que « oui, elle en était certaine » avait convaincu Alice, et vingt minutes plus tard, elles quittaient le centre de conditionnement. Une fois sur le parking, Alice commença :

— Dis-moi, tout à l'heure, dans les vestiaires, quand tu as parlé de Quent...

— Chut, l'interrompit Aïcha dans un souffle.

— Écoute, il faut que je te dise. Quand j'ai été convoquée chez le directeur...

De nouveau Aïcha la fit taire.

— Tu me raconteras ça plus tard, intima-t-elle.

Son visage était fendu d'un large sourire et elle affichait la plus totale décontraction, mais sa voix était ferme et Alice sentit l'injonction. Dans sa poche, Alice sentit la carte de visite du Bureau de Surveillance Urbaine. Elle hésita, puis finit par trancher.

— D'accord, allons-y.

17.

En cours de route, Aïcha avait obliqué vers le centre-ville, suggérant d'un ton enjoué, entre deux regards attentifs au rétroviseur, qu'elles pourraient peut-être aller faire quelques emplettes « entre filles » avant d'aller chez elle. Quoiqu'elle ne se sentît pas d'humeur pour le shopping, Alice avait approuvé : après tout, puisque Aïcha semblait en savoir plus qu'elle et avoir pris les choses en mains, pourquoi ne pas la laisser faire ? Elles se garèrent au parking souterrain du Centre Commercial Central, et se dirigèrent vers les escalators. Alice voulut faire remarquer à son amie la voiture sombre qui était entrée à leur suite et s'était inexplicablement garée à une centaine de mètres d'elles, négligeant toute une rangée de places disponibles à proximité des escaliers mécaniques et des ascenseurs ; elle voulut lui parler de la « discrète escorte » qu'avait évoquée l'homme du Bureau de Surveillance Urbaine. Une nouvelle fois, Aïcha lui décocha, en dépit d'un visage jovial et désinvolte, un regard d'implacable autorité, et les paroles d'Alice s'étaient bloquées dans sa gorge. Elle se mit à avoir vraiment peur, sans trop savoir si c'était d'Aïcha, des deux hommes qui semblaient les suivre, du prétendu terroriste qui aurait enlevé Quentin, ou d'autre chose encore ; peut-être était-ce avant tout la peur face à une situation qu'elle ne comprenait pas et où, manifestement, elle était la seule à ne rien savoir.

Comme à toute heure, le Complexe Commercial Central grouillait de monde : ses quatre étages empilés débordaient du flot continu des clients qui s'entassaient sur des escalators aux savants entrecroisements, les boutiques dégorgeaient des grappes d'acheteurs qui se délayaient dans une mer humaine. Dès que les deux jeunes femmes eurent quitté le parking, elles se sentirent happées par le mouvement, à la grande satisfaction d'Aïcha ; Alice commença à comprendre les plans de son amie. Elles entrèrent dans un grand magasin de vêtements et s'empressèrent vers les cabines d'essayage ; au passage, plus rapidement que ne l'aurait exigé de véritables achats, Aïcha s'empara de quelques habits, dont un manteau, un foulard et une écharpe aux couleurs vives.

— Quentin t'a contactée ? demanda Alice quand elles furent toutes deux dans la cabine.

Le large sourire qui illuminait le visage d'Aïcha disparut d'un coup, remplacé par un masque de gravité. Elle répondit d'une voix pressée.

— Il m'a appelée ce matin, il n'osait pas te téléphoner directement, il était persuadé que tu étais surveillée. Et à en juger par les deux gugusses qui nous filent le train si discrètement, il n'avait sans doute pas complètement tort.

— Aïcha, il faut que je te dise : le Bureau de Surveillance Urbaine prétend que Quentin a été enlevé par un terroriste, que je dois...

— Écoute-moi : on n'a pas beaucoup de temps pour discuter. Je ne sais pas exactement ce qui arrive à Quentin, mais apparemment, c'est grave. Et il a l'air d'avoir beaucoup plus peur du Bureau de Surveillance Urbaine que d'un terroriste quel qu'il soit.

— Il a pu te raconter des histoires, s'il était surveillé, s'il...

— Tout est possible, Alice. Mais il faudrait vraiment que je n'aie plus aucune autre ressource pour faire confiance aux deux types qui nous ont filées depuis le centre de conditionnement. Et quoi qu'il arrive à Quentin, le plus urgent est sûrement que tu le retrouves. Je pourrais toujours contacter les Brigades de Surveillance

si tu ne me donnes pas de nouvelles après l'avoir rejoint.

Alice hocha la tête. Elle ne savait plus trop si le raisonnement d'Aïcha se tenait, mais elle se sentait trop dépassée par les événements pour protester ou argumenter, et le brouhaha qui emplissait le magasin, tout autour d'elles, lui donnait le vertige.

— Qu'est-ce que je dois faire ? balbutia-t-elle.

— Pour commencer, tu me donnes ça, et tu te mets ça sur la tête. Prends ça aussi, et donne-moi ton manteau.

En quelques secondes, la transformation fut effectuée : Aïcha enfila le manteau d'Alice et s'enveloppa le cou de son écharpe, lui confiant les vêtements qu'elle venait de prélever dans les rayons. Elle compléta le camouflage d'un foulard sur les cheveux et d'une paire de lunettes. Ceci fait, Aïcha se haussa par-dessus la porte de la cabine et, d'un regard circulaire, repéra les deux hommes qui les avaient suivies.

— Bon, voilà ce qu'on va faire : on va échanger nos sacs à main et je vais sortir du magasin en courant. En faisant le tour, je dois pouvoir m'arranger pour que les types ne me repèrent qu'une fois que je serai dehors. De loin, ils me prendront pour toi, et avec la foule, je dois pouvoir les balader un peu. De toute façon, avec les dernières consignes vestimentaires, tout le monde se ressemble plus ou moins. Je les emmènerai en direction de la cafétéria. Pendant ce temps, tu attends ici, et quand les deux gugusses sont partis à mes trousses, tu payes les vêtements, tu quittes le magasin et le centre commercial le plus vite possible.

— Mais et toi, quand ils t'auront rattrapée, qu'est-ce que tu diras ? Et où veux-tu que j'aïlle ? Ils doivent surveiller l'appartement...

— Du calme, ordonna fermement Aïcha. En ce qui me concerne, ne t'inquiète pas, je leur dirai juste que nous nous sommes séparées, parce que tu voulais rentrer chez toi directement. L'échange de vêtements, disons que ç'aura été une idée à moi pour te changer les idées, rien de bien méchant en tout cas. Quant à toi, voilà où tu vas.

Elle lui tendit une feuille de bloc-notes au sigle du

centre de conditionnement où étaient griffonnés l'adresse d'un hôtel et un numéro de téléphone.

— Ce sera la chambre 14, tu demanderas monsieur David.

Abasourdie par les allures romanesques que prenait la situation, Alice ne put qu'opiner d'un air ahuri. Aïcha n'était plus la bonne copine rigolote qui en avait toujours une bien bonne à raconter sur la manière dont elle se glissait subrepticement dans les vestiaires hommes du centre de conditionnement ; c'était une décidée résolue et autoritaire. Alice se demanda si elle connaissait vraiment son amie.

— L'hôtel se trouve dans les quartiers sud, ajouta Aïcha, juste à la limite du porn-secteur. En principe, il n'y a pas trop de Brigades de Surveillance, par là-bas. À présent, on y va, le temps presse.

Et sans lui laisser l'occasion de répliquer, Aïcha se glissa hors de la cabine. Entrouvrant la porte, Alice la suivit du regard pendant qu'elle louvoyait entre les rayons, à moitié courbée, puis quand elle se redressa à la sortie du magasin, s'assura d'être aperçue, avant de se jeter dans la cohue. Les deux hommes se jetèrent à sa poursuite, laissant le champ libre. Alice s'obligea à compter lentement jusqu'à quinze, puis quitta la cabine pour payer les vêtements.

— Attends une seconde.

Les deux hommes s'immobilisèrent.

— On va la perdre, grogna le plus petit, fouillant des yeux la foule à la recherche de celle qu'ils poursuivaient. Qu'est-ce que tu as ?

— Où est la deuxième ?

— La deuxième ? Quelle deuxième ? La copine ? On s'en fiche, c'est Rahab qu'on doit surveiller, pas l'autre. Dépêche-toi, elle va filer !

— Pourquoi se sont-elles séparées ? Comme par hasard ici, en pleine foule ?

— Tu veux dire quoi ? s'impatienta le petit homme, la moustache frémissante d'inquiétude à l'idée de laisser

échapper sa proie. Même à supposer qu'elle se soit aperçue qu'on la suivait, pourquoi voudrait-elle nous semer ? Le chef lui a dit qu'on était là pour la protéger, non ?

Son collègue fronça les sourcils, indécis. Sur un escalator, Aïcha s'éloignait progressivement d'eux. Finalement, il trancha :

— Toi, tu la suis. Moi, je retourne au magasin, je veux en avoir le cœur net. On reste en contact.

Sans laisser à l'autre le temps d'hésiter, il tourna les talons et revint sur ses pas, jouant des coudes pour se frayer un chemin dans la masse. Le moustachu fit de même de son côté, les yeux fixés sur la silhouette d'Aïcha.

Quand l'inspecteur des Brigades de Surveillance se trouva de nouveau devant le magasin de vêtements, Alice venait de payer et de s'éloigner. Il scruta la foule, serrant les dents devant la certitude qu'ils s'étaient fait piéger. Par une civile, en plus ! c'était trop fort. Il s'apprêtait à retourner dans le magasin pour y fouiller les rayons et les cabines, quand son regard accrocha celui d'une femme, une vingtaine de mètres devant lui. Les cheveux dissimulés sous un foulard, le cou emmitouflé dans une écharpe rouge clair qui paraissait l'étouffer, elle venait de se retourner nerveusement, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas repérée. En une fraction de seconde, l'inspecteur reconnut son visage, malgré les lunettes juchées sur le bout du nez ; et si le moindre doute avait pu subsister, l'expression affolée qui se peignit instantanément sur les traits de la femme quand elle le vit était suffisante pour balayer toute incertitude. Séparés par la barrière mouvante des clients qui se croisaient et se bousculaient, les deux adversaires se toisèrent un instant, l'un exultant, l'autre pétrifiée comme une bête aux abois. Quand l'inspecteur leva la main en un signe de reconnaissance, Alice lui tourna le dos et se mit à courir vers la sortie. Elle heurta un homme aux bras chargés de commissions ; les paquets s'écrasèrent à terre et Alice faillit trébucher sur l'un d'eux ; elle reprit son équilibre *in extremis* et reprit sa course malgré les invectives de

l'homme. Son poursuivant, qui écartait sans ménagement ceux qui lui bloquaient le chemin, gagnait déjà du terrain. Il n'était qu'à quelques foulées d'elle quand elle s'engagea dans le couloir bétonné qui menait au parking. Là, la foule était moins compacte, et Alice n'eut à éviter que quelques couples poussant des caddies surchargés. Pour comble de chance, l'homme avait été freiné, pris à partie par une femme qu'il avait bousculée. Alice profita de ce court répit et, franchissant une série de portes coupe-feu, elle disparut quelques instants au regard de l'homme. Là, elle s'arrêta pour considérer les possibilités qui s'offraient : droit devant, le parking, sur la gauche, une porte à battant affichant « Remise – personnel autorisé uniquement ». Elle n'avait pas les clés de la voiture d'Aïcha, et à moins de s'accroupir entre les véhicules, elle serait vite repérée au milieu des travées de béton ; sa décision fut vite arrêtée : elle se jeta sur la gauche, trop soulagée que la réserve ne fût pas fermée à clé pour s'en étonner vraiment, et arriva dans une petite pièce meublée d'étagères en fer garnies d'outils graisseux, de pièces détachées métalliques, d'emballages de carton éventrés d'où s'écoulaient des boules de polystyrène. Au fond, de vieux caddies tordus ou sans roues croupissaient sous la poussière. Pas étonnant que l'endroit ne soit pas verrouillé.

Un écho de pas avertit Alice que son poursuivant était devant la porte. Se rencognant derrière une étagère, elle retint son souffle, priant pour qu'il s'oriente vers le parking. Elle pourrait alors se glisser hors de la réserve et retourner dans l'anonymat protecteur du centre commercial. L'homme hésitait toujours, puis finalement, il poussa le battant de la réserve. La colère, la déception, firent se serrer les poings d'Alice.

— Madame Rahab, vous êtes là ?

La voix de l'homme était rauque, une voix de basse comme en avaient les tueurs fous qui balbutiaient dans les reportages des chaînes d'information. Pas du tout le genre de voix à laquelle Alice avait envie de faire confiance. Pourtant, n'était-il pas là pour la protéger ? Et

si c'était Aïcha qui se trompait, qui avait été abusée par le ravisseur de Quentin ?...

— Ne soyez pas stupide, Madame Rahab. Nous voulons seulement vous aider, vous et votre mari...

L'homme s'approchait, inexorablement, et Alice se sentait dégoultante de transpiration sous ses habits. Sa main tâtonna en silence sur l'étagère qui la dissimulait et se referma sur un manche de métal. Du coin de l'œil, elle distingua ce qu'elle venait d'agripper : une clé à molette. Une poussée d'adrénaline dévala dans ses veines, le besoin – ou l'envie – de se jeter sur l'homme, de lui fracasser le crâne jusqu'à l'avoir réduit en bouillie... Elle reconnut les symptômes avant-coureurs d'une crise et tenta de se ressaisir. Si seulement elle avait pu gober une *cooler*... Mais le geste de plonger la main dans sa poche suffirait pour la dénoncer à son agresseur. Son agresseur ? S'agissait-il seulement d'un agresseur ? L'homme qui s'approchait était un policier, vraisemblablement un officier du Bureau de Surveillance Urbaine... Dans quelle folie était-elle en train de tomber ? N'était-il pas plus simple de se reposer sur l'autorité, sur la raison ? De confier à l'homme l'adresse de l'hôtel, de laisser faire ceux qui en étaient capables ? Elle ferma les yeux, l'excitation reflua légèrement dans sa tête.

— Ah, vous voilà enfin. Tout va bien ?

Alice rouvrit les yeux. L'homme se tenait là, une expression bienveillante au visage, qui contredisait cette voix inquiétante, rauque. Mais était-elle vraiment si inquiétante, ou Alice ne l'avait-elle pas imaginée ainsi, sous le coup de l'angoisse et de la poursuite ?

La jeune femme, vaincue, relâcha sa pression sur le manche de la clé à molette. L'homme, voyant qu'il avait gagné, se fit souriant et glissa la main dans son manteau. À ce geste, Alice tressaillit. Tout lui revint : la voix de tueur, ce sourire dont la bonhomie ne pouvait dissimuler la perfidie... Elle avait tenté de s'échapper, son destin était scellé : c'était une arme qui allait jaillir du manteau, et cette réserve obscure et encombrée serait son tombeau... Dans un sursaut d'énergie, elle serra la clé à

molette et, la levant d'un geste instinctif, elle l'abattit sur le visage de l'homme. Celui-ci, trop surpris pour réagir, n'eut pas même le temps de crier. Il s'effondra sur le sol, la main encore crispée sur l'émetteur-récepteur, qui devait lui permettre d'annoncer à son collègue que la situation était réglée au mieux. Du nez fracassé se mit à dégouliner une petite rigole de sang.

Le souffle coupé, Alice s'accroupit : venait-elle vraiment de faire cela ? Son poursuivant était-il mort ? Elle voulut chercher son pouls à la gorge de l'homme, mais sans succès. Elle était trop nerveuse, ne pouvait coordonner ses mouvements. Des bruits de voix, le roulement d'un caddie, lui parvinrent de l'extérieur : si on la trouvait là, que l'homme fût mort ou non, son compte était bon. Il n'était plus temps de se demander si Aïcha avait tort ou raison, si elle devait se fier au message que Quentin lui avait fait parvenir. Les événements avaient décidé pour elle.

Elle se glissa hors de la réserve et quitta le centre commercial.

18.

Le résultat était de nouveau négatif. Avec un soupir de découragement, Sarah Wehler reposa le rapport d'expérimentation sur son bureau. Décidément, tout allait mal.

Depuis plusieurs mois, elle avait lancé avec son équipe de recherche une série d'expériences sur la perte de conscience, mais sans succès. Elle n'obtenait rien, les mêmes résultats qu'avec tous les anesthésiques, hypnotiques, somnifères et autres produits qu'elle avait testés depuis près d'un an et demi. À chaque fois, le sujet somnait dans une inconscience sans rapport aucun avec le sommeil, du moins avec le phénomène appelé sommeil qu'elle ne connaissait qu'à travers les kilomètres de descriptions cliniques héritées du siècle précédent. Elle les avait compulsées si souvent qu'il lui semblait les connaître toutes par cœur, de la première virgule à la moindre coquille typographique.

En particulier, toutes ses expériences semblaient résolument incapables de restituer les phases du sommeil dit paradoxal, celles où le cerveau se remettait à fonctionner à plein régime, générant notamment ce mystère qui semblait être la clé de tout : le rêve. Elle n'obtenait à chaque fois que des états de sommeil lent, des « trous noirs » de l'esprit dont les sujets ressortaient comme drogués ; mais de rêve, de sommeil véritable, non.

La série d'expériences que conduisait actuellement le

docteur Keijera portait sur la perte de conscience instinctive. Il ne s'agissait plus de la provoquer par le biais de substances adaptées, mais de la susciter comme un réflexe de défense de l'organisme. Les premiers tests, qui avaient consisté à épuiser les sujets par un effort physique intense et prolongé, avaient abouti à un échec cuisant : après plusieurs heures de course ininterrompue (imposées au patient par un tapis roulant dont il devait compenser le mouvement pour éviter de basculer dans le vide vers lequel l'entraînait le système), le sujet abandonnait et se laissait glisser vers la mort, ou encore son cœur lâchait. Mais en aucun cas, il ne s'effondrait, exténué, dans le sommeil ; d'autres séries d'expériences fondées sur le principe de l'épuisement forcé s'étaient soldées par le même insuccès.

Il avait été plus difficile d'arracher au président Kawagi et à la Commission d'Éthique Scientifique l'autorisation de procéder aux batteries d'expérimentations suivantes. Elles visaient à utiliser le seuil de douleur limite des sujets pour provoquer l'évanouissement. Finalement, une fois l'autorisation délivrée, les laboratoires d'État s'étaient transformés en chambres de torture institutionnalisées. Sous couvert de recherche, une surenchère de cruauté digne des *snuff-movies* les plus prisés s'était emparée de l'équipe de Wehler. C'était à qui imaginerait les supplices les plus raffinés, les plus douloureux et en même temps, les moins à même de tuer le patient. À chaque fois, les sujets d'expérimentation perdaient conscience, mais sans jamais atteindre un autre stade que celui du sommeil lent – sauf quand, l'expérience ayant été mal calibrée ou le manipulateur trop « zélé », le patient mourait purement et simplement. Le programme « seuil de douleur » aurait pu se poursuivre indéfiniment, tant dans une optique de recherche que pour le plaisir des équipes scientifiques, si la Commission d'Éthique n'avait fini par s'alarmer des quantités toujours croissantes de cobayes que le laboratoire réclamait aux prisons d'État. Devant le peu de résultats, cette série d'expériences s'était vue interrompue, en tout cas à un niveau officiel.

Les derniers essais, ceux dont Wehler venait de parcourir les résultats, reposaient sur des considérations plus directement physiologiques. Par divers procédés, on privait progressivement d'oxygène les sujets, jusqu'à l'évanouissement. Mais là encore, l'inconscience obtenue n'était pas du sommeil, et aucun additif chimique ne parvenait à faire franchir le pas fatidique vers le sommeil paradoxal. Le dossier « noyade simulée » rejoignit donc la pile, déjà élevée, des expériences non concluantes. Wehler fronça les sourcils, agacée par ce nouveau constat d'échec. Même les enregistrements vidéo des expériences, auxquels elle avait trouvé au début un certain plaisir, ne l'amusaient plus. Elle sourit pourtant, d'un sourire amer, en songeant qu'il en irait peut-être différemment si l'homme qu'on enfermait dans un caisson aquatique avec une ridicule réserve d'air, ou dont on modifiait subtilement le mélange qu'il respirait, était un jeune homme gras nommé Raphaël Scobb...

Un grésillement la sortit de ses pensées. C'était le téléphone gris posé sur le bureau, celui par où lui parvenaient les appels extérieurs au centre de recherches ; celui, en particulier, sur lequel l'appelait l'équipe chargée de la surveillance de Scobb. Avec une hargne de fauve, elle décrocha le combiné.

— Wehler ! Il y a du nouveau ?

Elle ressentit une vive satisfaction à entendre, à la voix de son correspondant, qu'elle lui faisait peur. L'homme, à l'autre bout du fil, lui apprit la teneur des derniers appels téléphoniques de Scobb. Celui-ci était en relation permanente avec plusieurs équipes de Brigades de Surveillance et un certain major Dane – une femme – qui recherchaient pour lui un nommé Quentin Rahab. À en croire les conversations de Scobb, ce Rahab aurait aidé un survivant de Kern à fuir et le cacherait actuellement.

Wehler refusa d'abord d'y croire, et il lui fallut écouter elle-même les enregistrements téléphoniques pour être convaincue. Ainsi, un fossile avait échappé à l'incendie de Kern et il se trouvait là, à portée de main, quelque part

dans la ville. Et à en juger par le ton de Scobb, par son anxiété, par la façon dont il avait réagi à la disparition d’Alice Rahab – la femme ou la fille du fameux Quentin, sans doute –, la situation continuait de lui échapper. Rien n’était donc perdu... Donnant des ordres pour que l’on retrouve les Rahab au plus vite, réclamant toutes les informations disponibles sur les trois fugitifs, Sarah Wehler se mit à considérer d’un autre œil la possibilité d’avoir un jour Raphaël Scobb parmi les cobayes de son laboratoire.

19.

En entendant frapper, David et Quentin bondirent d'un même mouvement. Ils étaient allongés sur les canapés jumeaux de la chambre, l'un sommeillant tant bien que mal, l'autre gardant l'œil sur son bracelet-montre. Les deux hommes se regardèrent : Quentin ignorait s'il avait eu raison de faire confiance à Aïcha, il allait être fixé très vite, quand la porte s'ouvrirait, soit sur Alice, soit sur un uniforme des Brigades de Surveillance.

David se posta près de la porte, tenant une chaise à bout de bras, prêt à l'abattre sur un éventuel agresseur. Il y renonça devant le soulagement que trahirent les traits de Quentin en voyant qui était là.

-Alice ! s'exclama-t-il.

Et une jeune femme lui sauta au cou, en larmes, avant de lui dévorer la bouche de baisers. David s'absorba dans l'inspection de ses chaussures, et finit par tousser discrètement en constatant que les effusions des deux autres s'éternisaient. En s'apercevant de sa présence, Alice sursauta et se serra plus fort contre Quentin.

— Mon Dieu ! C'est lui ? Le terroriste ?

— Quel terroriste ?

Il fallut de longues explications pour persuader la jeune femme qu'elle n'avait rien à craindre de David. Il fut plus fastidieux encore de raconter l'épopée qui les avait conduits là, à se cacher dans un hôtel miteux et à la contacter par l'intermédiaire d'Aïcha. À l'issue du récit de

Quentin, il était visible qu'Alice n'était nullement convaincue ; ni de la véracité des mésaventures de David, ni de la pertinence de la conduite de Quentin.

— Tu réalises bien la situation dans laquelle tu t'es mis ? Pardon, dans laquelle tu *nous* a mis à cause de lui ? s'emporta-t-elle sans paraître tenir compte de la présence de David. Ils sont venus me voir au centre de conditionnement, ce matin ! Je te parle de la police, tu comprends ça ? Non mais tu imagines un peu ? Il y a de quoi me faire flanquer à la porte ! Sans compter tes ennuis à toi : cacher un criminel, attaquer des policiers, et puis quoi encore ! Tout ça pour... pour quoi, d'ailleurs, je ne le sais même pas.

— Je ne suis pas un criminel, intervint David en s'efforçant de garder son calme.

— Vous, taisez-vous, rétorqua Alice. Vous avez fait assez de mal comme ça.

— Fait assez de mal ? Du mal ?

Cette fois, David renonça à se dominer, et ce fut presque en criant qu'il répondit.

— On a assassiné ma famille sans le moindre motif, on a voulu me tuer, et c'est moi qui ai « fait du mal » ? C'est moi qui ai enfermé des gens dans une cage pour bêtes curieuses pendant des années ? C'est moi qui ai brûlé vifs des innocents ?

Quentin voulut intervenir, mais c'était trop tard : David était lancé, et c'était une colère et un désespoir accumulés depuis près de vingt-quatre heures qui se déversaient d'un coup, attisés par le manque de sommeil.

— Je me suis borné à exister, sans l'avoir demandé d'ailleurs. Sans avoir non plus demandé à vivre dans un zoo pour des gens comme vous. Et le jour où on a voulu m'exterminer comme un rat dans un grenier, je me suis rebiffé : si c'est ça, votre définition de faire du mal, alors d'accord, fichez le camp. Retournez dans votre cher centre de conditionnement, et laissez-moi me débrouiller seul. Appelez les Brigades de Surveillance, aussi, et dites-leur où je suis. Avec un peu de chance, je n'aurais pas le temps de leur échapper, et ils pourront me faire dispa-

raître aussi. Après tout, si votre chère police a décidé du jour au lendemain que nous n'avions plus le droit de vivre, elle doit certainement avoir de bonnes raisons, n'est-ce pas ! Alors allez-y, faites-le. Et emmenez votre petit mari avec vous. Faites ce que vous voulez, mais foutez le camp !

David s'interrompit, les yeux exorbités et le souffle court. Il était au bord des larmes. Alice se tut, désarçonnée par une telle véhémence, par la détresse qui se lisait sur le visage de l'adolescent. Elle chercha le regard de Quentin.

— Il a raison, chérie. Il n'est pas responsable de ce qui se passe. Lui, il n'a fait que se défendre, rien de plus. On ne peut pas l'abandonner comme ça.

Elle se laissa tomber sur un des divans, dont les ressorts laissèrent échapper un couinement larmoyant comiquement assorti à l'expression désemparée d'Alice. Pour autant, personne dans la chambre n'avait envie de rire, et le pesant silence qui suivit la lamentation incongrue du sommier parut écraser la pièce.

— Mais alors, qu'est-ce qu'on va faire ? Tu es recherché, Quentin, tu comprends ça ? On ne va pas se cacher ici toute notre vie...

Quentin la rejoignit et entoura ses épaules de son bras. Malgré la gravité de la situation, ou peut-être à cause de cela, Alice sentit un brusque désir l'envahir ; elle voulut se jeter sur son mari et se frotter à lui, mais la présence de David la retint, ce qui accentua encore son ressentiment vis-à-vis du jeune homme. Celui-ci parut s'être repris et ce fut d'une voix égale qu'il proposa :

— Nous pourrions laisser passer la nuit. Vous, j'ai cru comprendre que non, mais moi, il me faut absolument un peu de sommeil. J'ai peut-être pensé à quelque chose, mais j'ai besoin d'y réfléchir. Et puis je suppose que vous devez parler un peu, décider ce que vous vous allez faire. Demain matin, nous y verrons tous plus clair.

Quentin hocha la tête ; quant à elle, Alice décocha à David un regard sans aménité. Manifestement, la conduite à tenir était déjà très claire dans son esprit à elle.

Faisant mine de ne pas le remarquer, David signala qu'il allait prendre une douche ; il s'était déjà lavé deux heures plus tôt, mais il n'avait pas trouvé d'autre faux-fuyant pour laisser les deux autres un peu seuls sans pour autant quitter l'hôtel. Il se sentait encore incapable de sortir dans la rue sans Quentin, d'affronter les rues de cette ville dont il ne connaissait pas les règles.

Il ramassa la serviette et le flacon de savon qu'ils avaient achetés à la va-vite dans une boutique du quartier, et sortit de la chambre. Les douches communes se trouvaient à l'autre bout du couloir.

— Que comptes-tu faire ? attaqua Alice quand les pas de David se furent estompés.

— Je ne sais pas. À vrai dire, depuis hier, je ne sais pas trop bien où j'en suis.

— Mais tu es sérieux quand tu parles de ne pas le laisser tomber, de l'aider ?...

— Bien sûr, répondit Quentin, qui, pourtant, ne se sentait plus sûr de grand-chose sous le regard accusateur de sa femme. On ne peut pas le livrer ; même le laisser se débrouiller seul serait criminel. Il ne connaît rien à la société, à notre monde, à...

Alice poussa un soupir excédé. Elle aurait voulu secourir Quentin, le convaincre qu'il faisait fausse route, mais elle n'en avait pas la force. Pour l'instant, tout ce qu'elle désirait, c'était lui, c'était le sentir en elle... Depuis plusieurs jours, depuis son départ en centre de détente en fait, elle ne pensait qu'à cela. Elle le renversa sur le canapé en ouvrant largement son manteau, la bouche en feu.

David était resté sous la douche pendant près d'une demi-heure. Il se glissa dans le couloir, les cheveux encore humides, et s'approcha de la porte de la chambre. Il allait poser la main sur la poignée quand des échos lui parvinrent à travers le battant. Il les identifia sans peine, et comprenant ce qui se passait, il résolut de patienter dans le couloir. Il se laissa glisser à terre et attendit. Malgré lui, ses pensées dérivèrent vers Rachel, aidées en

cela par les bruits qui filtraient sous la porte. Une boule d'angoisse lui obstrua la bouche et il se mit à pleurer silencieusement.

20.

Aïcha avait été agréablement surprise en arrivant à sa voiture, dans le parking du centre commercial. Si elle avait semé ses poursuivants, elle s'était néanmoins attendue à les trouver là, soit postés devant la petite automatique, soit au volant de leur propre véhicule, à la guetter pour exiger d'elle des explications qu'elle eût été bien en peine de fournir. L'assurance qu'elle avait donnée à Alice qu'elle saurait se débrouiller, et les réponses qu'elle avait imaginé donner aux deux hommes avaient surtout eu pour but de reconforter son amie et de la pousser à entrer dans son jeu. S'il avait vraiment fallu prétendre devant les deux policiers que ce n'était que par hasard qu'ils avaient perdu Alice, et que l'échange des vêtements avait été innocent, Aïcha savait déjà que même les interlocuteurs les plus bienveillants du monde ne s'en seraient pas contentés. Il faudrait d'ailleurs qu'elle réfléchisse très sérieusement à ce qu'elle allait leur dire le lendemain, quand, inévitablement, ils se présenteraient au centre de conditionnement pour la voir et tirer l'affaire au clair.

Mais elle avait près de huit heures pour penser à cela, et en attendant, elle ne rêvait que de se plonger dans un bain brûlant pour oublier sa course-poursuite à travers la foule et l'épaisse chaleur du centre commercial, se débarrasser de la sueur aigre dont elle ruisselait. Elle quitta donc le parking le cœur léger, seulement taraudée

par une inquiétude : si Alice s'était bel et bien échappée, avait-elle pu rejoindre Quentin ? Et surtout, que s'était-il passé alors ? Le pire était que, par prudence, Alice ne pourrait sans doute rien lui en faire savoir, en tout cas, pas dans l'immédiat ; à n'en pas douter elle allait être à son tour dans le collimateur des Brigades de Surveillance. Mais plus que tout, elle ressentait une grande satisfaction à avoir permis à Alice de retrouver son mari, et plus encore à avoir dupé les policiers des Brigades de Surveillance. Depuis la mort de Barry, dans cette bagarre qu'ils n'avaient pas pu maîtriser à temps, Aïcha vouait une haine féroce à tout ce qui portait un uniforme.

Elle habitait à la périphérie de la ville, dans un ensemble de bâtiments au loyer bon marché. Quoiqu'elle vécût seule, son salaire aurait pu lui permettre, comme à Alice, de louer un petit appartement dans le centre, mais elle avait choisi de s'en éloigner, malgré la servitude de la voiture que cela impliquait. En effet, les quatre-vingt-quinze mètres carrés qu'elle avait trouvés à un prix modique dans le quartier auraient été proposés ailleurs pour un loyer prohibitif. Il fallait bien cette surface pour qu'elle se sentît à l'aise, loin de la claustrophobie du centre de conditionnement, de ses couloirs étroits et de ses immenses salles aveugles. Et puis ainsi, Aïcha avait pu installer un petit laboratoire photographique où elle développait ses propres clichés. Elle pouvait même se permettre le luxe d'agrandir ses photos favorites et d'en décorer les murs en une joyeuse anarchie, sans être limitée par l'espace.

Elle gara l'automatique sur le parking, salua au passage un voisin qui rêvassait sur son balcon, au premier étage, et s'engouffra dans le hall. Les murs étaient couverts de graffitis obscènes, aux couleurs agressives, et les infatigables nettoyages du concierge n'aboutissaient qu'au renouvellement régulier de cette décoration intempestive. Alice n'aimait pas venir jusque-là, même pour rendre visite à son amie : l'hostilité déclarée, la haine étalée ainsi sur les murs la terrifiaient. Pour sa part, Aïcha s'en était

accommodée. Il lui semblait, bien qu'elle eût été incapable de l'exprimer clairement, qu'une agressivité défoulée sous cette forme était moins susceptible de se concrétiser comme dans des quartiers plus « chics ». La haine, disait-elle, était la même partout ; là, elle s'exprimait sur les murs alors que dans le centre-ville, elle tournait à la violence ouverte. De fait, même si c'était là une vision abusivement idyllique des choses, Aïcha aurait pu constater grâce aux statistiques tenues secrètes par les autorités que le taux d'agressions et d'accès de folie était bien moindre dans ces quartiers pudiquement qualifiés de « populaires ».

L'ascenseur, lui aussi bariolé de phallus rouge sang et d'appels au meurtre, conduisit la jeune femme jusqu'au sixième étage. La moquette du couloir était râpée, déchirée par endroit, mais l'angoisse que l'on pouvait ressentir dans le hall et l'ascenseur s'effaçait ici. Comme si une trêve tacite épargnait les étages : pas de *tags*, pas de dégradations autres que celles du temps. Même les bruits, feutrés et étouffés par les murs des appartements, se résumaient généralement à des échos de musiques trop fortes. Aïcha glissa la clé dans la serrure de son appartement, elle tourna une fois, et comme la poignée ne jouait pas encore, elle donna un second tour puis entra. L'enchaînement de gestes s'était fait machinalement, dans la hâte d'être enfin arrivée et ce ne fut qu'à cet instant qu'elle réalisa que la porte était fermée à double tour, alors qu'elle ne donnait jamais, en partant, qu'un seul tour de clé. Elle avait à peine amorcé un mouvement de recul que la lumière jaillissait du plafonnier et qu'une voix sèche lui ordonnait de ne pas bouger. Devant elle, le doigt encore sur l'interrupteur, un gros homme braquait une arme dans sa direction ; il était encadré de deux autres silhouettes.

— Mademoiselle Goldman ? Je vais vous demander de nous suivre. Sans faire d'histoires, je vous prie.

Un peu moins d'une heure plus tard, une voiture sombre s'arrêta sur le parking. Deux hommes en sortirent, le

visage crispé, tandis qu'un troisième, les yeux dissimulés par des lunettes noires que ne justifiait pourtant pas la pâle lumière de cette fin de journée, restait au volant.

Les deux hommes n'étaient visiblement pas habitués à ce genre de quartier ; leur nervosité, quand ils traversèrent le hall, était presque palpable, et les regards qu'ils lançaient autour d'eux disaient assez leur malaise. Ils sonnèrent longuement à la porte de l'appartement d'Aïcha, la main droite tous deux enfouie dans une poche de leur imperméable, serrée sur le poids rassurant d'une arme. Devant l'absence de réponse, ils entrèrent à l'aide d'un passe-partout. Une fouille rapide des lieux leur confirma l'absence d'Aïcha. Ils piégèrent l'appartement, dissimulant des micros dans la lampe de chevet et dans le combiné téléphonique, puis regagnèrent leur voiture. Malgré le soulagement qu'ils ressentirent à retrouver la protection du véhicule, ce fut d'une voix sombre que l'un d'entre eux annonça au chauffeur, en refermant la portière :

— Elle n'était pas là.

— Bon, alors on l'attend. Elle repassera certainement avant de retourner travailler.

Il n'y eut pas de réponse. C'était en effet la meilleure chose à faire. À supposer du moins qu'ils n'aient pas déjà été devancés. Une hypothèse que personne ne se risqua à formuler dans la voiture.

21.

Intrigué par l'absence de David, Quentin avait fini par sortir de la chambre. Il avait alors trouvé le jeune homme affalé contre le mur du couloir, endormi. Sa serviette avait glissé à terre, le laissant torse nu dans son caleçon encore humide. Il ne s'était même pas réveillé lorsque Quentin l'avait soulevé et porté sur un des divans.

Alice se sentait mieux. Ils avaient fait deux fois l'amour, la première fois sauvagement, comme un besoin impérieux que l'on doit satisfaire, et elle y avait mis la rage frénétique d'un voyageur assoiffé qui, au sortir du désert, se rue sur un point d'eau et s'en gave à vomir ; la seconde fois avait été plus calme, plus longue aussi, apaisante. En regardant David presque nu, allongé sur son canapé, le caleçon tire-bouchonné dévoilant la pâleur d'une fesse, elle sentit qu'en elle, le désir le disputait à l'animosité. Ses pensées s'étaient éclaircies, purgées de la panique par le bonheur de retrouver Quentin sain et sauf : l'intrus qu'elle aurait chassé elle-même deux heures auparavant lui apparaissait à présent inoffensif, presque attendrissant dans cet abandon étrange. Elle interrogea son mari du regard, et il lui expliqua ce que signifiait, pour David, le sommeil. Bien qu'il l'eût déjà vu dormir, lors de leur trajet en voiture, Quentin restait lui aussi fasciné par cet état inexplicable.

— Et tu es sûr qu'il ne nous entend pas ? insista Alice en se penchant sur la nuque de David.

— Absolument. Il est comme... mort provisoirement, si tu veux. Je ne sais pas comment dire cela...

— Et si je le touche, il le sentira ?

Alice avait tenté de poser sa question d'un ton détaché, mais la main qu'elle laissait descendre vers le dos qui montait et descendait doucement au rythme de la respiration un peu sifflante de David, cette main tremblait légèrement. Gênée de son propre trouble, Alice se redressa sans avoir effleuré la peau offerte, un goût de frustration sur les lèvres.

— Je l'ignore. Sans doute. Dans la voiture, ce matin, je crois que ce sont les cahots de la voiture qui l'ont réveillé.

Alice revint sur le canapé. Après avoir hésité, elle demanda à Quentin s'il voulait refaire l'amour. Un peu penaud, il lui répondit qu'il ne s'en sentait pas véritablement capable.

— Laisse-moi le temps de souffler, ajouta-t-il dans une tentative maladroite pour sourire. Tout à l'heure, d'accord ?

La jeune femme se releva, s'efforçant de masquer sa déception. Elle annonça qu'elle allait aux toilettes. Quentin approuva et la regarda quitter la chambre. Il savait ce qu'elle allait faire. Et elle savait qu'il le savait.

★

Le réveil de David avait été aussi spectaculaire que son sommeil. Il avait dormi près de sept heures (phénomène en soi déjà prodigieux pour Quentin et Alice) et quand il avait repris conscience, ils avaient été stupéfaits de constater qu'il était devenu un autre homme. Il semblait plus jeune : son visage débarrassé de ses cernes sombres et de sa crispation diffuse, ses yeux qui paraissaient plus larges, plus lumineux, plus vifs !... Ses mouvements étaient inexplicablement plus souples, sa voix moins hachée et plus maîtrisée ; et la façon qu'il avait eue de s'adresser à Alice pour lui proposer de parler plus calmement et lui assurer qu'il comprenait ses réticences, pour s'excuser même de son emportement de la veille ! Il semblait que la nuit et ce curieux sommeil si proche de la

mort avaient littéralement revigoré David, l'avaient vidé de ses angoisses et de sa rage. Comme si plusieurs heures en-dehors de l'existence l'avaient rendu régénéré à la vie ; cela ressemblait à quelque étrange renaissance, un nouveau départ. Même après avoir fait l'amour, même au sortir de ses escapades dans le porn-secteur, Alice ne se souvenait pas d'avoir connu l'impression d'apaisement qu'elle lisait à présent sur le visage du jeune homme. Elle ressentit une pointe d'envie, aussitôt éclipsée par la fascination pour ce fonctionnement inconnu, si simple en apparence, et en même temps inaccessible. David, lui semblait-il, était un être radicalement différent de Quentin et elle, il était comme l'émissaire d'une autre race n'ayant de commun avec eux que l'enveloppe charnelle. Et après avoir trouvé monstrueux cet inexplicable sommeil, elle eut soudain la sensation que c'était elle, que c'étaient Quentin et elle, que c'étaient eux tous, les gens *normaux*, qui étaient des monstres contre nature...

Quentin était sorti peu avant le réveil de David et avait rapporté des sandwiches. Ils prirent place sur les canapés et, improvisant une table avec le meuble de chevet, ils parlèrent en mangeant.

— Alors, que comptez-vous faire ? interrogea David sans ambages. Je veux dire, ajouta-t-il devant l'incompréhension de ses interlocuteurs, est-ce qu'on se quitte ici ? Je le comprendrais parfaitement. Vous avez déjà fait beaucoup et...

— Trop, corrigea Alice. Nous avons déjà fait trop. Trop en tout cas pour nous arrêter là. Quentin est complice du meurtre de l'homme que vous avez tué au centre de détente, et moi j'ai échappé à la filature des Brigades de Surveillance. Présenté autrement, nous sommes des hors-la-loi, il nous sera difficile de sortir de cet hôtel et de reprendre notre petite vie comme si de rien n'était. Quant à quitter le pays, il n'en est pas question. Je doute même fort que nous puissions quitter la ville, sinon le quartier, sans être pris.

Ce n'était pas très différent de ses propos de la veille, mais il n'y avait plus de colère dans sa voix. Ce n'était

qu'une constatation, des faits établis sans reproche ni rancœur.

— Vous avez une proposition, vous-même ? enchaîna la jeune femme.

— C'est possible, fit David.

Il laissa ses mots faire leur effet et s'expliqua :

— Quentin, vous m'avez dit que vous travaillez pour cet organisme qui envoie des informations à travers tout le pays, n'est-ce pas ?

— La télévision. Oui, c'est ça, je réalise des reportages pour eux.

— Eh bien c'est mon idée. Si l'on admet que c'est votre gouvernement qui a voulu se débarrasser de nous, il est inutile de chercher un appui auprès de lui ou des Brigades de Surveillance. Alors pourquoi ne pas tout simplement révéler la vérité à la télévision ?

— Impossible, objecta Alice. La télévision appartient autant au gouvernement que les Brigades de Surveillance. Et quand bien même, vous n'y gagneriez rien. À supposer que vous puissiez vous exprimer à la télévision, et ce n'est déjà pas acquis, personne ne vous croirait. On penserait à un canular ou à une tentative d'intoxication. Et moins de cinq minutes après avoir commencé à parler, votre émission serait interrompue et vous seriez arrêté. Ou tué sur place.

— C'est ce qui arrivera de toute façon, répliqua David avec calme. Si ce n'est pas là, ce sera ailleurs, mais je vois mal un autre avenir pour moi. Je ne pourrai pas fuir éternellement, me cacher toute ma vie.

— Ne dites pas ça..., intervint Quentin.

— Pourquoi pas ? C'est la vérité. Et d'ailleurs, je ne suis même pas sûr de le regretter. Tous ceux que j'aimais sont morts, et votre monde n'est pas le mien. Quentin m'a dit que ceux de Kern, on les appelait les fossiles (il eut un sourire amer). À défaut d'être charitable, c'était au moins bien vu. Je n'ai pas ma place ici, alors autant disparaître. Mais avant, j'aimerais quand même dire la vérité, la crier. J'aimerais que les « fossiles » ne soient pas tout à fait morts pour rien. Qu'on ne réduise pas leur disparition à

un accident malheureux que personne n'a voulu et que tout le monde s'empresse d'oublier. On nous a exterminés, qu'au moins le monde le sache. Qu'à défaut d'avoir existé quand nous étions vivants, nous existions maintenant que nous sommes morts.

Il y eut un silence gêné. Alice et Quentin s'entre-regardèrent et lurent dans leurs yeux comme une ombre de culpabilité. Ils repoussèrent les restes de leurs sandwiches, l'appétit soudain coupé. Alice voulut arguer qu'elle était navrée de ce qui s'était passé, sans bien savoir en quoi elle-même avait à s'excuser, mais aucun mot ne put franchir ses lèvres tremblantes. David se méprit sur ce qu'elle voulait dire.

— Je comprendrais très bien que vous ne vouliez pas m'aider jusque-là. Comme vous le disiez, c'est sans doute un suicide, vous n'avez pas à me suivre. Tout ce que je vous demande, c'est de m'indiquer où aller, comment faire, de quoi et de qui me méfier. Après...

Il s'interrompit. Du rez-de-chaussée provenaient des échos de voix, indistincts. Tous trois se redressèrent, l'oreille aux aguets. Les bruits se rapprochaient. Abandonnant les restes de leur repas, ils bondirent sur leurs pieds ; Quentin se précipita à la fenêtre : ils étaient au deuxième étage, il était hors de question de sauter. À cet instant, des coups se firent entendre à la porte.

— Ouvrez ! ordonna une voix habituée à être obéie.

Un conciliabule muet se tint brièvement dans la chambre. À en juger par le bruit, les nouveaux venus étaient trop nombreux pour qu'une lutte soit envisageable. La seule issue était dans la fuite.

— L'escalier de secours, souffla Quentin.

En effet, plaqué le long du mur, un escalier de métal achevait de rouiller. Certaines marches étaient entièrement brunâtres, et ne résisteraient sûrement pas à leur poids. Mais un nouveau coup frappé à la porte, assorti d'une menace, acheva de les décider. Du couloir provinrent des éclats de voix, apparemment d'un locataire de l'hôtel qui protestait contre le vacarme. Le ton monta, et Alice espéra un instant que les choses dégénéreraient,

leur offrant la diversion dont ils avaient besoin. Mais il n'en fut rien et l'accrochage se conclut par quelques bougonnements et un claquement de porte.

Entre-temps, Quentin était sorti le premier. L'escalier grinça, la rampe à laquelle il s'agrippa crissait de rouille poudreuse, et la première marche sur laquelle il posa le pied s'incurva de façon inquiétante. Alice puis David le suivirent. Quand la porte de la chambre vola en éclats, livrant le passage à quatre hommes armés, David achevait de disparaître derrière la vitre. D'un coup d'œil circulaire, les hommes repérèrent immédiatement que la fenêtre était la seule issue ; ils s'y précipitèrent. Dehors, Quentin avait atteint le trottoir et Alice s'apprêtait à sauter pour le rejoindre. L'escalier, qui grinçait comme pour annoncer sa chute, vibra dangereusement quand la jeune femme bondit ; David, déséquilibré, voulut se rattraper à la rampe, mais celle-ci, à l'endroit où il l'agrippa, était trop rongée de rouille pour supporter son poids. Il tomba à la renverse, et ne dut qu'à cette chute d'échapper aux coups de feu de ses poursuivants. Par chance, il atterrit sur des ordures qui jonchaient le sol et amortirent le choc. Alice et Quentin l'entraînèrent hors de portée des tireurs et, l'aidant à se relever, ils se mirent à courir.

— Ne tire pas, abruti ! s'écria une voix provenant de la chambre. Il ne faut pas le tuer, à aucun prix !

Celui qui semblait commander aux autres saisit aux épaules celui qui venait de faire feu.

— Tu as compris, Hawkins ? Range ton flingue et fais attention à toi ! La vie de ce type vaut beaucoup plus que la nôtre pour Wehler alors calme-toi !

L'autre approuva, penaud et haletant.

— Par là, intima Alice à ses compagnons.

C'était la direction du porn-secteur. S'ils pouvaient devancer les poursuivants de quelques minutes seulement, elle se faisait fort de les y semer. Soutenant David, ils s'élançèrent.

Dans la chambre, le chef du groupe envoya les autres aux trousseaux des trois fuyards. Une fois seul, il tira de son imperméable un combiné téléphonique et composa un

numéro. D'une voix mal assurée, il fit un rapport et conclut en disant qu'ils étaient sur la piste de leurs proies. Ce n'était qu'une affaire de minutes.

— Je l'espère bien, grinça Sarah Wehler avant de raccrocher sèchement.

Ainsi, le fossile et ses complices s'étaient échappés. La chance était avec eux, semblait-il. Pour le moment du moins. Elle observa, à travers la vitre du laboratoire, le corps effondré d'Aïcha. Le mélange de salive et de sang dégoulinant de ses lèvres avait détrempé ses vêtements, et sa respiration, saccadée et pénible, agitait sa poitrine d'amples mouvements. De temps à autres, un réflexe nerveux agitait son corps, ses pieds nus balayaient d'un mouvement spasmodique le carrelage poisseux. Certes, elle avait mis longtemps à parler, mais grâce à cette fille, Wehler et ses hommes avaient une longueur d'avance sur Scobb. Il ne restait plus qu'à la conserver.

22.

Les rues du porn-secteur, délaissées par les deux derniers plans de réurbanisation, étaient étroites et tortueuses. Il suffisait d'une foule clairsemée pour les rendre impraticables. Plus d'une fois, Alice s'en était félicitée, les soirs notamment où elle était bousculée, frôlée, frottée contre des silhouettes inconnues et lourdes de relents masculins. Elle était presque déçue les fois – rares – où elle trouvait le porn-secteur à demi désert, les ruelles à peine fréquentées par quelques clients pressés qui longeaient les murs pour éviter d'être reconnus, un comportement qu'on n'observait pas les jours d'affluence, où la foule assurait un anonymat général et rassurant.

Ce jour-là, il y avait peu de monde dans les rues du porn-secteur, mais c'était assez pour offrir aux trois fuyards un rempart qui protégerait leur fuite. Sur les talons d'Alice, Quentin et David s'élançèrent à travers la foule, se heurtant à des passants ; ils se retournaient parfois, à la recherche de leurs poursuivants, mais ceux-ci étaient invisibles, perdus sans doute dans le magma humain qui se refermait derrière eux comme de hautes herbes brièvement écartées. Ils rejoignirent Alice qui les attendait, à l'entrée d'une étroite impasse transversale. La jeune femme saisit la main de Quentin et les entraîna dans la pénombre du passage coincé entre deux bâtiments aux façades lézardées.

— Tu sais ce que tu fais, au moins ? s'inquiéta Quentin.

Sans répondre, Alice se contenta de resserrer son étreinte. Au fond de l'impasse s'ouvrait une porte de métal surmontée d'une enseigne dont les néons incomplètement éclairés annonçaient « Dreamy Palace ». Passée cette porte, on pénétrait dans un hall sombre, aux murs parsemés de photographies : hommes, femmes, couples, tous nus et entremêlés, les visages semblant émettre les gémissements que diffusaient les haut-parleurs rencognés dans la pénombre.

— Qu'est-ce que cet endroit ? murmura David, exprimant à mi-voix la question angoissée que Quentin n'osait formuler.

Il y avait pour le jeune homme une inconcevable obscénité dans l'étalage sans faux-semblant de ce sexe mis en scène. Ce n'était pas tant une pudibonderie quelconque qui le faisait s'offenser, mais davantage le souvenir de la Réserve, de l'impossibilité qu'il y avait là-bas à défendre un minimum de vie privée. Il avait toujours été persuadé, convaincu en cela par son arrière-grand-père, que pas un mètre carré de Kern n'échappait aux caméras de surveillance, qu'elles soient placées bien en évidence ou soigneusement camouflées. Dès lors, toute intimité avait un prix inestimable, décuplé par la peur permanente d'être observé par l'œil de la vidéo-surveillance. Il se souvenait encore de nuits passées chastement serré contre Rachel, retenus d'aller plus loin non par la morale mais par le spectre invisible d'observateurs embusqués.

— On en discutera plus tard, trancha sèchement Alice. Pour l'instant, venez.

Ils passèrent derrière un rideau noir, arrivèrent à un guichet où un gros homme feuilletait distraitement un magazine. Alice lui tendit de l'argent, indiqua d'un geste qu'elle payait pour les trois. L'homme se contenta de hocher la tête et d'indiquer l'un des deux couloirs qui se perdaient dans une obscurité plus épaisse encore.

Les quatre hommes jouaient des coudes pour progresser dans la rue encombrée. Le chef regardait autour de lui, la colère le disputant à l'inquiétude : s'il devait

expliquer à Sarah Wehler qu'il avait perdu le fossile, l'entrevue promettait d'être tout sauf agréable. Mais ils avaient été devancés de quelques minutes par leurs proies, et il n'en avait pas fallu davantage pour qu'une fois dans le porn-secteur, les retrouver devienne aussi compliqué que chercher une aiguille dans une meule de foin. Tout le long de la rue se succédaient des devantures plus ou moins violemment éclairées, qui toutes promettaient sous forme d'écrans vidéo ou d'hologrammes la satisfaction de tous les fantasmes des clients. Depuis longtemps, il était question d'assainir ce quartier que d'aucuns considéraient comme une honteuse tumeur cramponnée aux flancs de la ville, mais son rôle de soupape de sécurité l'avait jusqu'à présent sauvé.

— Eh là, du calme ! grogna une femme qu'ils venaient de bousculer.

Elle se retourna, l'air revêché, et fixa dans les yeux celui qui l'avait heurtée. Au regard de la femme, il était évident qu'elle était prête à se battre ; déjà, ses poings se serraient. Le chef du groupe tenta de l'écartier, accompagnant son geste d'une brève formule pour la calmer, mais la femme ne l'entendait pas de cette oreille.

— C'est quoi, ces types ? Tu te crois où, toi ?

Elle se mit à déverser un torrent d'injures qui la galvanisaient, d'un ton de plus en plus agressif, et ses épaules frémissaient déjà, rassemblant des forces pour se jeter au cou de son adversaire. L'un des hommes ne se maîtrisa pas, et l'envoya au sol d'une gifle sonore.

— Ça suffit ! voulut intervenir le chef du groupe.

Mais déjà, la femme s'était relevée et élancée sur celui qui l'avait frappée. Avec des rugissements étranglés, elle le renversa sur le pavé, lui labourant le visage de ses ongles. Il fallut l'intervention des autres hommes du groupe pour la ceinturer, et seule la menace d'une arme brandie sous ses yeux finit par calmer ses gesticulations. Autour des combattants, la foule avait fait cercle, et l'apparition des automatiques causa un remous inquiet et fasciné.

— Ça suffit comme ça, répéta le chef du groupe. L'incident est clos. Toi, tu as intérêt à te calmer, lança-t-il à la femme. Les autres, débarrassez le plancher.

Quelques grognements jaillirent de la cohue, des insultes furent mâchonnées çà et là, et la femme renâcla avant de s'éloigner finalement, mais peu à peu, les curieux reprirent leur chemin, et le mouvement de la rue recommença, indifférent. Quelques minutes plus tard, toute trace de l'incident avait disparu.

Le long du couloir se trouvaient les cabines. Certaines n'étaient équipées que d'un panneau de commande de sexe virtuel et de bottes de fils électriques ; d'autres comprenaient également des écrans vidéo ou holographiques qui diffusaient des scènes d'orgie à tendances variables, s'adaptant ainsi à toutes les formes de fantasmes, des plus traditionnelles aux plus insolites ; dans d'autres enfin, pas d'appareillage électronique, seulement des matelas de skai tachés à même le sol, sur lesquels, parfois, des couples faisaient l'amour en guettant les nouveaux venus qu'ils tentaient d'attirer par une œillade ou une invite murmurée. Sans prêter attention à tout cela, du moins en apparence, Alice conduisit les deux autres jusqu'au fond du couloir : les toilettes. Ils entrèrent. Il y flottait une suffocante odeur de produits chimiques et d'excréments. Derrière la porte d'une cabine, entrouverte, assis sur son trône de faïence, un homme au pantalon affaissé sur les chevilles les regarda entrer, un sourire gourmand aux lèvres. Ses cheveux grisâtres, déjà clairsemés, étaient plaqués sur son front par une pellicule de sueur qui luisait dans l'éclairage cru des néons, et son souffle haletant résonnait sur les murs carrelés. Quentin commençait à vraiment se demander pourquoi sa femme les conduisait là, mais David repéra aussitôt ce qui intéressait Alice : au-dessus des lavabos, une petite fenêtre carrée laissait passer la lumière de l'extérieur à travers son carreau dépoli.

— En passant par là, on évite au moins deux rues, expliqua Alice. Ça devrait nous permettre de semer définitivement les autres.

Quentin opina, et David, désignant l'homme de la cabine qui les fixait toujours et avait commencé à se masturber ostensiblement, demanda :

— Et lui ?

— Laissez tomber, il s'en fiche. Allons-y.

Elle grimpa sur le lavabo et entreprit de déverrouiller la fenêtre. Celle-ci résista d'abord puis finit par céder. Manifestement, elle n'avait pas été ouverte depuis longtemps : les gonds étaient encrassés de rouille et les joints de plastique, dévorés d'une épaisse moisissure, s'effritèrent. De l'autre côté, Alice aperçut une arrière-cour déserte, encombrée de grandes poubelles et de cageots défoncés. Le brouhaha de la rue leur parvenait curieusement étouffé bien qu'elle ne fût qu'à quelques mètres. Elle redescendit et indiqua à David de passer le premier.

— Avec un coup de chance, précisa-t-elle, il y aura des poubelles de l'autre côté du mur, pour vous permettre de descendre. Si ce n'est pas le cas, vous sauterez et vous en placerez une pour nous.

Les deux hommes furent quelque peu étonnés de l'autorité qu'elle montrait, mais le temps pressait et l'heure n'était pas aux tergiversations. David obéit et, debout sur le lavabo, il s'engagea par la fenêtre. Malgré la situation, Alice goûta le plaisir fugitif d'observer ces fesses d'homme, moulées par la toile du jean, qui se bombait tandis qu'il se glissait par l'étroite ouverture. Quentin n'en remarqua rien, l'homme assis dans la cabine l'avait interpellé d'un « pssttt » chuchoté, accompagné d'un repoussant sourire qui se voulait aguicheur.

Les pieds de David disparurent par l'encadrement de la fenêtre, et le bruit d'une chute se fit entendre. Alice bondit sur le lavabo et passa la tête à l'extérieur.

— Ça va ?

David, qui se relevait, la rassura. Il avait atterri sur le sol, mais avait su amortir le choc. Il tira deux containers

d'ordures qu'il plaça sous la fenêtre, et fit signe à Alice de le rejoindre. Elle s'exécuta et à son tour, se glissa par la fenêtre.

— Eh, petit, souffla l'homme de la cabine, tu veux pas venir avec moi ?...

À présent que Quentin et lui étaient seuls, il s'enhardissait, et quitta la cabine, d'une démarche grotesque, les chevilles toujours entravées par son pantalon.

— Foutez le camp, grogna Quentin qui ne savait plus s'il était écoeuré davantage par la situation ou par l'odeur étouffante de l'endroit.

— Allez, viens, t'en as envie, je suis sûr..., fit encore l'homme en faisant glisser sa paume le long de son érection.

David avait reçu Alice entre ses bras. Elle y était restée plus longtemps que nécessaire avant qu'il ne la dépose sur les pavés. Si seulement Quentin n'avait pas été là, songeait-elle, elle se serait jetée sur David et lui aurait fait l'amour ici même, sur le sol ou debout contre les poubelles, dans l'atmosphère fétide de cette arrière-cour crasseuse ; le souvenir de ses cuisses un peu trop fines, maigres même, mais émouvantes de jeunesse, alors qu'il dormait, des bras qu'elle venait de quitter, tout cela lui tournait la tête. Un bruit confus provenant de la fenêtre la ramena à la réalité ; elle tâtonna ses poches et s'aperçut avec épouvante qu'elle n'avait plus de *cooler* sur elle. Serrant les dents, elle s'écarta de David et masqua son trouble en lançant d'une voix rauque :

— Quentin, c'est à toi.

Quelques instants plus tard, le journaliste passait à son tour et les rejoignait dans la cour. Alice était trop troublée pour remarquer le teint blême de son mari. Quant à David, s'il le remarqua, il n'en dit rien. Après avoir repris leur souffle, ils s'élançèrent hors de l'arrière-cour. De l'autre côté du mur, l'homme de la cabine gisait sur le sol, toujours à moitié nu, le crâne fracassé contre la faïence du lavabo.

23.

Scobb considérait d'un œil vide le parapheur ouvert devant lui. La secrétaire l'avait apporté quelques minutes plus tôt, lui précisant bien que plusieurs des lettres qui s'y trouvaient étaient très urgentes. Il y avait notamment le courrier adressé à la commission de recherche avancée sur les surproductions agricoles, et un autre à destination du président Kawagi. Pour autant, les pensées de Scobb étaient à mille lieues de son courrier et des surproductions agricoles. L'équipe chargée d'intercepter Aïcha Goldman était revenue bredouille, et la surveillance de l'immeuble n'avait toujours rien donné. Aucune trace d'elle non plus au centre de conditionnement. Dans le meilleur des cas, cela ne pouvait signifier qu'une chose : Goldman, anticipant les mouvements des Brigades de Surveillance après la disparition d'Alice Rahab, s'était à son tour évanouie dans la nature, peut-être pour la rejoindre.

Ça, c'était l'hypothèse optimiste. L'autre, nettement moins favorable, était qu'ils avaient été doublés par cette vieille garce de Wehler. Et dans ce cas, peut-être avait-elle même déjà remis la main sur le fossile évadé. Une supposition qui faisait ruisseler le long du corps flasque de Scobb des frissons glacés. D'un autre côté, si tel était le cas, le téléphone aurait déjà sonné, signifiant au chargé des Affaires Industrielles sa convocation toutes affaires

cessantes chez le président Kawagi. Il y avait donc encore un espoir, ou du moins un sursis, à exploiter d'urgence.

Scobb se leva et épongea son front moite ; sa cravate l'étranglait. Était-ce seulement l'angoisse, ou régnait-il dans ce bureau une chaleur de fournaise ? Il aurait voulu arracher cette veste qui l'étriquait, jeter cravate et costume et s'enfermer chez lui, ne plus répondre au téléphone, disparaître de la surface du monde et s'abîmer dans la contemplation de ses *snuff-movies*, de ces filles nues et affamées ; affamées, comme lui avait toujours craint de l'être depuis son enfance faite de privations et de régimes forcés ordonnés par une mère monomaniacque qui voulait faire de son enfant trop replet un adonis mince et athlétique. Mais qu'il fût bien ou mal nourri, trop ou pas assez, le petit Raphaël Scobb était un gros garçon et devait le rester, pour la plus grande honte d'une mère elle-même bedonnante qui finissait par envisager d'emprisonner son fils chez elle pour ne pas avoir à subir le regard condescendant ou apitoyé des voisines...

Mais non, il s'égarait, c'était ridicule ! Tout cela était terminé. Sa mère, le diable ait sa misérable âme rongée de vermine, était bel et bien morte, rayée de ce monde où elle était de trop ; même si parfois, en face du regard impitoyable et accusateur de Sarah Wehler, Scobb se prenait à croire à une impossible réincarnation de cette génitrice tyrannique. Pour l'instant, il avait une mission à remplir, celle de faire tourner au mieux cette société, contre vents et marées, contre les conspirations pseudo-scientifiques de cette folle de Wehler, contre les hésitations pitoyables de cette chiffé molle de Kawagi, contre tous ces imbéciles qui ne comprenaient rien à...

Le sous-main atterrit sur le sol, éparpillant les documents ; le bruit incongru du téléphone percutant le mur fit brutalement reprendre ses esprits à Scobb. Un instant, il contempla, hagard, le bureau qu'il venait, d'un geste rageur, de débarrasser de tout ce qui s'y trouvait. Quelques papiers planèrent encore avant de rejoindre la tasse de café dont le contenu s'était répandu sur la moquette.

— Monsieur, tout va bien ? s'enquit la secrétaire en entrant, affolée, dans la pièce. Oh, mon Dieu, que s'est-il p... ?

— Rien de grave, Éléonore, j'ai fait un faux mouvement, ça va...

— Voulez-vous que je ramasse ?

— Tout va bien, je m'en occupe.

— Vous voulez un verre d'eau, quelque chose ? (elle n'osait proposer ouvertement une *cooler*).

— Non, rien, tout va bien, aboya Scobb. Vous êtes sourde, je vous ai dit que ça allait !

Effrayée par l'explosion brusque de ce petit personnage, la secrétaire battit en retraite, au bord des larmes, et disparut. Avec humeur, Scobb s'accroupit et entreprit de réunir les documents éparpillés. Alors qu'il était ainsi occupé, la secrétaire frappa timidement à la porte, annonçant le major Dane.

— Qu'elle entre ! grogna Scobb.

À peine eut-il été obéi que Scobb attaqua sans préambule.

— Alors, Dane ? Vous avez du neuf, j'espère. Avez-vous retrouvé la trace de notre fossile ?

— C'est possible.

Brusquement douché, Scobb se rassit, une liasse de papiers encore à la main. Comme à son habitude, Dane attendit complaisamment d'être interrogée avant de dispenser ses informations. Elle expliqua qu'une fusillade avait eu lieu dans un hôtel proche du porn-secteur. Renseignements pris, les habitants d'une chambre (deux hommes s'étant inscrits sous de fausses identités, mais dont le signalement pouvait raisonnablement recouper celui de Rahab et du fossile évadé) avaient disparu. Après vérification, parmi les quatre autres hommes impliqués dans la fusillade se trouvait un certain Luke Mendoza, employé du laboratoire expérimental de Sarah Wehler au titre flou « d'agent polyvalent d'intervention ». Et Scobb était bien placé pour savoir le genre de services que de tels intitulés, vagues et vides de sens, pouvaient désigner.

— J'ai envoyé deux brigades sur place, enchaîna Dane, et j'ai fait renforcer la surveillance autour du professeur Wehler. J'attends des nouvelles.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas vous-même sur place ? S'il s'agit bien du fossile, il faut mettre la main dessus avant les hommes de Wehler... Ou, à défaut, il ne faut pas qu'il tombe vivant entre leurs mains.

— C'est très clair, monsieur. J'ai déjà transmis la consigne aux deux brigades qui sont sur place.

— Dans ce cas, rejoignez-les, Dane, et assurez-vous du bon déroulement des opérations là-bas.

Le major allait sortir, mais Scobb l'arrêta.

— Un instant. Donnez-moi une minute pour me préparer, je vous accompagne.

Scobb enfila prestement un manteau unisexe et sortit à la suite de Dane. Il lança un « je suis en déplacement » à sa secrétaire avant de s'enfourner dans l'ascenseur. La secrétaire resta interdite un instant devant ce départ précipité, puis elle se leva pour fermer la porte du bureau, reprit sa place et décrocha le téléphone. Au bout de quelques tonalités, on décrocha à l'autre bout.

— Allô ? fit la secrétaire. Je souhaiterais parler au professeur Wehler, c'est urgent. Et confidentiel.

24.

Les quatre hommes s'arrêtèrent à un croisement et s'entre-regardèrent. La mine du chef disait assez qu'il jugeait la partie perdue. Pourtant, s'efforçant à la fermeté, il toisa ses hommes.

— Bon, on ne va pas les laisser filer comme ça. Hawkins, tu retournes en arrière, Davan et Ispanez, vous prenez chacun d'un côté. Moi, je vais en face. On reste en contact et bien sûr, le premier qui les repère prévient les autres.

Tous approuvèrent malgré un manque évident de conviction, et ils se séparèrent.

Claude Ispanez n'avait jamais rencontré Sarah Wehler, mais il la connaissait de réputation et il avait déjà vu Luke Mendoza au sortir d'une entrevue avec elle. Cela suffisait pour espérer que leur mission ne se conclue pas par un échec. Bien sûr, les rumeurs selon lesquelles certains incompetents avaient fini – c'était le cas de le dire – dans les laboratoires expérimentaux de Wehler étaient probablement sans fondements. Ce n'étaient en aucun cas des faits avérés, plutôt la preuve d'une tendance naturelle à l'affabulation ; ou encore un bruit volontairement répandu pour motiver les équipes d'intervention spéciale. Mais pour autant, Ispanez ne se sentait aucune envie de vérifier la véracité de ces racontars. À grand renfort de coups de coude et d'invectives, il progressait le long d'une rue identique à celles qu'ils avaient déjà parcourues,

fouillant des yeux la foule à la recherche de l'un des fuyards.

Il passa devant un attroupement qui engorgeait à demi la rue. Des rangs serrés montaient des grognements, des rires sonores, parfois un cri de douleur indistinct. En s'approchant et en tendant le cou, Ispanez comprit ce dont il s'agissait : c'était un de ces spectacles de rues, apparus plusieurs mois auparavant et qui, en dépit du grand succès qu'ils remportaient, avaient été interdits dans le centre-ville. Comme la prostitution et d'autres activités officiellement réprouvées, ils étaient pourtant tolérés dans les quartiers populaires, notamment le porn-secteur, par une administration qui regardait ailleurs pour ne pas voir ces maux nécessaires. Un homme nu était allongé sur un socle de bois muni de deux poulies à chaque extrémité. Les poignets et les chevilles de l'homme étaient entravés par une épaisse corde, si serrée qu'elle lui cisailait la peau, gonflée et violacée ; les cordes étaient elles-mêmes reliées aux poulies qui permettaient de les tendre plus ou moins. Deux assistants veillaient sur ce système d'écartèlement improvisé, chacun porteur d'une sébile de métal où les badauds pouvaient jeter des pièces. Selon l'assistant auquel on donnait de l'argent, les poulies tournaient dans l'un ou l'autre sens, arrachant des cris de douleur à l'homme ou au contraire réduisant son calvaire en proportion de la somme accordée. Et pour stimuler la foule, chacun des deux assistants la haranguait :

— Allons, une petite pièce ! Vous n'allez pas le laisser souffrir comme ça, regarde-le grimacer, il va y rester si vous n'aidez pas un peu. Allons, un bon geste !

— On peut faire mieux. Regardez ces muscles bien bandés... vous croyez qu'ils vont se déchirer ? Moi je vous dis non, il peut supporter bien plus encore, allons, vérifiez donc ça. Une petite pièce pour tirer un peu sur les cordes !

Des murmures de plaisir épouvanté parcouraient la foule, un frémissement pervers l'agitait lorsque la poulie tournait de quelques degrés, accompagnée d'un craque-

ment – de bois ou d'os ? Et une vague de soulagement un peu déçu se faisait entendre lorsque l'autre assistant ayant été payé, le supplicé trouvait un répit.

L'homme qui était écartelé était un comparse, volontaire et consentant. En fait, avant le début du spectacle, il se gavait de calmants et de drogues pour ne pas sentir la douleur ; les grimaces et les gémissements que lui arrachait la torture étaient largement simulés. En revanche, la déchirure des muscles, le craquement des os, étaient authentiques. C'était un métier qu'on ne pouvait exercer très longtemps, et dans les premiers temps, avant que le président Kawagi n'interdise ces spectacles jugés barbares, il était plusieurs fois arrivé que le « cobaye » meure en plein milieu d'une séance, les os déboîtés et les bras arrachés – ou, dans d'autres variantes du même principe, brûlé vif par des braises déposées sur son ventre, ou encore transpercé par une planche à clous lestée de poids de plus en plus lourds –, ce qui déclenchait à chaque fois de véritables déchaînements hystériques.

À la fois intéressé et un peu écœuré, Ispanez préféra s'éloigner et se concentrer de nouveau sur sa mission.

Çà et là, il était interpellé, soit par une prostituée, soit par un gamin qui lui faisait, par les termes les plus crus, l'article de l'un des sex-shops, forcément le meilleur de tous, celui où il verrait et ferait ce dont il n'avait jamais osé rêver. Ces gamins n'avaient parfois pas treize ans – l'aîné des enfants d'Ispanez en avait tout juste douze et cette association d'idées faisait frémir l'homme pourtant massif et trempé aux missions les plus brutales.

Il passa devant une ruelle qui conduisait à une arrière-cour déserte, jonchée de débris de toutes sortes, mais ne lui accorda pas même un regard ; il était bien trop obnubilé par la cohue qui l'entourait, lui masquant peut-être son gibier.

David avait aperçu l'un des hommes qui les poursuivaient au moment même où, avec Alice et Quentin, il s'apprêtait à déboucher de l'arrière-cour. Il eut juste le temps de retenir ses amis et de se rejeter vers l'arrière. Ils

titubèrent, Quentin s'affala sur le sol et Alice voulut protester, mais David, d'un geste, la fit taire et s'accroupir. Ainsi, ils étaient dissimulés par les passants. À mi-voix, il s'expliqua, et la jeune femme eut un frisson à l'idée qu'à quelques secondes près, leur ruse se serait révélée inutile. Elle se tourna vers Quentin, celui-ci était livide, les mains jointes en une tentative infructueuse de dissimuler sa nervosité. Les choses allaient trop vite, trop loin, lui échappaient, si tant est qu'il les eût jamais maîtrisées : semer la perturbation, oui, mais pas devenir un assassin, ni un fugitif traqué par les Brigades de Surveillance !

— On attend cinq minutes, et on fiche le camp d'ici, décréta Alice.

— Dans quel sens ? objecta David. Si le type était seul, c'est qu'ils se sont séparés. Les autres peuvent être n'importe où, surtout s'ils ont reçu du renfort.

Alice s'abstint de répondre. David ne faisait que formuler à haute voix ses objections à elle. Mais ils ne pouvaient pas non plus rester indéfiniment coincés dans cette impasse...

Le couple avait fait l'amour, ils avaient été rejoint par deux femmes, puis par un homme, avec lesquels ils s'étaient essayé à diverses positions et variations. Un à un, leur jouissance consommée, ces partenaires de passage étaient repartis, sans doute vers d'autres cabines et d'autres expériences. La femme essuya sa gorge poisseuse tandis que l'homme ramassait son pantalon.

— Ah, j'en ai partout, grogna la femme.

— Passe te rincer aux toilettes. Je t'attends.

Elle se leva, aplatit d'un geste machinal ses cheveux en désordre et gagna les toilettes au fond du couloir. Elle poussa la porte et plissa les yeux : l'éclairage des néons, amplifié par les carrelages blancs des murs et du sol, agressait cruellement après la pénombre des cabines et du couloir. D'abord aveuglée, elle ne le vit pas tout de suite. Puis son regard accrocha le corps effondré près du lavabo : le pantalon baissé découvrait des fesses grasses,

les hanches semblaient tordues en un angle insolite, une main était crispée comme pour s'agripper au carrelage sale. Mais surtout, la tête de l'homme baignait dans une flaque de sang épais.

Ispanez s'arrêta un instant. Son beeper restait obstinément muet : les autres n'avaient pas plus de succès que lui. Une vague de découragement l'envahit. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient, ils n'étaient en rien responsables de l'échec de leur mission, et pourtant la sentence tomberait dès leur retour. Il y avait dans tout cela un arrière-goût d'injustice, d'absurdité qui écœurait Ispanez, comme l'écœurait cette chasse à l'homme lancée contre un garçon qu'il ne connaissait pas, dont il ignorait tout, et en particulier le crime qu'on lui reprochait sans doute, et que pourtant il était chargé de livrer pieds et poings liés à un être aussi peu enclin à la clémence que Sarah Wehler... N'était-il pas en train de prendre un coup de vieux, pour nourrir de telles pensées en plein milieu d'une mission ?

La femme poussa un hurlement suraigu. Comme une caisse de résonance, la pièce carrelée en fit un vacarme assourdissant qui, découpé par la porte battante en bois, se répercuta à travers les couloirs. L'homme arriva, à peine rhabillé seulement, bientôt suivi d'autres silhouettes, tout aussi dénudées. La femme continuait à pousser des cris hystériques en désignant le cadavre, elle fut bientôt imitée par d'autres femmes, tandis que plusieurs clients s'empressaient de faire demi-tour devant le spectacle pour quitter les lieux. L'homme essaya d'entraîner sa partenaire hors des toilettes, mais celle-ci, tétanisée, se refusait au moindre mouvement. Seules ses cordes vocales réagissaient, de plus en plus fort. Ce fut bientôt le caissier du sex-shop qui fit irruption dans les toilettes.

Dans la rue, les échos des cris s'étaient fait entendre, et des regards inquiets et gourmands se tournaient vers l'arrière-cour. Quelques personnes avaient repéré les

clients débraillés qui se hâtaient hors du sex-shop, et une cohue se pressait pour entrer et constater de visu la cause d'une telle agitation. Comme par miracle, la rue se clairsema, et Ispanez, que les cris avaient aussi alerté, se retrouva brutalement face à trois silhouettes accroupies devant la cour. Aussi stupéfaits que lui, Alice, Quentin et David restèrent pétrifiés un instant. Il fallut qu'Ispanez sorte son beeper et braque son arme sur eux pour qu'ils réagissent. David bondit, évitant la première balle qui arracha un éclat de brique au mur ; Alice poussa un cri, et quelques passants abandonnèrent l'entrée du sex-shop au profit de la rue. David et Ispanez roulèrent au sol. Le jeune homme avait saisi le poignet de son adversaire pour détourner de lui le canon de l'arme. Après une hésitation, Alice les rejoignit et prêta main-forte à David. À eux deux, ils arrachèrent l'arme d'Ispanez.

— Assommez-le, intima David qui se sentait faiblir face à l'homme, bien plus massif que lui.

Sans tenir compte de l'ordre, Alice abaissa le canon et, sans trembler, ajusta Ispanez entre les deux yeux. Le coup de feu retentit, en partie absorbé par les cris de la foule. Du sang éclaboussa David, qui resta interloqué. Il regarda Alice, voulut protester, lui dire qu'il n'était pas nécessaire de tuer l'homme mais seulement de le maîtriser, mais il n'en eut pas le temps. De nouveaux cris se firent entendre. Quentin venait de ramasser le beeper.

— Il faut filer. Il a dû prévenir les autres, ils ne vont pas tarder.

Ils se redressèrent pour s'enfuir, sous les yeux des passants qui, hypnotisés par le cadavre, ne songeaient pas même à les en empêcher. Quelques-uns couvaient d'un regard mi-admiratif mi-envieux Alice et l'arme qu'elle serrait encore. Mais déjà, à un bout de la rue, deux des acolytes d'Ispanez apparaissaient, bientôt rejoints par le troisième.

— Par ici, souffla Alice en les entraînant de l'autre côté. Il faut trouver une voiture.

25.

Après le meurtre d'Ispanez, une sorte de frénésie s'était emparée de la rue. Quelques-uns s'étaient jetés sur le cadavre, le fouillant à la recherche d'une arme ; d'autres, jaillis du sex-shop, commentaient la mort de l'homme trouvé dans les toilettes... et tous, ceux qui avaient vu le corps ensanglanté sur le carrelage ou ceux qui avaient vu Alice abattre froidement son poursuivant d'une balle entre les deux yeux, tous montraient la même expression d'avidité, d'envie, après avoir été spectateurs, de devenir acteurs. Dans ces regards, dans ces visages que des tics intermittents déformaient parfois comme la chaleur racornit le papier avant de l'enflammer, il y avait en germe la même folie qui faisait souvent la une des journaux : lorsqu'un homme devenu fou provoquait un carnage dans un grand magasin, que sur la scène même du drame, la démence semblait se propager à tous, embrasant chacun de la même furie meurtrière.

À présent, dans la rue, hommes et femmes s'agitaient, se heurtaient, comme enfermés dans une cage invisible. Ça et là, quelques empoignades avaient commencé, quelques bagarres s'étaient allumées sans autre raison que le besoin de faire à son tour couler le sang ou de marbrer d'hématomes le visage d'un inconnu. Cette cohue déroba les trois fugitifs aux regards de Mendoza et de ses hommes. Il n'était pas question de les laisser leur

échapper, pas après les avoir retrouvés enfin, alors qu'ils avaient perdu espoir.

— Écartez-vous ! hurla Mendoza d'une voix qui se noya dans les remous de la rue sans attirer l'attention.

Il répéta son ordre, toujours sans résultat, et finit par lever le bras droit et tirer un coup de feu en l'air. La déflagration, elle, fut plus efficace. Un instant, tous s'immobilisèrent. Deux hommes corpulents, vêtus avec élégance de leurs tenues unisexes d'un grand couturier et qui s'étreignaient en une lutte ridicule, s'interrompirent et regardèrent vers Mendoza, pétrifiés ; un peu plus loin, des couples qui s'étaient mis à faire l'amour sur le pavé, au milieu d'un cercle de voyeurs aux yeux exorbités, s'immobilisèrent eux aussi. Tous les regards convergeaient vers Mendoza, qui sentit une angoisse glacée lui enserrer la gorge. Les visages qui l'observaient n'exprimaient aucune crainte, aucune soumission face à la détonation qui venait de retentir. On ne pouvait lire dans leurs yeux qu'une certaine stupeur et un désir soudain pour cette arme, pour ce jouet de métal.

Alice se retourna en entendant le coup de feu. Ils venaient de tourner le coin de la rue, les trois hommes n'avaient pas encore pu les rattraper. Tiraient-ils sur la foule ? Non, c'était absurde. David et Quentin, qui s'étaient aussi arrêtés, se consultèrent du regard. Derrière eux, quelques passants qui avaient assisté à l'exécution d'Ispanez et avaient suivi Alice dans l'espoir que la tuerie se poursuivrait plus loin, semblaient eux aussi interloqués. Finalement, les trois fuyards renoncèrent à comprendre, d'autant plus que des clameurs sans cesse croissantes provenaient à présent de la rue. Ils s'élançèrent à nouveau droit devant eux. Les curieux qui les talonnaient firent demi-tour : c'était en arrière que les choses intéressantes paraissaient se dérouler. D'ailleurs, Alice, David et Quentin commençaient à croiser des gens qui allaient en sens inverse, attirés comme par un aimant par l'agitation dont retentissait de plus en plus la rue.

— Ils sont tous fous ici ? balbutia David à l'adresse d'Alice.

Celle-ci ne répondit pas et accéléra l'allure. D'autres coups de feu se faisaient entendre.

Mendoza avait immédiatement compris qu'il avait commis une erreur. Loin d'avoir calmé la foule, son coup de feu avait paru porter l'excitation à son paroxysme. Quand les premiers se jetèrent sur lui, il voulut faire demi-tour et s'enfuir, mais il était déjà trop tard. Il fut plaqué au sol, tira pour se défendre ; deux ou trois corps s'écroulèrent autour de lui, sans qu'il puisse savoir s'il les avait touchés ou s'ils étaient écartés par d'autres fous furieux. Il sentit une myriade de mains se refermer sur la sienne, des ongles entailler sa peau et se battre pour lui arracher son revolver. Un nouveau coup partit, mais il n'avait déjà plus l'arme entre les mains. Celle qui la lui avait prise, une femme d'une cinquantaine d'années que sa jupe trop courte et son décolleté agressif désignaient comme une prostituée, recula, brandissant son trophée et mettant en joue, au petit bonheur la chance, tous ceux qui l'entouraient. D'autres, frustrés de leur victoire, s'acharnaient sur Mendoza. Une mâchoire se referma sur son poignet, lui tirant un cri de terreur douloureuse, qui parut galvaniser ses agresseurs. Alors s'écrasa sur son visage la face déformée de rictus d'un gosse, un de ces gosses qui rameutaient le client à l'entrée des sex-shops. Sa lèvre était retroussée en un rictus rageur qui se mua en douleur muette quand un autre corps s'affala sur eux, l'écrasant contre la poitrine de Mendoza. Celui-ci voulut appeler au secours, mais il se sentait étouffé, son cri se bloquait dans sa gorge, refusait de sortir. Ce fut une véritable mêlée, au milieu de laquelle Mendoza disparut bientôt. Hawkins voulut lui porter secours, mais le fouillis humain se scinda et il fut lui aussi submergé ; c'étaient à présent deux tas grouillants qui s'agitaient sur la chaussée. Même les cris, étouffés, semblaient noyés dans la confusion des gargouillements de rage. Davan renonça aussitôt à un héroïsme voué par avance à l'échec, et jetant

son arme loin de lui, il tourna les talons et se mit à courir. Tandis que plusieurs personnes se précipitaient sur le revolver, se le disputant à coups d'ongles et de dents, quelques autres le poursuivirent, mais abandonnèrent vite la chasse. Ils lui lancèrent quelques cailloux, sans conviction, plutôt par dépit ; mais déjà, ils faisaient demi-tour. Davan ne s'arrêta que deux rues plus loin, hors d'haleine. Il s'effondra à terre, les yeux embrumés de larmes tièdes. Il se retourna, tremblant, appréhendant l'apparition d'une meute déchaînée, mais la rue était déserte à l'exception d'une gamine en short qui l'observait, assise sous un porche, trouvant visiblement très drôle cet homme recroquevillé comme une larve au milieu de la chaussée, qui sanglotait convulsivement au moment même où il se savait sauvé.

Les orgies impromptues s'étaient multipliées quand deux escouades des Brigades de Surveillance débouchèrent dans la rue. La foule crut voir là de nouvelles proies faciles, et aveuglée par la folie, ne tint pas compte des sommations et des fusils d'assaut braqués sur elle. Une première salve décima les premiers rangs de la foule, bientôt remplacés par d'autres qui furent balayés à leur tour. Un vacarme de tonnerre emplit la rue ; celle-ci paraissait trop étroite pour contenir le bruit, on aurait un instant pu croire que les immeubles allaient voler en éclats, déchirés par les cris et le fracas des détonations. Pourtant, peu à peu, les clameurs se turent. Les survivants regardèrent les deux escouades, les cadavres qui jonchaient la rue ; l'agressivité paraissait avoir reflué, remplacée par une stupeur hallucinée. Quelques gémissements s'élevèrent, une femme se roula par terre en criant et en déchirant ses habits, sans qu'on pût savoir si elle pleurait un des morts, si elle se lamentait sur la fin de cette belle kermesse improvisée ou s'il ne s'agissait que d'une nouvelle crise de folie ; des groupes épars jaillirent aussi des rires, hystériques, incoercibles, mêlés de cris de rage. Ce fut bientôt un insupportable bourdonnement qui déferla sur les pavés rougis du champ de bataille.

26.

La voiture de service du major Dane dut piler pour ne pas écraser la masse d'un groupe de jeunes gens qui fonçaient droit devant eux. Les vêtements de certains étaient tachés de sang, d'autres étaient déchirés, d'autres encore intacts ; en revanche, ce que tous avaient en commun, c'était un regard effaré, surexcité... Ils s'égaillèrent, la cohésion de leur groupe brutalement éclatée par le crissement des freins. Celui d'entre eux qui avait roulé sur le sol, heurté par le pare-chocs avant, s'était déjà relevé, et sans même une invective ou un simple regard pour Dane, il s'était remis à courir sans but apparent.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? grommela Scobb.

— Ce doit être ce dont ils parlaient tout à l'heure, l'émeute dans le centre du porn-secteur pour laquelle ils réclamaient l'envoi d'hommes.

— Vous pensez que ça peut avoir un rapport avec notre fossile ?

Dane se contenta d'un haussement de sourcils interrogateur.

Ils garèrent la voiture du major à l'entrée du quartier et s'engagèrent dans les rues étroites. Un calme inhabituel y régnait, à présent que l'ordre avait été rétabli. Ils croisèrent quelques individus à l'air perdu, les sosies de ceux qu'ils avaient failli renverser en voiture, tout aussi désorientés, comme s'ils sortaient d'une transe nerveuse.

Alors que Scobb examinait sans cacher son dégoût une femme allongée sur le sol, sa tenue unisexe déchirée et retroussée dévoilant des jambes grasses, le visage bouffi barbouillé d'un sang qui virait déjà au brun foncé, le transmetteur du major Dane sonna. Elle échangea quelques phrases dans l'appareil, et coupant la communication :

— Ils viennent d'être repérés au nord du porn-secteur, ils ont volé une voiture. C'est par ici.

Et Dane s'élança dans la direction qu'elle avait indiquée. Ses jambes musclées, aux mollets puissants de coureuse, paraissaient dévorer la route, tandis qu'en arrière, Scobb la suivait tant bien que mal, soufflant comme un phoque, déjà épuisé. Il se sentit un instant ridicule, et heureux de n'être entouré que de cadavres indifférents à son humiliation ; toute sa haine se concentra sur la grande femme athlétique dont la course harmonieuse et efficace ressemblait à s'y méprendre à une provocation délibérée.

Scobb arriva cinq bonnes minutes après Dane. Celle-ci, sans montrer le moindre signe de fatigue, avait déjà interrogé le propriétaire de la voiture volée, un petit quadragénaire qui racontait avec des trémolos dans la voix comment trois silhouettes avaient brusquement surgi devant lui, l'avaient forcé à s'arrêter avant de l'expulser de son propre véhicule sous la menace d'une arme – c'était une jeune femme, précisa-t-il, qui le tenait en joue, tandis que les hommes le saisissaient par les pans de son manteau pour le jeter sans ménagements sur le trottoir – puis avaient démarré en trombe.

— Dans cette direction-là, indiqua-t-il d'un index encore tremblant.

Quand Scobb arriva, Dane lui fit signe de prendre place dans une voiture conduite par un officier des Brigades de Surveillance.

— Il y a déjà deux voitures à leurs trousses, signala-t-elle brièvement. Elles restent en liaison radio avec nous. Pour l'instant, le fossile se dirige vers le nord-est.

— L'autoroute ?

— Apparemment pas. Il aurait pu la prendre à deux reprises, il ne l'a pas fait. J'ai demandé des barrages, à tout hasard, mais il a plutôt l'air d'aller en direction de la vieille ville.

— La vieille ville, au nord-est ? fit Scobb. Mais c'est là que...

Il n'acheva pas sa phrase ; son épaisse physionomie parut s'affaisser légèrement sous le coup de l'inquiétude. Et Carol Dane ne put se défendre d'une discrète satisfaction en le constatant.

Quentin était crispé sur le siège avant. Il revivait sans trêve l'instant où il avait saisi l'homme du Dreamy Palace par le cou et lui avait écrasé la tête contre le lavabo. Il ne cessait d'entendre et de réentendre les chocs sourds des os contre la faïence, et, à partir du troisième choc, le bruit du crâne qui se fendait mêlé au gargouillement de douleur de sa victime. Plusieurs fois encore, il avait frappé l'homme, qui heurtait le lavabo toujours plus mollement, sentant le crâne se liquéfier davantage à chaque reprise, s'enfonçait comme une matière de plus en plus flasque. Les gouttelettes rouges s'étaient mises à étoiler le carrelage, et le clapotis du sang s'était bientôt fait aussi sonore que les chocs poisseux contre la faïence. Il avait lâché le corps, l'avait regardé s'effondrer, désarticulé, au moment même où Alice l'avait appelé pour lui dire de sortir. Depuis, il avait suivi en somnambule, obéissant mécaniquement à sa femme, de moins en moins conscient de ce qui l'entourait.

— Où va-t-on ? demanda David.

Au volant, Alice avait répondu d'une voix sèche qu'ils allaient se cacher. Le cacher, plus exactement, puisque c'était pour lui et à cause de lui qu'ils en étaient là. Le moment n'était pas propice pour se formaliser et David ne releva pas ; d'ailleurs depuis qu'il avait vu Alice abattre froidement un homme à terre, il n'était plus très sûr de ce qu'il pouvait ou non dire à cette femme.

— Vous comptez quitter la ville ?

— Impossible, fit brièvement Alice. Ils ont dû bloquer toutes les routes. Pour l'instant, on se cache, et ensuite, on avisera pour le moyen de partir d'ici.

David faillit demander « mais pour aller où ? », mais il s'abstint. Peut-être de peur de ne pas obtenir de réponse...

— Vers la vieille ville ?

Sarah Wehler ne put réprimer un sursaut de surprise. L'homme en face d'elle opina aussi penaudement que s'il était responsable de ce qui se passait. Déjà, quand il avait annoncé la mort de Mendoza, Ispanez et Hawkins, il avait bien cru essayer la colère de la virago qui lui faisait face. Heureusement, Davan s'en était sorti et, provisoirement, il avait attiré sur lui toutes les foudres de Wehler.

— Et vous dites que Scobb est sur leurs talons ?

— Oui, Madame. Trois voitures des Brigades de Surveillance, et monsieur Scobb est dans la troisième.

Sarah Wehler frappa du poing sur son bureau ; elle mâchonna quelques jurons, laissant échapper à plusieurs reprises un « fumier, petit fumier de merde » marmonné, puis parut se calmer. Elle respira profondément, passa la main dans ses cheveux gris sombre.

— Faites préparer une voiture avec un chauffeur. Et avec deux hommes armés. Puisque je suis entourée d'incapables, il va bien falloir régler tout ça moi-même. Et contactez le président Kawagi. Vous me le passerez dans la voiture.

Sans attendre de réponse, elle décrocha son manteau et quitta le bureau à grands pas. Quand elle arriva sur le parking, la voiture l'attendait. Elle s'y installa sans un regard pour les deux hommes qui, dans un garde-à-vous improvisé, se tenaient près du véhicule. Quand ils furent montés à leur tour, la voiture démarra.

— Vous avez le président en ligne ? demanda-t-elle d'une voix rogue au bout de quelques mètres.

— Nous n'avons pas encore pu le joindre, professeur, bégaya le chauffeur d'une voix chevrotante.

— Eh bien insistez ! Et trouvez-le-moi ! explosa Wehler.

Décidément, le sort semblait favoriser Scobb.

En repérant les deux voitures qui les suivaient, Alice avait accéléré. David avait resserré nerveusement ses doigts sur le tissu de son siège mais sans rien dire.

— Ils vont nous rejoindre, s'inquiéta Quentin qui paraissait enfin sortir de son hébétude. Leurs moteurs ne sont pas bridés, eux, alors que n...

— Tu crois que je ne le sais pas ? rétorqua froidement Alice. Mais ne t'inquiète pas. Ils sont plus rapides que nous, mais ils ne nous suivront pas jusqu'au bout.

— Tu comptes faire quoi ?

David perçut immédiatement la note d'anxiété dans la voix de Quentin, et il songea qu'à présent, les ennuis commençaient vraiment.

— Aller là où ils ne nous suivront pas, tout simplement...

Depuis plusieurs minutes déjà, ils avaient quitté la ville. Aux trottoirs bien entretenus et dotés d'éclairage artificiel avaient succédé des rues désertes, au bitume fissuré ; ce n'étaient plus les bâtiments flambant neufs du centre-ville mais des bicoques abandonnées, dans un état de délabrement qui s'aggravait à chaque mètre parcouru... Bientôt, ils ne furent plus environnés que de carcasses noirâtres d'immeubles à demi effondrés, de larges crevasses qui s'ouvraient au beau milieu des trottoirs. C'était un décor que David avait déjà vu, mais de plus loin, le jour même de son arrivée en ville, un décor funèbre qui l'avait glacé comme l'aurait glacé la vue d'un cimetière aux tombes éventrées et grandes ouvertes vers le ciel... Quentin regarda autour de lui, paraissant réaliser seulement à présent où il se trouvait. Son visage fondit et il fit dans un souffle en fixant le visage impassible d'Alice :

— Pas dans la vieille ville, tout de même ?

27.

Les voitures des Brigades de Surveillance n'étaient plus en vue. Comme l'avait prévu Alice, elles avaient visiblement abandonné la poursuite. Pourtant, David ne se sentit pas le moins du monde rassuré. La voiture ralentit et finit par s'arrêter le long d'un trottoir, dans l'ombre d'un bâtiment déformé qui masquait en partie la lumière artificielle de la ville.

Alice descendit de voiture, s'étira et se laissa aller contre la carrosserie. Quentin la rejoignit et l'empoigna par les épaules.

— Mais tu es folle de nous avoir amenés ici ? Tu ne te rends pas compte ?

Alice le repoussa sans prendre la peine de répondre. À son tour, David quitta la voiture.

— Et où sommes-nous ?

— Dans la vieille ville, ça ne se voit pas ? laissa tomber Alice.

Si, cela se voyait. Plus encore que vue de loin, la vieille ville montrait tous les stigmates d'un grand corps en décomposition. Les immeubles menaçaient de s'effondrer avec fracas, n'attendant qu'un souffle de vent un peu plus fort que les autres ; la chaussée était parsemée de gravats, d'épaves de véhicules noircis par le même feu qui avait dû lécher les façades des bâtiments, des décennies plus tôt, les balafrant de longues traînées sombres qui ressemblaient à des veines asséchées. David était persuadé, en

observant ce qui l'entourait, que toutes ces ruines devaient regorger de cadavres, de restes calcinés, d'os qui, aussi miraculeusement que les constructions elles-mêmes, n'étaient pas encore tombés en poussière. Il était bien, ainsi qu'il l'avait ressenti un peu plus tôt, au cœur d'un immense cimetière, un funérarium exhalant la poussière de la mort, où le vent devait s'engouffrer certaines nuits pour jouer de lugubres symphonies dans le dédale des couloirs désertés. Quentin lui avait expliqué que la vieille ville, détruite par la guerre des Trois Blocs, avait été conservée en l'état comme un hideux monument à la folie chargé de rappeler toujours ce que le monde avait enduré. Un gigantesque « Plus jamais ça ! » brandi sous le nez des survivants et de leur descendance. Mais c'était faux. David était persuadé que la vieille ville était restée ainsi pour satisfaire un plaisir macabre, la vague jouissance de vivre à quelques kilomètres seulement de cette immense fosse commune ; peut-être même certains s'encanaillaient-ils parfois à venir s'y promener en catimini, pour y renifler l'odeur de la mort... Après ce qu'il venait de voir et de vivre dans le porn-secteur, David ne se sentait plus capable d'être étonné par rien. Tout au plus était-il intrigué par la terreur que l'endroit semblait inspirer à Quentin.

— Et qu'est-ce qui vous fait si peur, ici ? se résolut-il enfin à demander.

— Ce qui me fait peur ici ? Mais nous sommes sur le territoire des Charogneurs, voilà ce qui me fait peur. Et tu le savais toi, bon Dieu, enragea Quentin à l'adresse d'Alice. Tu le savais, pourquoi tu nous as conduits ici ?

— C'était le seul moyen de s'échapper, tu le sais bien. Tu l'as dit toi-même, Quentin, avec leurs véhicules, ils nous auraient très vite rattrapés. Quant aux Charogneurs, il n'a jamais été prouvé qu'ils étaient vraiment réfugiés ici. Ça n'a jamais été qu'une rumeur... Il fallait courir le risque, nous n'avions pas d'autre choix.

— Une rumeur ? ! Quelle rumeur ? On *sait* que les Charogneurs se cachent ici, on en est sûr, et toi tu nous as...

— Mais bon sang, vous allez m'expliquer ce qui se passe ? explosa David. C'est quoi, vos Charogneurs ? Pourquoi vous font-ils si peur ?

Quentin regarda sa femme. Il était évident qu'elle ne changerait pas d'idée : ils étaient là pour plusieurs heures, pour attendre que se calment les recherches. Résigné, il glissa le long de la voiture s'assit sur la chaussée déformée, et se mit à parler.

— Les Charogneurs, c'est en quelque sorte la mauvaise conscience de notre société, un peu comme si tout ce qu'il y a de malsain, larvé au plus profond de nous, avait fini par prendre corps.

Devant le regard interrogateur de David, Quentin s'expliqua.

— Il y a deux ou trois mille ans, la distraction des gens, c'était d'aller voir des hommes se battre jusqu'à la mort dans des arènes, ou encore d'assister aux supplices de prisonniers qu'on donnait à dévorer aux fauves. Et puis, la civilisation aidant, les jeux du cirque, comme on les appelait, ont fini par disparaître au nom de la dignité humaine, du respect de la vie, du refus de la barbarie. Les spectacles ont changé, de nouveaux amusements sont apparus, le cinéma, la télévision... Mais le besoin de sang, de violence, de sexe à outrance, était toujours là. Alors les nouveaux spectacles se sont adaptés : les films d'horreur, les films pornographiques (Quentin dut expliquer en quelques mots à David ce dont il s'agissait) ont permis un temps de satisfaire ces besoins. Mais il fallait toujours plus. Dans l'arène, les spectateurs sentaient l'odeur du sang, ils repartaient presque en en ayant le goût sur les lèvres ; ces sensations s'étaient perdues, et de plus en plus, c'était un besoin de les retrouver. Alors, un esprit malade – je suppose – a dû inventer l'étape suivante : les *snuff-movies*. C'était le même principe : il s'agissait de filmer la torture, la mort, la sexualité la plus débridée et la plus violente, la barbarie la plus extrême, comme avant. Mais cette fois, sans trucage.

David ouvrit des yeux effarés.

— Vous voulez dire que... ?

— Oui. On filmait des gens suppliciés, violés, assassinés, mais en réalité. On pouvait assister en direct à de véritables séances de torture, au viol de femmes ou d'enfants, tout en sachant que tout cela était parfaitement réel.

— Mais ces gens que l'on tuait, d'où venaient-ils ?

— Des kidnappings, des enlèvements... Vous savez, il y a tous les jours – et il y a toujours eu – des gens qui disparaissent, comme ça, sans explication. Parfois, on en retrouve certains, parfois non. Une bonne partie de ceux qui ne réapparaissent jamais finissent sans doute devant les caméras des *snuffs*.

Alice frissonna ; ces histoires de disparitions éveillaient le souvenir encore récent du métro, quelques jours plus tôt. Elle fit mine de hausser les épaules.

— Vous savez, lança-t-elle à David, il y a une grande part d'affabulations dans toutes ces histoires. Je les connais par cœur, alors je vous laisse discuter entre hommes, mais ne croyez pas tout ce que vous racontera Quentin.

— Et où vas-tu ?

— Je vais voir s'il n'y a pas un endroit où nous pourrions nous isoler un peu, peut-être cacher la voiture au cas où les Brigades de Surveillance viendraient tout de même jusqu'ici.

— Fais attention ! commença Quentin. Enfin je veux dire, ces bâtiments tombent en ruine, ce sont de vrais pièges. Regarde bien où tu mets les pieds...

D'un sourire, Alice l'assura de sa prudence et elle s'éloigna d'un pas qui se voulait léger. En fait, entendre parler des Charogneurs lui faisait passer des frissons dans le dos, et elle se mettait à craindre véritablement de les avoir jetés dans la gueule d'un loup plus dangereux encore que les Brigades de Surveillance. Après son départ, Quentin reprit :

— La fabrication des *snuffs* était bien sûr illégale, mais ça n'a pas empêché cette industrie de devenir florissante. Des réseaux très bien organisés, et insaisissables, se mirent en place pour réaliser puis commercialiser ces

films. Et naturellement, pour fournir des « acteurs » non consentants.

— Mais... je ne comprends pas, quelles peuvent être les motivations de ceux qui fabriquent ces films ?

Quentin eut un sourire involontaire devant la naïveté de son interlocuteur, avant de se rappeler que David venait de Kern, et qu'un certain nombre de notions qui paraissaient évidentes à tout un chacun devaient lui être étrangères. L'appât du gain, par exemple.

— L'argent, tout simplement. Et d'une certaine façon, le pouvoir. La demande de ce genre de produits est vite devenue telle que les *snuffs* sont bientôt apparus comme une nécessité sociale. Celui qui les créait et les commercialisait disposait dès lors d'un prodigieux pouvoir non officiel. Alors il y a eu de véritables courses marketing, une escalade dans le spectaculaire. Chacun voulait réaliser les films les plus demandés, les seules limites étaient celles de l'inspiration et de la cruauté... Et puis apparaissaient parfois des « modes », des tendances qui, à un moment ou un autre, « marchaient bien ». Parfois, la violence la plus crue, d'autre fois, le raffinement le plus étudié. Je me souviens d'une période où les *snuffs* rivalisaient d'imagination sur l'association du sexe et de la mort : des films mettaient en scène des hommes copulant avec des cadavres, avec des femmes écorchées vives ou défigurées, des orgies où les participants égorgeaient leurs partenaires au moment de l'orgasme... À une autre époque, il fallait absolument que les victimes qui étaient assassinées dans les *snuffs* soient les plus belles possibles ; ça tournait à la véritable psychose : la beauté devenait une malédiction, être un canon de beauté faisait courir le risque permanent d'être enlevé à tout moment pour devenir la vedette involontaire d'une séance de torture filmée. Les plus belles filles et les plus beaux garçons se cloîtraient chez eux, ou même faisaient appel à des chirurgiens esthétiques pour les enlaidir ; et tous les laiderons, tous ceux et toutes celles qui avaient auparavant souffert de leur physique exultaient, ils devenaient, à

leur tour, les privilégiés. Et puis cette mode a passé, comme les autres...

— Vous en avez déjà vu, des *snuff-movies* comme vous dites ?

— Quelques-uns, avoua Quentin. À une époque où je voulais réaliser un reportage sur la question – que je n’ai jamais terminé, d’ailleurs –, j’en avais visionné quelques-uns. Insoutenables, ajouta-t-il en réponse à la question informulée de son interlocuteur. Et le plus insoutenable, c’était sans doute de se dire que certaines personnes prenaient leur plaisir à regarder un gosse de douze ans être démembré à la hache, assez lentement et précisément pour que la mort intervienne le plus tard possible, ou encore une fille se faire violer par des chiens qui, dans la séquence suivante, la déchiquetaient... Impossible de les regarder jusqu’au bout...

Quentin préféra ne pas préciser qu’il n’avait en revanche pu détacher son regard de certaines cassettes que, fasciné, il avait même visionnées à plusieurs reprises, comme celle où un jeune homme, manifestement sous l’effet d’une dose massive de stupéfiants, s’était méthodiquement scarifié avec une lame de rasoir, avant de se mutiler le sexe et les jambes et de finir par dévorer des lambeaux de chair arrachés à son propre corps. Quand il y repensait, le souvenir des muscles à nu, palpitants sous la caresse de la lame, lui occasionnait encore d’incoercibles frissons. Il poursuivit, d’une voix un peu étranglée :

— Mais ça ne s’est pas arrêté là. Malgré l’interdiction officielle, ces films continuaient à se faire et à se vendre, mais pour un certain public, en constante augmentation, ça ne suffisait plus. Il y avait toujours l’écran entre eux et... ce qu’ils regardaient. Un écran infranchissable. Alors il s’est mis en place de nouvelles filières qui ne proposaient plus seulement des films, mais directement des victimes dont l’acheteur pouvait faire ce qu’il voulait. Pour des sommes d’abord astronomiques, puis bientôt de plus en plus raisonnables, il devint possible de se procurer en toute illégalité un homme, une femme, un enfant, dont on pouvait faire n’importe quoi en toute impunité. La

seule limitation étant de disposer d'un local assez isolé et insonorisé pour pouvoir se défouler en toute quiétude. Et vous vous en doutez, avec des réseaux si bien organisés, même le local en question pouvait être fourni.

— Mais, et le gouvernement, la police... ?

Quentin eut un geste évasif.

— Ils ont bien réussi à neutraliser quelques réseaux, à remonter quelques pistes, mais pas toutes, évidemment. La preuve : aujourd'hui encore, tout ce commerce se porte au mieux. Quant à savoir si le gouvernement et la police ont toujours fait tout ce qu'il fallait pour endiguer le phénomène... Vous savez, on peut être gouvernant ou policier et avoir tout de même des... besoins comme ceux dont je vous parlais.

— Vous voulez dire qu'eux aussi étaient... clients ?

— C'est peut-être cela le pire, David. De nos jours, je pense pouvoir affirmer que tous, je dis bien tous sans exception, nous sommes ou nous avons été ou nous serons clients. Plus ou moins, plus ou moins fréquemment, pas pour les mêmes « services » ou « produits », mais tous...

— Vous aussi ? Alice aussi ?

— Alice aussi, je le pense. Et moi-même... Ne me regardez pas comme ça, je comprends très bien ce que vous pensez mais... vous, David, vous n'avez jamais eu envie de tuer quelqu'un ? Comme ça, un jour où tout va mal, un jour où vous ne vous maîtrisez pas, vous n'avez jamais été à deux doigts de vous jeter sur quelqu'un pour le tuer, froidement, de vos propres mains ? (en un éclair, le visage de l'homme du sex-shop revint à la mémoire de Quentin) Jamais ?

David eut un signe de dénégation. Il n'aurait pu dire s'il était plus horrifié des révélations de Quentin ou plus navré d'apprendre qu'Alice et lui faisaient le jeu d'un tel système, acceptaient – ou ne pouvaient s'empêcher – d'y prendre part. Le monde, au-delà du dôme de Kern, était décidément une aberration totale, un monde de folie auprès duquel les caméras d'observation de la Réserve, ses couloirs parcourus de voyeurs avides, ses murs

dressant l'infranchissable rempart d'une prison autour d'hommes parqués comme des animaux, semblaient presque rassurants.

— Et je suppose que les Charogneurs, ce sont ces gens qui fabriquent des *snuffs* ou fournissent des victimes aux sadiques com... (il faillit dire « comme vous » et se retint à temps) de votre société ?

— C'est à peu près ça. En fait, tous ces réseaux, toutes ces organisations dont je vous parlais, fonctionnaient chacune de son côté, sans concertation. Et, il y a une dizaine d'années, une sorte de fédération s'est mise en place. Oh rien d'officiel, bien sûr, encore une fois. Mais les réseaux se mirent à travailler ensemble, plusieurs disparurent bientôt, les plus petits, d'après ceux qui enquêtèrent à l'époque sur le phénomène, les interlocuteurs devinrent toujours un peu les mêmes. On se mit à les appeler les Charogneurs, je crois que c'est d'un journaliste de l'époque qu'est venue l'appellation, et puis elle est restée. Des rumeurs courent selon lesquelles ils seraient installés ici, dans la vieille ville. Ils y seraient à la fois proches de la ville, des clients, victimes potentielles, mais aussi protégés par l'espèce de peur superstitieuse qui entoure les ruines. De plus, s'ils sont effectivement terrés ici, ils doivent connaître parfaitement les lieux : une expédition qui viendrait les déloger sur leur propre terrain s'y casserait forcément les dents. Finalement, au bout de quelques années et jusqu'à aujourd'hui encore, toute cette industrie s'est mise apparemment à dépendre d'une seule et unique autorité, le Styx.

— Le Styx ? Le chef des Charogneurs ?

— Le chef, peut-être. En fait, personne n'a jamais su dire si le Styx était une personne ou un groupe de personnes, ou encore le nom que les Charogneurs s'étaient attribué. C'est juste un nom, une entité impalpable, insaisissable et invisible, comme sont impalpables, insaisissables et invisibles les Charogneurs eux-mêmes. Mais tout invisibles qu'ils soient, ils savent toujours si vous avez besoin de quelque chose, et ils savent toujours vous le fournir. Il y a un système de transport souterrain

en ville, que presque plus personne n'utilise aujourd'hui, tant il est fréquent qu'on y disparaisse sans laisser de traces ; certaines cliniques ont été placées sous surveillance quand on s'est aperçu qu'on y dénombrait un taux anormal d'enfants mort-nés... mais dont on ne retrouvait jamais les corps ; on raconte même que dans certains Centres de Détente, il arrive parfois plus de monde qu'il n'en repart.

— Et personne ne fait rien pour arrêter ça ?

— Encore une fois, je ne suis pas certain que quiconque ait vraiment intérêt à faire quelque chose. Tous les gouvernements ont toujours désapprouvé l'existence des Charogneurs, condamné cette industrie souterraine et annoncé des mesures pour y mettre un terme. Mais rien n'a jamais été fait. Imaginez un peu : si plus personne ne pouvait extérioriser ses pulsions les plus profondes, soit par le truchement de *snuff-movies* soit sur des victimes bien réelles, à quoi croyez-vous que ressemblerait la société ? Comment croyez-vous que les gens se défouleraient, alors ? Régulièrement, on apprend que quelqu'un a été pris d'une crise de folie meurtrière en plein centre-ville, que des carnages sont déclenchés par des maniaques, vous-même, vous avez vu ce qui s'est passé au pornsecteur tout à l'heure. S'il n'y avait plus les Charogneurs, comment croyez-vous que cette situation évoluerait ? Comprenez-moi bien, je ne légitime pas ce qui se passe. Je dis simplement que les autorités ont tout intérêt à ce que les Charogneurs existent et canalisent des instincts ataviques qui, sinon, deviendraient incontrôlables et feraient exploser la société toute entière. Une sorte de moindre mal, ou de mal nécessaire, si vous préférez.

Abasourdi par ce qu'il venait d'entendre, David resta muet quelques instants puis finit par lâcher :

— À Kern, dans la Réserve, nous n'avions rien de tout cela : ni Charogneurs, ni *snuff-movies*, ni séances de torture organisées. Mais à ma connaissance, depuis que la Réserve existait, personne n'y était devenu dingue comme vous me le racontez. Pas de carnage, pas de folie meurtrière... Nous n'avions jamais eu besoin de tout ça pour

que notre société n'explode pas, comme vous dites. En fait, ce qu'il a fallu pour détruire Kern, c'est vous. C'est votre gouvernement avec ses lance-flammes et ses assassins professionnels... Mais peut-être n'était-ce pas leur faute : une pénurie de *snuff-movies*, sans doute, et il a bien fallu que ces pauvres garçons se défoulent...

Quentin voulut répondre à cette conclusion grinçante, mais un cri l'interrompit. C'était la voix d'Alice, provenant du bâtiment voisin où elle était entrée. Quentin bondit sur ses pieds, mais déjà, Alice réapparaissait. Elle tenait son bras gauche qui saignait, entaillé d'une large cicatrice. Et elle était suivie de deux femmes et d'un homme armés. Ils n'avaient pas d'uniformes, ne portaient que des vêtements civils usés et, autour de la tête, des bandeaux de tissu qui redressaient comiquement leur épaisse tignasse. David comprit avant même que la voix de Quentin, dans un murmure, ne se fasse entendre :

— Les Charogneurs...

28.

La voiture qui transportait Sarah Wehler freina et s'arrêta à la hauteur des trois conduites intérieures des Brigades de Surveillance. En apercevant le visage soucieux de Scobb et le rictus qui crispait ses mâchoires derrière ses joues charnues, la vieille femme eut son premier sourire de contentement depuis plusieurs heures : certes, elle ne tenait pas encore le fossile, mais visiblement, Scobb n'était pas plus avancé qu'elle. Elle descendit de voiture d'un pas conquérant et marcha jusqu'à Scobb. Les deux adversaires se toisèrent en silence sous le regard anxieux de leurs acolytes respectifs ; de la vieille ville, à l'entrée de laquelle ils se trouvaient, provenaient les sifflements lugubres d'un vent qui paraissait porter les miasmes de mort de l'immense nécropole abandonnée ; quant à la lumière, ce n'était plus celle, éblouissante, du centre-ville, ni même la pénombre grise de la cité en ruine. Ceux qui assistaient à la rencontre auraient pu s'imaginer, n'eussent été les échos des voitures qui passaient non loin de là sur l'autoroute, au lendemain de la fin du monde face à deux rescapés prêts à s'entredéchirer pour survivre. Et de fait, il suffisait de croiser les regards glacés que s'échangeaient Scobb et Wehler pour se convaincre que l'affrontement affleurait. Ce fut la voix de Wehler qui rompit finalement le silence, douloureuse comme un crissement d'ongle sur du métal.

— Match nul, Scobb. Je suppose qu'il est là-dedans.

— Il ? Qui donc, professeur ?

— C'est bien ce qui me semblait. Et vous n'avez pas osé vous aventurer sur le territoire des Charogneurs ? Même pas pour le récupérer. Vous me décevez un peu, petit homme.

Scobb sursauta presque sous le camouflet. C'était la première fois que Wehler osait lui parler ainsi en public – lui-même n'aurait jamais songé à en faire autant – et il se sentit rougir et bouillonner d'une envie presque irrépressible de sauter au cou de cette vieille salope et de... Serrant les dents, il parvint à se dominer, et se retint de gober une *cooler*. C'eût été admettre trop clairement que Wehler avait touché un point sensible

— Allez-y donc, vous, riposta Scobb. Après tout, ce sont vos amis, là-dedans, vos fournisseurs de cobayes. Même si depuis quelques jours, vous avez peut-être évité de trop les contacter pour ne pas désobliger ce cher Grégoire.

Et toc, au passage, un petit coup de ce « cher Grégoire », histoire de bien rappeler à Wehler que certains étaient sensiblement plus proches qu'elle de l'Autorité.

— Toujours pas de nouvelles du président ? lança Wehler au conducteur de sa voiture, qui secoua la tête en signe de dénégation.

Cette fois, c'était autour de la chercheuse de montrer à son vis-à-vis que, loin de se cacher de Kawagi, elle travaillait en contact direct avec lui. La conversation menaçait de tourner au pugilat verbal, et chacun prit conscience que tel n'était sans doute pas le plus urgent. Avec un bel ensemble, ils se détournèrent et se rapprochèrent de leurs véhicules. Scobb ordonna à ses hommes de rester là avec deux voitures, tandis qu'il regagnait son bureau en compagnie du major Dane.

— Je ne vous propose pas de vous raccompagner, chère amie, lança-t-il, je vois que vous avez votre propre véhicule.

Une façon comme une autre de souligner que Wehler était forcée d'abandonner la place si elle ne voulait pas

rentrer à pied. Mais la grande femme contre-attaqua, d'une injonction aux deux hommes installés à l'arrière de sa voiture :

— Vous restez ici, à surveiller les lieux. J'enverrai quelqu'un pour vous relayer.

Puis elle reprit place aux côtés du chauffeur et lui dit de redémarrer.

— Sale petite teigne, grogna-t-elle, les yeux rivés au rétroviseur, quand ils se furent éloignés. Appelez tout de suite Kœstler au centre de recherche, qu'il envoie des hommes armés surveiller toutes les sorties de la vieille ville. Et vite ! Cette petite punaise de Scobb a déjà dû rameuter toutes ses troupes, peut-être même va-t-il les envoyer à l'intérieur de la vieille ville... Et essayez encore de joindre le président, il n'y a que lui qui puisse bloquer les Brigades de Surveillance.

— Ça va être une course contre la montre, songea Scobb en montant en voiture. Wehler a des contacts chez les Charogneurs, peut-être même cette vieille bique est-elle directement en relation avec le Styx. Si les Charogneurs ont mis la main sur le fossile, elle est bien capable de négocier sa récupération.

Il essuya ses mains moites sur son pantalon. Dès qu'il arriverait à son bureau, il appellerait son intermédiaire habituel auprès des Charogneurs. C'était risqué, à un moment où Kawagi semblait particulièrement remonté contre eux, mais il n'était pas question de laisser l'avantage à Wehler.

— Dane, il va falloir me réunir une bonne vingtaine de gars solides et efficaces. Très rapidement.

— Ça ne devrait pas poser de problème, monsieur. C'est pour entrer dans la vieille ville et y faire du nettoyage ?

L'impassibilité de Dane et son incapacité à être prise de court étaient décidément exaspérantes, mais Scobb avait l'esprit trop occupé pour s'en formaliser.

— Exactement. Si les Charogneurs ne veulent pas nous rendre le fossile, on liquidera l'ensemble : fossile, Charo-

gneurs, pas de détails. Et en plus, ça fera plaisir au président ! Il n'y a pas de petit profit...

29.

D'un regard, Quentin estima la situation : le dos d'Alice était dans le prolongement d'une des armes des trois Charogneurs ; les deux autres, s'ils ne les tenaient pas en joue, avaient les mains crispées sur de petits automatiques qui n'auraient aucun mal à stopper net toute tentative de rébellion. En réponse à l'interrogation silencieuse de David sur la conduite à tenir, il esquissa un geste d'apaisement.

— C'est gentil de nous rendre visite, lança une des deux femmes.

Vêtue de rouge criard, elle pouvait avoir vingt-cinq à quarante ans, mais il était ardu, à son accoutrement de maquisarde et aux traînées noirâtres qui lui balafraient le visage comme des peintures de guerre improvisées, de lui donner un âge plus précis. Ses deux acolytes eurent un sourire entendu en réponse à sa remarque, un sourire peut-être légèrement forcé qui suggéra à Quentin qu'elle devait diriger le petit groupe. Ce fut donc à elle qu'il s'adressa.

— Écoutez, nous sommes là en amis, nous ne voulons pas de mal...

— Trop aimable, rigola la femme. Nous étions très inquiets...

Alice hésita à rétorquer qu'ils n'étaient là que pour échapper aux poursuites des Brigades de Surveillance, mais elle y renonça. Se présenter comme des fugitifs

reviendrait à être considérés comme une monnaie d'échange, et pour un bon prix, les Charogneurs pourraient parfaitement les « revendre » à ceux-là mêmes qu'ils fuyaient. Peut-être serait-ce plus tard un moyen d'échapper à des traitements nettement plus désagréables, mais il serait toujours temps, alors, de négocier en brandissant cet argument. L'autre femme, plus petite et frêle, observait Alice d'un air mauvais, mélange de provocation et de désir inexprimé. Cependant, l'homme s'était approché de Quentin, son menton mal rasé tendu vers lui en une grimace de méfiance.

— Vous ne seriez pas par hasard des espions du président ? Histoire de préparer un débarquement de Brigades de Surveillance ?

— Pas du tout, je vous ass...

D'un geste si vif qu'il surprit tout le monde, l'homme lui coupa la parole en le saisissant par les cheveux pour le forcer à se courber. Quentin laissa échapper un gémissement de douleur, à son tour interrompu par le genou de l'homme qui lui percuta la mâchoire et l'envoya rouler sur la chaussée. De nouveau, la femme en rouge fit entendre un rire de gorge, qui cette fois, dégénéra en une toux grasse et douloureuse. La seconde femme, elle aussi, fit entendre un rire, plus clair, et lança une insulte à Quentin. Ce fut en l'entendant parler que David réalisa que ce n'était pas une femme mais un gosse, de treize ou quatorze ans au maximum, encore imberbe, que ses vêtements androgynes féminisaient de façon troublante. Seule sa voix, où résonnaient les prémices de la mue, le trahissait. Quentin se releva avec difficulté, du sang dégouttant de ses lèvres fendues. David perçut aussitôt l'effet du sang sur leurs agresseurs, une sorte de plaisir fiévreux qui chargea brusquement l'atmosphère d'électricité. Alice, pour sa part, s'obligea à ne pas se précipiter vers Quentin : une balle l'aurait fauchée sur-le-champ, elle le savait très bien.

— Fouillez-les, ordonna la femme en rouge. S'ils sont là en éclaireurs, ils doivent porter une émetteur-récepteur ou un autre gadget.

L'inspection fut rapide mais complète, délibérément humiliante. L'adolescent dut fouiller, à contrecœur, Quentin et David, tandis que l'homme se chargeait d'Alice. Ils les firent se déshabiller et se tenir nus dans les bourrasques de vent tandis qu'ils examinaient les vêtements et la voiture. Malgré son angoisse, Alice ne put s'empêcher d'observer à la dérobée les corps offerts de David et Quentin, avec la même envie manifeste que la femme en rouge. L'adolescent, pour sa part, ne quittait pas des yeux la nudité d'Alice, qu'il détaillait avec la concupiscence vicieuse d'un gosse en pleine puberté. Lorsque les Charogneurs eurent acquis la certitude que leurs recherches étaient vaines, ils laissèrent leurs victimes se rhabiller sommairement. Une moue de déception déforma les traits du garçon quand la poitrine d'Alice disparut sous ses vêtements unisexes, vite teintée de haine en constatant que Quentin lui prenait la main pour la réconforter.

— Bon, et bien, puisque vous êtes venus nous rendre visite, on va vous faire visiter, ricana la femme en rouge.

— Écoutez, tout ce qu'on demande, c'est de rester ici quelques heures, en attendant que...

Un regard sombre de l'homme interrompit Quentin. Après une hésitation, il se mit à marcher dans la direction qu'il lui indiquait, entraînant Alice à sa suite. À regret, sentant qu'ils commettaient une erreur qui se révélerait fatale, David obtempéra à son tour.

La femme en rouge avait disparu après avoir récupéré les clés de la voiture. L'homme et l'enfant entraînaient alors leurs trois prisonniers à travers les rues désertes ; le paysage resta le même, cadavérique et dévasté pendant plusieurs minutes, puis le petit groupe arriva en vue d'une vaste étendue plane, dominée du squelette roussi d'une cathédrale. Ses façades à demi effondrées, révélant sans pudeur les détails de la charpente, parsemées çà et là de gargouilles amputées qui fixaient sur le vide des regards farouches, paraissaient veiller sur ce monde détruit, imposantes sentinelles aussi mal en point que le royaume

qu'elles gardaient malgré leur déchéance. Au pied de l'édifice s'ouvrait un passage, un escalier mécanique hors d'état qui plongeait sous les ruines et les jardins lépreux. Le petit groupe s'y engouffra à la suite de l'adolescent. Ils passèrent ce qui devait être un poste de garde, où un petit homme chaussa d'épaisses lunettes pour examiner Alice, Quentin et David, avant de les laisser passer en faisant coulisser une grille crissante. D'autres volées de marches les conduisirent encore un peu plus profondément sous la terre, et ils arrivèrent dans ce qui devait être les vestiges d'un immense centre commercial. Le dallage était fendillé par endroits, les couleurs autrefois criardes des enseignes qui subsistaient étaient défraîchies et l'ensemble aurait nécessité quelques rénovations, mais malgré tout, les dégâts de la guerre et des bombardements s'étaient ici fait moins sentir qu'à l'extérieur, du fait sans doute de la situation souterraine du complexe commercial.

Ils passèrent devant une large vitre au-delà de laquelle on apercevait le grand bain d'une piscine. À en juger par la belle couleur bleutée de l'eau et l'impeccable propreté des carrelages, David songea qu'elle devait être encore utilisée et, se rappelant les explications de Quentin, il eut un frisson en imaginant ce que pouvait signifier, pour les Charogneurs, se servir d'une piscine. Face à la vitre qui ouvrait sur le bassin, une série de panneaux annonçait un cinéma. Cela ne dit pas grand-chose à David, mais l'heure n'était pas aux explications. Ils poursuivirent leur route, toujours guidés par l'homme et le gosse, qu'avaient rejoints une femme et un homme habillés de la même manière. Le long des larges couloirs qu'ils empruntaient, d'anciennes boutiques avaient été vidées et réaménagées en décors : ici, c'était une chambre à coucher, là une salle de torture à la mode de l'inquisition espagnole, ici encore, un trottoir de quartier mal famé ou là-bas une salle d'opération improvisée ; dans d'autres, ce n'était pas un décor précis, il n'y avait que des appareillages complexes : des rouages, des courroies, des sièges n'attendant qu'un occupant et surmontés de structures métalliques dont il était préférable de ne pas chercher à comprendre

l'évidente finalité ; d'autres encore étaient vides, comme en attente d'une nouvelle inspiration. Dans l'un des décors, une salle de classe factice composée d'un tableau, d'une estrade et de quelques pupitres abîmés, un homme était agenouillé et lavait à grandes eaux le sol taché de larges auréoles de rouge virant au brun. David détourna les yeux, préférant ne pas risquer d'en voir trop ; il saisit le regard de Quentin, plus fasciné que véritablement révolté. D'un couloir latéral, où se poursuivaient les décors, jaillit un cri ; pas un cri de douleur, non, mais un cri qui concentrait un désespoir et une épouvante tels que les trois prisonniers se surprirent à prier malgré eux pour ne jamais savoir ce qui l'avait provoqué. Alice se rapprocha un peu plus de Quentin qui la serra contre lui, et aussitôt, l'adolescent les sépara rudement d'une bourrade ; au passage, il laissa ses mains s'attarder plus longtemps que nécessaire sur Alice, palpant à la dérobée les rondeurs qui soulevaient ses vêtements. La jeune femme le repoussa, s'attirant un nouveau regard haineux.

— Espèce de sale p... ! commença le garçon d'une voix que la colère faisait déraiser dans les aigus.

David sentit que l'affrontement était inévitable, mais :

— Yann, ça suffit, lança un des Charogneurs.

Le gosse obéit et se détourna, comme si tout cela ne le concernait déjà plus. La crise s'était dissipée aussi vite qu'elle était apparue, curieusement, et elle n'en était que plus inquiétante : ils étaient donc tributaires de la moindre saute d'humeur de leurs geôliers, du moindre incident qui leur ferait perdre leur sang-froid.

Au-delà de la zone des décors improvisés, on atteignait des couloirs nettement moins bien entretenus. L'odeur suffocante des détergents ne suffisait pas à masquer celle, plus insidieuse, de la mort et de l'abandon. Ici, les murs perdaient leur peinture en une pelade malade, des traînées sombres zébraient le sol, tel un jeu de piste crasseux. Les recoins, noyés dans une obscurité que des lampes de plus en plus rares étaient impuissantes à dissiper, paraissaient grouiller d'une vie indistincte. Des

bêtes, ou simplement le jeu des ombres du groupe qui passait ?

Cette fois, les anciennes boutiques n'avaient pas été aménagées. Vides de tout ameublement, elles étaient fermées par des grillages, des rideaux de fer ajourés. On pouvait parfois distinguer dans la pénombre des silhouettes allongées sur le sol qui, à l'approche des pas, se recroquevillaient dans le noir dans l'espoir d'être oubliées. Ils arrivèrent devant une « cellule » vide. L'un des hommes déverrouilla la grille et la leva dans un gémissement de métal rouillé. David puis Alice durent se courber pour entrer, mais, alors que Quentin allait les suivre, le garçon lui fit signe de s'immobiliser. Il alla murmurer quelque chose à l'oreille de l'homme qui l'avait apostrophé un peu plus tôt ; celui-ci hocha la tête, semblant peser le pour et le contre, puis finit par donner une tape amicale sur l'épaule de Yann.

— Toi, lança-t-il à Quentin, tu restes avec nous. On a besoin de toi.

— Non ! s'écria Alice.

Et elle voulut ressortir, s'interposer, mais ce fut peine perdue. Brutalement rejetée en arrière, elle alla s'écrouler au fond de la cellule. Quand elle se releva, la grille s'était de nouveau abaissée, l'enfermant avec David.

— Je vous en prie, gémit Quentin. Laissez-moi, je vous en prie...

L'homme lui répondit d'une voix dont les accents bienveillants étaient sans doute plus le plus terrifiant.

— Ne t'inquiète donc pas. On va juste te faire prendre une bonne douche chaude, bien chaude. Ça te fera du bien, par ce froid...

Cette déclaration fut ponctuée d'un rire clair de l'adolescent, qui s'autorisa un dernier regard narquois vers Alice avant de suivre le groupe qui repartait déjà.

— Par pitié, balbutiait Quentin, par pitié...

Alice se jeta contre la grille, tenta de la secouer, en vain. Elle cria :

— Revenez ! Nous sommes recherchés par les Brigades de Surveillance. Contactez-les, ils veulent nous récupérer

vivants, ils sont prêts à payer, vous faites une erreur, revenez ! Je veux parler à votre chef, revenez !

Seul l'écho de ses cris et des pas qui s'éloignaient lui répondit. Elle se laissa glisser sur le sol, en larmes. David s'approcha, voulut la relever, mais elle le repoussa, les traits déformés par la haine.

— Fous-moi la paix, toi ! Tout est de ta faute, c'est à cause de toi que nous sommes là ! Ils vont le tuer, tu comprends ça, ils vont le torturer et nous après ! Tout ça par ta faute. Tu aurais mieux fait de crever avec les autres à Kern, on aurait dû tous vous exterminer depuis longtemps !

David n'insista pas. Il se retira vers le fond de la cellule, laissant Alice se calmer ; d'ailleurs, dès qu'il eut disparu dans l'obscurité, elle se tut et se laissa aller à des sanglots convulsifs. David en profita pour examiner leur prison. Les murs étaient nus, la pièce était vide, il ne vit rien qui aurait pu constituer une arme. Seuls quelques cartons moisis subsistaient, où pourrissaient des billes de polystyrène. Au fond, une porte qui avait dû autrefois donner sur une arrière-boutique, était murée. En tâtonnant, David put constater qu'il était vain de s'y attaquer à mains nues. À son tour, il s'assit sur le sol glacé. Ils étaient coincés, sans espoir de sortie. Il resserra ses vêtements autour de lui et peu à peu, le froid l'engourdit et la fatigue de leur folle poursuite l'envahit ; il sombra dans une torpeur agitée et s'endormit...

30.

Il flottait. Il flottait sur une mer sèche et glacée où s'entrechoquaient de lourds rochers qui flottaient eux aussi. Ses épaules heurtaient parfois les récifs à la dérive, lui arrachant une grimace, les vagues se faisaient plus violentes, les chocs contre les rochers plus vifs. Dans le souffle du vent, il s'entendait appeler. Rachel ? Non, ce n'était pas elle. La voix devint plus impérieuse. David ! David ! Sa tête cogna contre un rocher et il s'éveilla sur le coup. Alice était accroupie devant lui, dans l'obscurité. C'était elle qui le secouait, sa voix était fébrile.

— David ! Tu m'entends ?

Il hocha la tête, lui saisissant les mains pour qu'elle le laisse tranquille.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai froid.

Elle s'assit près de lui, d'abord distante, puis de plus en plus proche. Il prit conscience du froid qui le mordait en même temps que de la chaleur qui émanait d'Alice ; ce fut lui qui l'attira contre son corps.

— Ils ne sont pas revenus ? souffla-t-il.

Elle secoua la tête, un peu étonnée de la question. Puis elle se souvint : quand les fossiles dormaient, ils perdaient toute notion du monde extérieur. Elle était restée prostrée près d'une demi-heure, frissonnant dans le froid ; la peur, la colère la submergeaient, et elle n'avait pas seulement une *cooler* à gober pour se sentir mieux. Puis,

quand le froid s'était intensifié, elle avait décidé de rejoindre David, et le seul fait de le voir, affalé contre le mur, sans défense, ses lèvres entrouvertes dans son sommeil, l'avait déjà quelque peu réchauffée. À présent, elle sentait son haleine chaude contre sa joue, et à travers leurs vêtements, il lui semblait presque toucher ce corps qu'elle n'avait cessé de désirer depuis une dizaine d'heures. La cuisse de David était collée à elle, ferme et raidie par le froid. Avec la chaleur et la proximité de cette chair masculine, elle se sentait presque rassérénée, le sort de Quentin passait soudain à l'arrière-plan, lui semblait d'un coup moins important que sa propre situation, que le besoin que son corps lui exprimait sournoisement, par le rythme de son sang dans ses tempes, par la démangeaison qui envahissait son ventre et qu'elle connaissait bien... Elle fit glisser sa main sur la poitrine de David, s'insinua sous les vêtements du jeune homme, contre sa peau qui eut un bref sursaut. Comme il se laissait faire, elle s'enhardit et se trouva bientôt assise sur lui.

— J'ai envie de toi..., souffla-t-elle d'une voix rauque.

La première pensée de David fut « Et Quentin ? », mais les doigts d'Alice sur sa peau dissipèrent vite ce scrupule. D'ailleurs quelle valeur pouvaient bien avoir les scrupules dans leur situation ? Quentin, certainement, était mort, et eux n'allaient pas tarder à connaître le même sort... Surtout, ne pas penser à la façon dont Quentin avait été exécuté, à celle dont eux-mêmes mourraient, il aurait accepté n'importe quelle diversion pour s'éviter ces questions... Et malgré lui, son corps réagissait déjà aux caresses d'Alice. Un instant, il oublia tout : les Charogneurs, la prison, le froid, ce qui les attendait... Tout disparut derrière les fiévreux halètements d'Alice et ils glissèrent tous deux sur les cartons pourrissants qui s'émiettèrent sous leur poids.

Ç'avait été une étreinte sans plaisir et sans douceur, violente et malhabile ; David s'était comporté gauchement, et la conscience qu'il avait eue de son inexpérience l'avait rendu brutal. Il ne pouvait le savoir, mais cette

brutalité qu'il avait infligée à Alice pour la punir d'être témoin de sa maladresse avait comblé la jeune femme et compensé ses pataudes hésitations de puceau. Après le spasme final, ils étaient restés hébétés, vautrés sur les restes de cartons détrempés qui empestaient l'odeur humide de la moisissure, la tête figée vers le plafond dont, leurs yeux s'étant habitués à la pénombre, ils pouvaient distinguer les lézardes et les lambeaux de peinture. La blessure, au bras de la jeune femme, s'était rouverte pendant leur étreinte, et elle n'avait pu retenir un petit cri de douleur quand la croûte de sang durci s'était brisée ; était-ce une fausse impression, ou cette plainte avait-elle vraiment décuplé l'excitation de David ?

Leur respiration s'était peu à peu ralentie, plus silencieuse mais aussi plus oppressée au fur et à mesure qu'ils reprenaient pied dans la réalité et que leur revenait la conscience de leur situation. Alice en aurait pleuré, depuis qu'elle songeait que, peut-être, Quentin avait agonisé pendant qu'elle gémissait sous David, que peut-être, par le caprice d'un hasard pervers, elle avait joui au moment même où son mari succombait. Seule cette pensée, cette crainte informulée, la retenait de solliciter de nouveau David dont elle sentait encore la chaleur en elle.

Le temps s'écoula ; des heures ou des minutes, aucun des deux n'aurait su le dire précisément. Tout semblait immobile dans cette prison obscure, le temps, l'espace... À l'exception de sanglots lointains, de rumeurs qui pouvaient aussi bien être des rires étouffés, des paroles chuchotées dans des cellules voisines, une éternité silencieuse semblait être descendue sur les cachots alignés le long des couloirs. Sans raison, quand David parla, ce fut aussi à mi-voix ; il ne craignait pas d'être observé mais une sorte de peur superstitieuse le persuadait qu'en troublant l'inertie du moment, il risquait de déclencher de nouvelles catastrophes.

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

Dans cet espace-temps sans repères, distordu, la réponse d'Alice lui parut mettre des années à lui parvenir.

— Je suppose qu'ils vont venir nous chercher, nous aussi.

— Et... ?

— Nous torturer devant une caméra, probablement. Ou nous revendre, je l'ignore. Quentin t'a expliqué ce qu'étaient les Charogneurs, n'est-ce pas ?

Le silence de David résonna comme une approbation. Et dans ce silence, Alice entendit également que son mari avait été franc jusqu'au bout : il n'avait pas caché qu'eux-mêmes, parfois, s'étaient faits les clients des Charogneurs, se repaissant comme d'autres devant les atrocités qu'on s'apprêtait peut-être désormais à leur faire subir. Quelque part dans sa détresse, Alice sentit s'insinuer une pointe de honte.

— Avec de la chance, ils nous revendront. On ne s'en sortira pas davantage, mais ce sera peut-être plus rapide. Tout le monde n'a pas autant d'imagination (sa voix grinça en une tentative avortée de rire) que les Charogneurs, ni autant de technique.

— Tu avais l'air de dire, tout à l'heure, que peut-être, s'ils savaient que les Brigades de Surveillance nous recherchaient...

— Oui, ce serait sans doute le mieux. Ils nous revendraient aux Brigades, et on en finirait plus vite. Une exécution propre, nette et sans bavure. Et rapide.

— Tu y crois ?

— Non, finit par répondre Alice d'une voix étranglée.

David se leva, et fit une nouvelle fois le tour de la cellule. Elle ne contenait décidément rien qui pût leur permettre de s'évader, rien non plus qui pût leur permettre d'en finir par leurs propres moyens. Il crut presque qu'elle avait lu dans ses pensées quand Alice reprit :

— Inutile de chercher. Ce serait trop facile. Si tu veux vraiment te suicider, il n'y a que les murs.

— Les murs ?

— Oui. Si tu en as le courage, tu peux toujours essayer de te fracasser le crâne contre les murs. En tapant bien fort, et si tu as de la chance...

David caressa du bout des doigts le mur qui lui faisait face. Derrière le plâtre qui s'effritait, le béton apparaissait, granuleux, rugueux ; il tenta de s'imaginer prenant son élan, fonçant la tête la première, résistant à l'instinct de conservation qui lui dicterait de s'arrêter au dernier moment ou de ralentir... il sut sans même avoir à essayer qu'il n'en serait pas capable.

— Si tu avais déjà vu un de leurs *snuff-movies*, tu en trouverais peut-être la force, le raila Alice. Mais ne te fais pas trop d'illusions : s'ils ne nous ont pas attachés, c'est qu'ils savent très bien à quoi s'en tenir. Tu ne le feras pas, et moi non plus...

De nouvelles minutes s'écoulèrent, dans un silence navré, puis Alice parla de nouveau :

— Tu serais capable de me tuer ?

— Te tuer ?

— Oui. Si je te le demandais, est-ce que tu pourrais le faire ? M'étrangler ? Serrer jusqu'à ce que je ne respire plus ?

La dernière phrase se cassa en un sanglot. David resta les bras ballants, ne sachant que répondre.

— Je t'en prie, geignit Alice, fais-le... Je ne veux pas souffrir, j'ai peur de ce qu'ils vont me faire, je t'en prie... J'ai vu ce qu'ils font à leurs victimes, c'est atroce... Je t'en supplie...

Et, toujours gémissant, elle égreua un long catalogue des tortures auxquelles elle avait assisté dans des *snuff-movies*, prenant un plaisir malsain à les détailler, à fouetter de précisions ignobles sa propre terreur... David, qu'une sueur brûlante recouvrait malgré le froid, se jeta sur elle, lui enjoignant de se taire, mais cela ne fit qu'encourager Alice. Elle se mit à parler de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à ce que David la saisisse par le cou. Il serra un peu et les paroles d'Alice se fêlèrent, se perdirent dans un filet de voix *decrescendo*. Ses yeux se révulsèrent et ses lèvres béèrent sur le silence ; ses poings tapèrent sans force sur David, moins pour se défendre que par réflexe... Le jeune homme relâcha soudain sa pression, douché par le silence qui était

retombé. Le corps d'Alice s'affala sur le sol tel un vêtement vide et David fut un instant persuadé qu'il l'avait tuée. Mais aussitôt, elle fut secouée d'une toux laborieuse alors que l'air se frayait de nouveau un passage dans sa gorge ; elle se recroquevilla en position fœtale, le visage congestionné. David, incapable de savoir s'il était ou non soulagé, recula en l'observant. Quand les secousses convulsives qui l'agitaient se furent calmées, il la vit relever la tête, darder sur lui des yeux que l'asphyxie avait noyés de larmes, et sa voix s'éleva, forte et sèche, aussi violente qu'une claque.

— Espèce de salaud... pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Pourquoi n'es-tu pas allé jusqu'au bout ?

Il voulut s'approcher mais elle le repoussa d'un geste.

— Ne me touche pas ! Tu es avec eux, n'est-ce pas ? Ou tu es un lâche, une misérable lavette, ou tu es avec eux ! Mais si tu n'es qu'un dégonflé, j'espère que tu seras là, que tu m'entendras quand ils me tortureront ! J'espère que tu m'entendras hurler quand ils me violeront, quand ils me crèveront les yeux...

La même litanie reprit, mais cette fois David ne fit rien pour l'interrompre. Il écouta, incapable de réaction. Et tandis que la voix d'Alice résonnait dans les couloirs, des voix s'échappèrent des autres cellules. Accompagnant son monologue, elles se joignirent en une lamentation unique, immense, qui secouait à l'unisson tous les prisonniers, offrant la vibration d'un sinistre chœur antique à la liste d'atrocités qu'Alice dévidait comme un chapelet.

De nouveau, le temps passa. Cette fois, Alice et David étaient pelotonnés chacun à un bout de la cellule, n'échangeant de loin en loin que des regards furtifs, méprisants parfois, ou encore égarés.

À un moment donné, la voix d'Alice s'était élevée dans l'obscurité, vibrante d'un espoir aux accents de démence.

— Tu sais, tout à l'heure, quand ils nous ont conduits ici, j'ai vu une femme rousse. Tu l'as vue, toi aussi ?

David ne répondit pas, conscient qu'Alice monologuait et n'attendait de sa part aucune réaction.

— Cette femme, je l'ai vue être torturée dans un *snuff-movie*. Ils lui coupaient les mains, ils finissaient par la laisser se vider de son sang comme une outre, en direct.

Il y eut un silence. David ne réagit même pas à cette nouvelle horreur, presque anodine après les révélations de la dernière crise de folie d'Alice. Ce fut donc elle qui reprit la parole :

— Tu comprends ce que ça veut dire ? Quand je l'ai vue, elle les avait, ses mains. Tu comprends ?

Oui, David comprenait où elle voulait en venir, mais sans y croire, sachant qu'il pouvait s'agir d'une ressemblance, qu'il *ne pouvait s'agir que* d'une ressemblance, qu'Alice en était sans doute consciente et qu'elle ne cherchait qu'à s'illusionner vainement. Elle poursuivit :

— Certains se sont toujours demandé si les *snuffs* n'étaient pas simulés, s'ils n'étaient pas truqués... C'est peut-être le cas, après tout. Si j'ai vu cette femme, c'est qu'elle n'est pas vraiment morte, n'est-ce pas ? Ils vont peut-être juste nous demander de faire semblant aussi, de jouer la comédie...

David voulut d'abord la faire taire, mais il n'en fit rien : et si, du fond de sa folie naissante, Alice voyait juste ? Cette abomination à laquelle il avait refusé de croire n'était peut-être qu'un leurre. Une part de lui-même lui criait de ne pas se mentir, de ne pas se faire d'illusions, mais il ne pouvait totalement repousser cet espoir nouveau. Il allait parler, ignorant encore s'il demanderait à sa compagne d'infortune de se taire ou de le convaincre vraiment, mais il n'en eut pas le loisir : d'une cellule voisine jaillit un rire énorme, sarcastique et désespéré qui répondait évidemment aux déclarations d'Alice. Ce fut plus efficace que n'importe quel argument et, sans même protester, avec un pitoyable regard, la jeune femme retomba dans son mutisme.

De nouveau, le temps s'écoula, au ralenti.

David avait sommeillé un peu, puis s'était éveillé avec la sensation d'être encore plus épuisé qu'avant. Il avait, à un moment donné, tenté de compter les secondes,

grattant de ses ongles un trait vertical sur le plâtre du mur à chaque minute écoulée, autant pour s'occuper que pour retrouver une vague notion du temps, mais il avait renoncé avant de graver la quatrième minute. Il se demanda s'il rêvait lorsque des bruits de pas se firent entendre dans le couloir. En face de lui, Alice se redressa, le corps tendu à se rompre. Tous les autres bruits se turent, chuchotements, sanglots, tout s'effaça derrière l'écho qui s'approchait. Chacun, imaginait David, devait retenir son souffle en priant pour que les gardiens ne s'arrêtent pas devant lui, pour que, cette fois encore, « ça » tombe sur quelqu'un d'autre, sur le prisonnier d'à côté... Et David lui-même se prit à espérer, à espérer que le claquement des semelles, encore éloigné, serait le dernier, que les Charogneurs feraient halte là-bas, très loin, sans aller jusqu'à lui.

Un groupe de silhouettes s'encadra devant le grillage, masquant la lumière parcimonieuse du couloir. David entendit Alice murmurer un « Non » apeuré, qui en dit long sur les espoirs qu'elle avait exprimés un peu plus tôt. La grille fut déverrouillée puis levée dans le même crissement déchirant que la première fois. Habités sans doute aux réactions des prisonniers qu'ils venaient chercher, les gardiens entrèrent dans la cellule et s'emparèrent d'Alice et de David pour les traîner dehors sans ménagements ; le jeune homme, encore réfugié dans un vague sentiment d'irréalité, ne se débattit pas ; au contraire, Alice, grelottante, tenta de lancer autour d'elle de pitoyables coups de poing et de pied, ne faisant qu'amuser ses ravisseurs. Tous deux furent conduits le long des couloirs, reprenant le même trajet qu'à l'aller. Au passage, David apercevait des visages dans l'ombre, derrière les grilles, qui les regardaient passer avec un mélange de pitié et de soulagement.

Ils se retrouvèrent en face de la piscine, près de la place carrée qu'ils avaient déjà traversée. Cette fois, on les conduisit jusqu'aux larges enseignes que David avait remarquées sans les comprendre et qui indiquaient « Cinéma ». Ils passèrent des guichets déserts, travers-

èrent un hall au sol et aux murs douillettement moquettés, dans lequel s'affairaient une demi-douzaine de personnes qui portaient des câbles électriques, de lourds projecteurs noirs, des caisses métalliques... Enfin, ils furent conduits devant une porte. Celle-ci s'ouvrit puis se referma sur eux, avec un doux chuintement, et ils se retrouvèrent dans une vaste salle hémicyclique. Des rangées de fauteuils rouges, étagées le long du plancher en pente, faisaient des séries de demi-cercles concentriques tournées vers une longue estrade entourée de rideaux, rouges eux aussi. Une salle de spectacle, manifestement.

David jeta un regard inquiet à l'estrade. Trois hommes achevaient de démonter une cage qui en occupait la quasi totalité. Il flottait dans l'air une forte odeur animale, et le jeune homme évita de trop s'interroger sur ce que recouvraient les deux draps sombres, au fond de la cage. Sur la plus basse rangée de fauteuils, juste devant l'estrade, on démontait deux caméras sur pied, et une jeune femme s'occupait de débrancher des batteries de projecteurs fixés aux murs. Apparemment, pour cette fois, ils arrivaient après le « spectacle », songea David. Mais cette pensée ne suffit pas à le rassurer.

Un technicien mâchonna un juron à propos d'un pas de vis foiré, et un de ses collègues s'approcha pour l'aider. Une jeune fille, à peine plus âgée que l'adolescent qui les avait arrêtés, passa, portant une pile de cassettes pour magnétoscope.

— J'ai terminé les duplications de la séquence de « l'accouchement », quelqu'un peut m'aider pour les étiqueter ?

Il y eut quelques échos de rires complices à l'évocation de la scène de « l'accouchement ». Du fond de la salle, noyé d'ombre, jaillit une voix. Une voix sans colère ni relief, monocorde.

— Ce sont eux ? Amenez-les-moi. Et vous, Tetsuo et Donny, allez tout de suite vérifier les projecteurs défectueux. Et j'ai besoin de savoir combien nous en avons en stock, à part ceux de la piscine. Pressez-vous,

bon sang, on ne sera jamais prêts pour ce soir. Et j'espère que vous m'avez trouvé des figurants plus convaincants que ceux-là ! Même quand ils meurent vraiment, on n'y croit pas !

Il régnait dans la grande salle une étrange atmosphère bon enfant et affairée. Un metteur en scène un peu tyrannique, des techniciens empressés, des décors à ranger... On aurait pu avoir tourné ici la publicité d'une nouvelle lessive ou un jeu télévisé destiné à faire gagner des voitures. Seule la présence des deux draps gonflés de formes humaines, au fond de la cage, jetait un doute quant à l'exacte nature de ce qui venait de se dérouler sur la scène.

Toujours sous étroite surveillance, Alice et David gravirent un escalier, sur le côté de la salle, et rejoignirent celui qui semblait régner sur ce plateau de tournage un peu particulier. C'était un homme entre deux âges, ni gros ni maigre, au physique quelconque, dont la complète banalité était probablement le seul point remarquable. Quand il se leva, ils purent constater qu'il était de taille moyenne, vêtu avec simplicité d'un complet unisexe gris anthracite. Ils avaient face à eux, non pas un tortionnaire à l'expression sadique, ni un artiste dément ayant découvert la quintessence du talent dans la souffrance des autres, rien qu'un petit fonctionnaire aussi grisâtre que ses habits et dont la bonhomie sans passion prenait des allures de monstruosité méticuleuse.

— Ainsi, c'est vous que tout le gouvernement recherche ? demanda-t-il sans qu'il fût possible de discerner s'il était narquois, étonné ou juste consciencieusement professionnel.

Alice opina, un peu surprise d'avoir été crue, et même entendue, lorsqu'elle avait tenté de sauver Quentin. Peut-être celui-ci était-il encore vivant, peut-être n'était-ce pas trop tard.

— Et quand je dis tout le gouvernement, poursuivit l'homme, c'est bien le cas. Nous avons reçu deux contacts vous concernant, émanant de la Direction des Affaires Industrielles et du Centre de Recherche Avancée

Gouvernemental. Rien moins. Et tous semblent très pressés de vous récupérer.

Ainsi, tout s'expliquait. Ce n'étaient pas les cris d'Alice qui avaient convaincu les gardiens. Et au passage, on trouvait là confirmation de la thèse qu'avaient toujours soutenue Quentin et quelques autres, à savoir que les autorités et les Charogneurs marchaient main dans la main.

— Voyez-vous, ce qui m'intrigue, c'est qu'à en croire mes interlocuteurs, vous êtes de simples criminels de droit commun. Vous m'accorderez que, si c'est le cas, on peut s'étonner des efforts que déploient des personnes très haut placées pour remettre la main sur une poignée de petits malfrats. Surtout en les sachant là où ils ne pourront plus causer de tort à quiconque. D'où ma question : j'aimerais savoir pourquoi exactement vous êtes recherchés.

D'un geste, l'homme les invita à le suivre, et ils remontèrent l'amphithéâtre jusqu'au fond, où une petite porte de la même couleur que les murs, à peine visible dans la pénombre, les firent accéder à un bureau. Aussi terne et ordonné que leur hôte.

— Alors que vous veulent-ils ? reprit l'homme.

David laissa parler Alice. Fallait-il jouer cartes sur table ? D'un autre côté, avaient-ils le choix ? Les Charogneurs, cela ne faisait aucun doute, disposaient assurément de moyens très efficaces pour les faire parler si besoin était. Mais, à bien y réfléchir, Alice se rendait compte qu'elle ignorait tout des raisons de l'acharnement des Brigades de Surveillance à retrouver David. Probablement son statut de dernier fossile en vie y était-il pour quelque chose, mais au-delà, elle en était réduite – et lui aussi, lui avait-il confié – aux conjectures. En outre, elle venait seulement d'apprendre, par la bouche même de celui qui les interrogeait à présent, que les Brigades de Surveillance n'étaient pas seules sur leurs traces... Finalement, Alice répondit d'une voix mal assurée, racontant une histoire d'expériences gouvernementales menées au centre de Kern, dont David s'était enfui et était

le seul survivant. Des expériences, assura-t-elle, dont elle-même et Quentin ne savaient rien. Ils s'étaient retrouvés embarqués dans cette histoire pour avoir recueilli David lors de sa fuite, mais même le jeune homme n'avait pu leur en dire plus. David hocha vigoureusement la tête pour approuver, ne sachant trop quelle était la part de vérité dans l'explication d'Alice.

— Ils seront prêts à payer très cher pour nous retrouver, affirma Alice d'une voix où vibrait un fol espoir.

L'homme en gris, qui avait écouté tout cela avec attention, se gratta le menton.

— Pour le retrouver, lui, c'est probable. D'ailleurs, mes interlocuteurs n'ont parlé que de lui, pas de vous et de votre ami.

Alice frissonna, et David lui saisit la main, comme pour l'assurer qu'il ne l'abandonnerait pas. Pour autant, ils savaient tous deux que la décision ne lui appartiendrait en rien. L'homme s'absorba dans sa réflexion, puis fit raccompagner Alice et David à leur cellule. La jeune femme n'avait pas osé demander des nouvelles de Quentin, sans doute craignant ce qu'elle risquait d'entendre.

Resté seul, l'homme en gris s'enferma dans le bureau. Il y avait sans doute un profit à tirer de la situation : moyen de pression sur le gouvernement ou monnaie d'échange, ces deux prisonniers valaient certainement leur pesant d'or. En fin de compte, si les autres étaient d'accord, il n'y avait que le Styx qui pût décider ce qu'il convenait de faire...

31.

Décidément, plus il y pensait, plus Scobb se persuadait que la destruction des Charogneurs, de la vieille ville et du fossile qui devait s'y terrer, était la meilleure solution. Propre et nette, et, si elle était efficacement menée à bien, radicale. Bien sûr, l'anéantissement des Charogneurs n'irait pas sans quelques inconvénients mineurs : toute la population allait se retrouver en état de manque vis-à-vis des services et des produits offerts par l'organisation souterraine ; lui-même, d'ailleurs, regretterait les exutoires commodes et agréables que pouvaient fournir les Charogneurs. Mais c'était un moindre mal – comme l'existence des Charogneurs elle-même en avait du reste été un jusqu'à présent. D'autres les remplaceraient ; rapidement, la place encore chaude serait occupée, il suffirait d'être entreprenant, d'être le premier, pour cueillir comme un fruit bien mûr le marché de la cruauté et du voyeurisme. À bien y réfléchir, d'ailleurs, Scobb se plaisait à songer qu'il pourrait bien être celui qui, après l'extermination, s'empresserait de chausser les bottes du mort. Non pas pour l'argent, pour le profit immense – il n'osait y penser trop précisément – que devait dégager cette industrie, mais pour la puissance occulte qui en résulterait à coup sûr. Dans une société qui ne peut échapper à l'implosion que grâce à une soupape de sécurité, si officieuse, si répréhensible soit-elle, celui qui commande la soupape règne plus sûrement que tout autre sur le monde.

En attendant d'aboutir à une solution aussi extrême, Scobb préférait toutefois régler les choses sans éclats. D'autant plus que, même si le président Kawagi clamait haut et fort son opposition aux Charogneurs, il n'approuverait certainement pas pour autant un bombardement de la vieille ville, à peine à quelques kilomètres de la population, ou une guérilla improvisée par les Brigades de Surveillance. Scobb avait donc contacté son intermédiaire auprès des Charogneurs plusieurs heures auparavant, comme l'avait fait également, à n'en pas douter, Sarah Wehler, mais pour l'instant, de son côté, pas de réponse. On l'avait simplement assuré qu'on étudierait de près le cas de ce prisonnier qui semblait tant lui tenir à cœur ; une promesse qui n'avait nullement rasséréiné le chargé des Affaires Industrielles. Depuis qu'il était assis dans son bureau, que sa secrétaire avait soigneusement remis en ordre après son éclat du matin, il pianotait nerveusement sur son sous-main, brûlant d'envie de rappeler son contact, ou bien de lancer une offensive en bonne et due forme contre la vieille ville, ou d'appeler Kawagi pour obtenir son feu vert... Mais insister trop lourdement auprès des Charogneurs ne pourrait qu'aggraver la situation, faire monter les enchères, voire avantager Wehler ; s'attaquer à la vieille ville sans l'accord du président était un suicide politique ; et il était inutile de rappeler le bureau de Kawagi, où on lui avait déjà répondu que le chef de l'État était en déplacement et qu'il le rappellerait à son retour.

En fait, Scobb était coincé dans la pire situation possible pour lui : privé de toute marge d'action, il ne pouvait qu'attendre le bon vouloir de l'un ou de l'autre sans bouger. Et le pire était de ne pas savoir ce qu'il en était de Wehler. En était-elle au même point, se rongant les sangs, tournant en rond, ou bien avait-elle déjà obtenu gain de cause auprès des Charogneurs ?... Ou auprès de Kawagi ?... Scobb fut comme frappé par la foudre : quel idiot il avait été ! Le président Kawagi en déplacement ? Mais oui, bien évidemment. Et il pouvait même dire où : Wehler l'avait devancé, de peu sans doute, mais cela avait

suffi ; elle devait, en ce moment même, être en grande conversation avec Kawagi pour obtenir des Charogneurs la libération du fossile, si ce n'était pas déjà en cours.

Scobb s'effondra sur son bureau : tout était perdu. Devant ses yeux défilèrent toutes ces dernières années, faites de compromissions, de périodes de repos passées à travailler et à intriguer, de courbettes obséquieuses et d'adversaires savamment torpillés sans qu'ils ne puissent jamais savoir d'où l'attaque était venue ; la route avait été longue, depuis le gros adolescent complexé et humilié par sa mère, jusqu'au chargé des Affaires Industrielles, connu pour être implacable sous ses allures matoises, et dont plus personne n'aurait songé à railler les formes trop rondes. La réussite avait toujours été l'objectif de Scobb ; non tant pour lui que contre sa mère. C'était en révolte contre son souvenir qu'il s'était toujours battu, qu'il n'avait jamais reculé devant rien, ni les moyens, ni les conséquences ; ce n'était pas tant pour assouvir sa propre soif de pouvoir, que contre elle, pour l'imaginer, où qu'elle fût : au paradis, en enfer, ou simplement à six pieds sous terre, dévorée de vers et de moisissure, pour l'imaginer contemplant son fils arrivé au sommet, enragée, suffoquant de jalousie et de frustration furieuse, et peut-être de honte aussi, pour n'avoir pas cru en lui, pour tout ce qu'elle lui avait fait subir... Elle devait exulter, à présent, du fond de son tombeau ! Sa mâchoire d'os devait se décrocher sous les soubresauts d'un rire victorieux...

Il se redressa, bondit de son fauteuil, grimaçant de rage.

Non ! Ni sa mère, ni Wehler, ni personne d'autre n'aurait le plaisir de le voir à terre, lui, Raphaël Scobb ! Il n'avait pas encore dit son dernier mot.

— Appelez le major Dane, rugit-il dans son interphone, sans aucun ménagement pour les oreilles de la pauvre Éléonore. Dites-lui de réunir une trentaine de ses meilleurs hommes immédiatement et de venir me rejoindre ! TOUT DE SUITE !

Et il se laissa retomber dans son fauteuil, respirant avec peine à travers son col, serré par la cravate qui l'étouffait.

Peut-être perdrait-il la guerre, peut-être devrait-il s'incliner. Mais pas sans s'être battu jusqu'au bout...

— En déplacement ?

— C'est ce qu'ils m'ont dit à son bureau, professeur.

Sarah Wehler fulminait : émergeant d'une de ces crises hallucinatoires qui la laissaient pantelante, encore gavée d'horreurs apocalyptiques, elle avait de nouveau tenté de joindre le président Kawagi. En vain, comme sa secrétaire venait de le lui apprendre. Elle sentait que Scobb était en train de la doubler : les Charogneurs ne la recontactaient pas ainsi qu'ils l'avaient promis, et Kawagi, comme par hasard, était injoignable. En déplacement ! Pfff. On eût plutôt cru que le président, fidèle à sa réputation de mollesse indécise, s'était retiré du jeu au bon moment, pour éviter de prendre parti, préférant laisser Scobb et Wehler régler le conflit entre eux. Et bien sûr, aucune nouvelle des équipes qui surveillaient la vieille ville. Peut-être même le fossile avait-il déjà quitté la région, à leur insu à tous, depuis plusieurs heures.

Alors qu'elle hésitait à empoigner son propre bureau pour le renverser et laisser exploser sa colère, le téléphone sonna. Elle décrocha, se demandant si c'était la victoire ou le coup de grâce qui l'attendait.

— Un appel confidentiel et urgent, lui expliqua-t-on au standard. La personne n'a pas voulu en dire plus. Une certaine Éléonore.

L'homme en gris se recoiffa machinalement et vérifia son nœud de cravate. Le Styx n'allait pas tarder, et il était toujours très à cheval sur ces détails protocolaires. Il était avec un autre homme et trois femmes, tous tirés à quatre épingles. À eux cinq, ils formaient l'état-major de la vieille ville, ils régnaient sur la petite centaine d'individus qui la peuplaient et étaient connus sous le nom de Charogneurs. Ils étaient intouchables, inattaquables, ils se sentaient invincibles, mais chacun d'entre eux savait qu'ils dépendaient exclusivement du bon vouloir d'une seule personne : le Styx. Celui grâce auquel ils étaient

devenus ce qu'ils étaient, auquel ils devaient et devraient tout, leur position, leur pouvoir, leur salut et peut-être, un jour, leur chute. On peut refuser la loi et se savoir à sa merci...

Le Styx ne se rendait qu'exceptionnellement dans la vieille ville, laissant à ses cinq délégués les rênes de cet État dans l'État et n'intervenant qu'à distance quand c'était indispensable. Mais cette fois-ci, il avait choisi de venir en personne. Si les interventions de Scobb et Wehler n'avaient pas suffi à marquer l'importance de la situation, la venue du Styx l'attestait clairement.

Des pas se firent entendre dans le couloir. La voisine de l'homme en gris jeta un œil à sa montre et opina en direction des quatre autres. Ce devait être lui... En effet, un instant plus tard, la porte de la salle de conférence s'ouvrit et Grégoire Kawagi, après un bref bonjour collectif, prit place en bout de table.

32.

Le cri strident d’Alice se répercuta le long des couloirs, retentit dans chaque cellule, sortant les autres prisonniers de la torpeur où ils avaient tous sombré. Plusieurs se jetèrent sur les grilles de leur propre prison, tordant le cou dans l’espoir d’apercevoir ce qui se passait, le visage écrasé contre les barreaux de métal. Le hurlement, cependant, ne cessait pas ; vrillant les tympans, il se propagea à travers les souterrains, indistincts malgré les « au secours » qu’on pouvait peut-être y discerner. Une autre voix se mêla à celle d’Alice, puis une autre, puis une troisième, et ce fut bientôt une cacophonie de cris qui emplit les couloirs. Tous criaient à l’unisson de la prisonnière, de leur compagne d’infortune, sans savoir ce qui arrivait, mais éprouvant le besoin grégaire de faire chorus. Au bout de plusieurs minutes, un groupe de trois gardiens fit son apparition, les traits crispés par le bruit assourdissant. Ils parcoururent les couloirs, donnant de la matraque dans les barreaux pour faire taire et reculer les prisonniers qui ululaient, le visage déformé par la morsure des grilles. Un à un, ils se turent, et il n’y eut bientôt plus qu’Alice à hurler. Elle était accroupie dans sa cellule, proche de l’hystérie.

— Qu’est-ce qui se passe ? interrogea l’un des gardiens d’une voix rogue.

Mais Alice, sans répondre, continua à crier. Un coup de matraque fit vibrer les barreaux et parut attirer

l'attention d'Alice. Sans cesser ses hurlements, elle tendit le bras vers le fond de la cellule, qu'un garde éclaira de sa torche : une tache de sang bavait sur le mur, mêlée d'une bouillie inidentifiable ; sur le sol gisait un paquet de vêtements, ceux de David, tordus dans une position absurde et gonflés d'une masse immobile.

— Merde..., souffla le gardien. Ce salaud s'est tué !...

À ces mots, Alice perdit de nouveau tout contrôle. Ses cris reprirent de plus belle, réclamant qu'on la sortît de là, qu'on l'éloignât de ce cadavre. Les gardiens se consultèrent du regard, puis ils ouvrirent la grille et l'un d'eux entra, brandissant torche et matraque, pour s'approcher du corps de David ; un autre le suivit et saisit Alice à bras-le-corps pour la faire taire, mais elle continuait à se débattre.

— Bon dieu, elle est devenue folle, grogna-t-il.

Le troisième homme, resté à l'extérieur, tendit le cou pour mieux voir l'affrontement, quittant un instant des yeux l'espace de la cellule ; celui qui s'était approché du cadavre lui donna un coup de pied pour le retourner et eut un sursaut. Il fit volte-face pour crier un avertissement, mais trop tard : le tas de cartons moisis, près de la porte, venait de s'animer : jaillissant de sa cachette, nu, David s'était élancé sur le troisième gardien et avait roulé avec lui sur le carrelage. La surprise ayant joué en sa faveur, le jeune homme avait pu se saisir du revolver de son adversaire. Des cellules voisines retentirent des encouragements, des râles excités par le combat, qui s'amplifièrent encore quand claqua le coup de feu qui tua le gardien.

Les deux autres avaient voulu prêter main-forte à leur collègue. L'un put sortir, celui qui venait de s'apercevoir que le cadavre n'était qu'une bouillie de cartons écrasés emballée des vêtements de David, mais l'autre, qui venait d'abandonner Alice, s'affala par terre : la jeune femme, qui avait cessé sa comédie hystérique, l'avait fauché d'un vigoureux croche-patte. Elle s'était jetée sur lui pour lui arracher sa matraque, et ils s'étreignaient à présent dans un tourbillon de coups de poing et de griffes. Un second

coup de feu retentit, à peine audible parmi les hurlements qui avaient de nouveau repris, non plus plaintifs comme avant mais pleins d'une exaltation rageuse : le deuxième gardien, touché au front, s'éroula contre les barreaux.

— Ça suffit ! ordonna David en se redressant.

Il enjamba les deux cadavres et entra dans la cellule. Alice et le dernier gardien s'étaient immobilisés, les yeux sur lui.

— Lâche-la, fit David en agitant son arme.

Le gardien obtempéra, fixant d'un regard mi-hostile mi-apeuré ce jeune homme à la nudité incongrue qui commençait à frissonner dans le froid du couloir. Il laissa tomber sa matraque et se releva docilement. Avant que David eût pu aviser sur la conduite à tenir, Alice se jeta sur la matraque et l'abattit avec énergie sur la nuque du gardien. Quand il retomba à terre sous le coup, elle s'acharna, transfigurée par la fureur, abattant sans relâche le bâton d'acier. Elle ne s'arrêta que quand la tête de sa victime fut devenue une méconnaissable bouillie d'os et de sang. David, malgré la situation et oubliant qu'il venait de tuer deux hommes, resta désesparé devant la sauvagerie de la jeune femme.

Le silence retomba d'un coup sur les cellules. Tous les prisonniers se turent, pétrifiés. Ceux qui étaient les plus proches et avaient assisté à la scène comprenaient que la liberté était à leur portée ; les autres, intuitivement, sentaient que quelque chose d'important venait d'arriver, et tous retenaient leur souffle, fascinés. David rejoignit Alice qui se jeta dans ses bras. À la façon dont elle frissonnait contre lui, il fut certain qu'abandonnant un instant tout projet d'évasion, elle ne souhaitait plus que faire l'amour immédiatement, entre ces trois cadavres, sur celui-ci qu'elle venait elle-même de mutiler, peut-être. Il la repoussa donc, et s'agenouillant, il dépouilla l'un des gardiens de ses vêtements, qu'il entreprit de revêtir ; après une hésitation, Alice l'imita et se changea. On voyait encore, sur son bras gauche, la blessure qu'elle avait rouverte pour badigeonner le mur de son propre sang.

— Que fait-on ? demanda-t-elle dans un souffle. On sort déguisés comme ça, ou on fait sortir les autres ?

David hésita. Son plan avait d'abord été de retrouver Quentin, s'il était encore en vie, puis de prendre la fuite : les vêtements des gardiens pourraient sans doute leur permettre de passer inaperçus. Mais à la réflexion, ce n'étaient pas des uniformes, et les Charogneurs devaient être assez peu nombreux pour identifier aisément deux nouveaux venus. De plus, son plan n'avait pas intégré la présence des autres détenus, et le fait qu'ils assisteraient forcément à leur fuite. Enfin, il se mêlait à l'exaltation de sa liberté recouvrée un autre sentiment, plus vif, qui électrisait à présent son cerveau : l'envie, non, plutôt le besoin, de ne pas seulement fuir, mais d'anéantir les Charogneurs, leur existence contre-nature, jusqu'à leur raison d'être. Les Charogneurs étaient l'excroissance logique de la société qui avait rayé de la surface du monde la Réserve et les fossiles, et il lui apparaissait soudain tout aussi logique de leur faire payer la mort de ses parents, de Rachel, de toute la population de Kern. Il avait eu raison de ne pas vouloir mourir, de vouloir fuir, de vouloir venger ses morts et de se battre contre le monde entier pour ne pas laisser impuni le massacre de la Réserve. Le but qu'il avait en n'abandonnant pas la lutte, s'il ne lui était pas apparu clairement alors, était à présent évident : il s'était battu pour en arriver là, pour avoir la chance de nettoyer la pourriture de cette société démente...

— On fait sortir les autres, répondit David, une lueur rougeoyante dans les yeux. On les fait sortir et on casse tout...

Dans la salle de réunion, Kawagi s'était levé à l'issue du rapport de ses cinq interlocuteurs, et il faisait à présent les cent pas devant la table.

— Voyez-vous, dit-il, ce fameux jeune homme que tous veulent absolument récupérer pourrait, même s'il l'ignore, se révéler très dangereux pour nous. Ni Scobb ni Wehler ne vous l'ont précisé, et cela n'est pas étonnant, mais ce garçon est en fait un des fossiles de Kern. Ou

plutôt, devrais-je dire, *le dernier* fossile de Kern. Tous les autres ont été exterminés.

— Et c'est pourquoi il revêt une telle importance ? intervint une femme d'un ton incrédule.

— Voyez-vous, expliqua Kawagi, une polémique secoue actuellement le gouvernement : plusieurs voix s'élèvent pour réclamer que nous revenions en arrière, avant l'Hyp-12, plus exactement. Or ce garçon est la seule et dernière clé qui pourrait nous conduire à ce retour en arrière.

Aussitôt, un remous agita l'assistance. Kawagi le calma d'un geste apaisant. Il s'apprêtait à déclarer qu'il n'était pas question de céder aux pressions, et que c'était d'ailleurs la raison pour laquelle il s'était déplacé en personne, pour s'assurer définitivement que le dernier fossile allait être liquidé... Mais il n'en eut pas le loisir. Des éclats de voix retentirent à l'extérieur, et un homme fit irruption dans la pièce, échevelé. Ils n'eurent pas même le temps de s'offusquer de cette entrée intempestive, l'homme se mit aussitôt à balbutier, hors d'haleine :

— Monsieur, vite, il se passe quelque chose de grave ! Les Brigades de Surveillance nous attaquent. Il en arrive une trentaine, qui viennent de pénétrer dans la vieille ville. Ils se sont scindés en trois groupes qui se dirigent vers les entrées condamnées.

— C'est cet abruti de Scobb, grogna Kawagi. Préparez des groupes d'hommes armés et interceptez-les immédiatement, avant qu'ils ne parviennent jusqu'ici !

Puis il s'adressa de nouveau aux cinq membres du directoire :

— Mesdames, messieurs, nous reprendrons plus tard cette conversation. Allez surveiller les opérations, nous avons affaire à forte partie.

Les pales de l'hélicoptère brassaient l'air en tourbillons menaçants. Sarah Wehler dut resserrer son manteau autour d'elle pour s'approcher de l'appareil. Un homme voulut l'aider à y prendre place, elle l'écarta d'un geste impatient. Elle s'assit et regarda autour d'elle : les trois autres hélicoptères étaient prêts, avec à bord de chacun,

six hommes armés en uniforme ; à l'entrée de l'héliport, sa maigre silhouette tremblotant ridiculement dans son imperméable sombre, le délégué aux Affaires Criminelles, grâce auquel Wehler avait pu obtenir des hélicoptères et des renforts en hommes des Services Spéciaux, agitait la main dans sa direction. Elle lui répondit d'un geste bref, le pouce dressé. À cette distance, elle ne discernait pas son visage, mais il devait être crispé, anxieux malgré toutes les assurances que lui avait données Wehler que l'opération était couverte et approuvée par le président Kawagi. Elle prenait là un gros risque, mais si tout se passait bien, lorsque viendrait l'heure de s'expliquer avec le chef de l'État, l'affaire serait terminée et le dernier fossile récupéré. En attendant, Scobb et ses Brigades de Surveillance devaient déjà être sur place. D'un mouvement agacé, elle fit signe au pilote de décoller.

Avec un rugissement, l'hélicoptère s'éleva. À une vitesse qui effraya un peu Wehler, le sol s'éloigna. Les bâtiments de l'héliport rétrécirent et les mécaniciens disparurent, engloutis dans la grisaille du terrain bitumé. Les autres appareils suivirent, puis le petit essaim se dirigea vers la vieille ville.

33.

Trois groupes d'hommes et de femmes, bardés d'armes à feu et empêtrés de gilets pare-balles, se tenaient en formation serrée dans le hall. Cette large salle, haute de plafond, et que deux escalators hors d'usage semblaient garder comme des sentinelles, distribuait les différentes zones du complexe souterrain : la zone de détention des prisonniers, la zone d'habitation, la zone de réalisation vidéo, le couloir menant à l'entrée principale. Le long des murs subsistaient encore, gigantesques et absurdes, les panneaux publicitaires des commerces qui égayaient autrefois les lieux.

Chaque groupe était placé sous l'autorité d'un membre du directoire et de ce qui tenait lieu chez les Charogneurs d'un officier supérieur. En quelques mots, la situation avait été exposée : trois escouades des Brigades de Surveillance se dirigeaient vers eux, il fallait les arrêter à tout prix. Pas de pitié, seule l'efficacité était de mise, et il n'était pas nécessaire, avait-il été précisé, de faire des prisonniers.

Le premier groupe quitta le hall en direction du sud. Alors que le deuxième s'apprêtait à faire route vers les sorties ouest, également menacées, un brouhaha croissant résonna sur les parois du hall. Toutes les têtes se tournèrent, d'un même mouvement, vers le couloir qui menait à la zone de détention. Le tumulte, encore lointain, se tut d'un seul coup. Une ombre de soulagement

passa sur les visages, sans doute n'était-ce rien. Les officiers supérieurs allaient reprendre la harangue de leurs troupes lorsqu'un homme, entre deux âges, déboucha du couloir d'une démarche hésitante. Il titubait comme un homme ivre, mais son regard égaré racontait une toute autre histoire. Il avança vers les troupes qui l'observaient d'un air interdit.

— Karim, qu'est-ce qui se passe ? se décida enfin à demander une voix.

— Les prisonniers..., coassa-t-il avant de trébucher et de s'écrouler lourdement, la face contre terre.

Tous purent alors voir, émergeant de son dos, l'appendice grotesque d'une matraque enfoncée jusqu'à la poignée. Un lourd silence tomba sur la place carrée, paraissant durer des heures, et qui n'excéda pourtant pas quelques secondes, jusqu'à ce que la clameur provenant du couloir reprenne, plus puissante qu'auparavant, alors que déferlait sur le hall une vague d'hommes et de femmes aux vêtements déchirés, de tous âges, dont certains accusaient un épuisement extrême ou les cicatrices de sévices récents ; ce que tous avaient en commun, en revanche, c'était l'expression de folie vengeresse qui déformait leur visage, les rendant tous étrangement identiques au-delà de leurs dissemblances. Un mugissement de bête roula sous les hautes voûtes, cri de guerre de la meute unifiée en une seule entité sauvage. Les troupes armées furent d'abord prises au dépourvu ; la stupéfaction aidant, les armes ne quittèrent pas tout de suite leurs étuis, et le troupeau hurlant éparpilla les Charogneurs. Les premiers coups de feu résonnèrent contre les voûtes, les premiers cris retentirent, les premiers râles surgirent de la cohue. Au-dessus du vacarme, la voix de David domina un instant : « Allez-y, écrasez-les tous, nettoyez ces ordures, pas de pitié... » puis se perdit.

L'homme en gris qui siégeait au directoire dut se battre contre une vieille femme dont les bras amaigris semblaient pourtant devenus invinciblement vigoureux sous l'effet de la fureur. Il parvint à s'en débarrasser d'une

bourrade qui l'envoya contre un pilier, sonnée. L'homme s'enfuit alors, évitant les groupes d'où jaillissaient des cris de rage, les assemblages humains qui se vautraient sur le sol en des combats forcenés ; il réussit à quitter le hall et rejoignit le bureau de direction : il fallait prévenir Kawagi au plus vite.

Dane et Scobb avançaient à la tête d'une des escouades, celle qui contournait le repaire des Charogneurs par l'ouest. Ils venaient d'apprendre par un contact radio que l'escouade sud affrontait actuellement un groupe de Charogneurs. Comme prévu, ils avaient été repérés. Quant à savoir pourquoi leur escouade n'avait pas encore été attaquée – ni, semblait-il, la troisième –, Scobb l'ignorait mais comptait bien profiter de cette chance inespérée.

Le mot bravoure n'avait jamais appartenu au vocabulaire de Scobb, mais là, il se sentait galvanisé. Il se battait – au sens propre, pour la première fois peut-être – pour sa survie, pour son salut. Au sein d'une horde, il avançait vers son destin, vers un affrontement rituel qui désignerait de deux espèces celle qui survivrait et celle qui disparaîtrait. Scobb était de ceux qui vainquent, pas de ceux qui s'inclinent. Et même Dane devait avouer son étonnement devant l'absence de couardise du gros homme, qui était, elle l'eût juré, à deux doigts de s'écrier comme le premier soldat venu, « qu'on allait bouffer du Charogneurs, leur rentrer dans le lard, aux salauds d'en face, leur faire bouffer leurs couilles et baiser leurs femmes couché sur leurs cadavres » ! Il dégouttait de sueur, ahanant sous le poids des bouteilles d'alimentation de son lance-flammes, dont les courroies lui sciaient les épaules, sans qu'il parût même s'en rendre compte.

Lorsque le vrombissement des hélicoptères troua le silence trompeur de la vieille ville, Scobb releva le nez.

— C'est nous, ça ? demanda-t-il à Dane.

Celle-ci secoua la tête.

Scobb fronça les sourcils : Wehler ? Les Charogneurs ? Kawagi, peut-être même ? Puis il haussa les épaules : il

était de toute façon trop tard pour l'arrêter, qui que fût cet intrus aéroporté. Lui, Raphaël Scobb, était en marche vers sa destinée. Il pressa le pas.

Alice avait atteint le haut d'un des escalators. De là, armée d'un fusil dérobé à un adversaire, elle ajustait patiemment les silhouettes en contrebas avant de faire feu. Et chaque détonation la faisait vibrer, faisait ruisseler à travers elle des flots d'adrénaline brûlante. Sa blessure au bras saignait à présent abondamment, maculant son bras et son torse d'un rouge sombre, mais elle n'en avait pas même conscience. Malgré leurs recherches, David et elle n'avaient pas retrouvé la moindre trace de Quentin : il n'était enfermé dans aucune des cellules, et pas un des corps atrocement mutilés qu'ils avaient pu retrouver dans le complexe n'était celui du jeune homme – du moins en ce qui concernait ceux, rares, qui étaient encore identifiables. Loin de s'effondrer, Alice avait paru puiser dans sa déception une énergie nouvelle, animale et infatigable. À présent, depuis son poste d'observation, elle tirait dans la foule, voluptueusement, presque amoureuxment, sans toujours bien savoir si elle touchait un prisonnier libéré ou un Charogneur, et sans d'ailleurs s'en préoccuper.

Dans le hall, David menait un groupe d'une dizaine d'hommes qui, depuis leur libération, ne le lâchaient pas. Parmi eux se trouvait aussi un gamin d'à peine douze ans. Son visage criblé de taches de son – le visage, à n'en pas douter, du fils que David aurait eu un jour avec Rachel si... – se plissait de plaisir dans la bataille et s'allumait de joie mauvaise dès qu'il croisait les yeux de David. Le gamin avait récupéré un couteau dentelé et sa stratégie était de se glisser à terre, de passer entre les jambes des combattants, et de cisailer brusquement les chevilles, les tendons, des Charogneurs. Ceux-ci s'écroulaient alors avec un râle et David n'avait plus qu'à achever la besogne d'un coup de matraque. Et il échangeait alors avec le gosse un regard de complicité affectueuse.

Une explosion retentit, du fond d'un couloir, sans qu'on puisse savoir de quoi il s'agissait. La confusion était à son

comble. Des différentes zones du complexe arrivaient d'autres Charogneurs, de tous âges eux aussi, pas nécessairement armés, mais qui se jetaient sans une hésitation dans la bataille. L'effet de surprise étant passé, David sentait bien que les prisonniers, trop peu nombreux et en trop mauvaise condition physique, étaient en train de se faire déborder. Il repéra Alice, au haut de son escalator ; mais elle ne le vit pas : elle visait la foule, toute au bonheur de ce nouvel amusement ...

Armés de lance-flammes et d'explosifs, les hommes de Scobb s'étaient frayé un chemin à travers une des entrées condamnées du complexe souterrain. Sans doute l'une des deux autres escouades était-elle déjà sur place, à en juger par les échos du combat qui semblait faire rage, les déflagrations et les hurlements dont vibraient les murs.

— Messieurs, c'est par ici que ça se passe ! rugit Scobb et il se porta en avant, prenant même le major Dane de vitesse.

Au pas de course, l'escouade s'élança sur ses talons. Quand il déboucha dans le hall, Scobb ne comprit pas ce qui se passait : il n'apercevait aucun uniforme des Brigades de Surveillance au milieu de la cohue, et tous les combattants se ressemblaient. Une révolte au sein des Charogneurs ? Arrivait-il au beau milieu d'une guerre intestine ? Il renonça à comprendre en voyant un homme se ruer vers lui, brandissant une matraque. À en juger par l'expression de l'homme, ses intentions étaient mortellement claires. Avec un calme qui le surprit lui-même, Scobb se contenta de redresser devant lui l'extrémité du tube de son lance-flammes. Il fit jouer la manette que lui avait indiquée Dane lorsqu'il s'était préparé et sentit avec une jouissance inattendue le feu s'échapper de ses mains. La langue ardente jaillit toute droite, à l'horizontale, ne se redressant qu'au bout en un bouquet enflammé, et enveloppa l'homme à la matraque. Son cri parvint à Scobb malgré le fracas qui les entourait ; il coupa le jet de flamme et contempla la silhouette en feu qui s'agita, roula sur le sol pour tenter d'éteindre le brasier qu'il devenait.

Un éclair de plaisir irradiia le bas-ventre de Scobb, il se demanda s'il ne venait pas d'éjaculer. Mais déjà, derrière lui, surgissaient Dane et son équipe. Scobb se rua en avant, encadré d'uniformes, et se jeta dans la bataille.

— Brûlez tout, hurla-t-il, qu'il ne reste rien, ni personne !

Kawagi transpirait. L'homme en gris venait de lui faire un rapport de ce qui se passait, et un adolescent agonisant était à son tour apparu pour annoncer l'arrivée d'une escouade des Brigades de Surveillance à l'est du complexe. Seule l'escouade qui attaquait par le sud, apparemment, avait été défaite, les autres n'avaient pas rencontré de résistance.

— Il faut partir, monsieur, insista de nouveau l'homme en gris. Il faut vous mettre en sûreté.

Kawagi faillit rétorquer un « Et vous aussi par la même occasion » ironique, mais il y renonça. L'heure n'était ni à la dissension ni aux répliques mordantes. Il se borna à demander d'un ton égal :

— Par où ? Toutes les issues praticables sont prises d'assaut, semble-t-il.

— Par en haut. Il y a un passage de secours qui débouche au-dessus du complexe, dans les anciens jardins. De là, il sera toujours possible d'aller se cacher et d'attendre la fin des affrontements.

Kawagi approuva sans conviction. Il suivit l'homme en gris qui réquisitionna au passage deux hommes pour les accompagner. Tournant le dos aux combats, ils s'engouffrèrent dans un corridor qui les conduisit au-dessus de l'ancien cinéma, puis ils passèrent par ce qui semblait être un réseau de conduites de service. Au bout d'une dizaine de minutes, ils atteignirent un local technique ; au plafond, on apercevait une trappe. Installant un escabeau, l'un des hommes s'attaqua à la trappe et la déverrouilla. Le panneau bascula d'un coup, libérant un remugle écoeurant dans la pièce et manquant de déséquilibrer l'escabeau.

— Monsieur, fit l'homme en gris en invitant Kawagi à passer.

— Allez-y d'abord, vous. Vous connaissez le chemin, non ?

L'homme en gris s'exécuta. Il grimpa maladroitement et disparut de l'autre côté du plafond.

— Tout va bien ? interrogea Kawagi.

— Je crois, répondit la voix étouffée de l'homme en gris.

Après le cliquetis métallique d'une seconde trappe, la lumière du jour, blafarde, se fraya un chemin jusqu'à eux.

— Je sors, poursuivit l'homme en gris. Suivez-moi.

Kawagi posa le pied sur la première marche de l'escabeau.

Dès que l'homme en gris émergea à l'air libre, il eut le sentiment que quelque chose n'allait pas. Il prit alors conscience du bruit qui l'entourait ; paniqué, il aperçut les hélicoptères : quatre appareils dont les pales ralentissaient leur mouvement, près de s'arrêter. Il vit au même instant les hommes, le canon de l'arme braquée vers lui, la haute silhouette androgyne qu'il ignorait être celle de Sarah Wehler... Il voulut faire demi-tour, mais ne fut pas assez prompt. Une rafale le faucha au beau milieu de son mouvement. Il tournoya une seconde, comme affranchi de la pesanteur et retomba en arrière ; il disparut, avalé par la trappe. Kawagi allait quitter l'escabeau quand il entendit la rafale de mitrailleuse ; il vit le corps de l'homme en gris s'effondrer et rebondir mollement. Il réagit aussitôt et sauta au bas de l'escabeau.

— C'est un piège, lança-t-il aux deux hommes qui l'accompagnaient. On nous attend là-haut. Bloquez cette issue, je repars vers l'intérieur.

Ils ressortirent du local technique. Les deux hommes bloquèrent tant bien que mal la porte avec ce qui se trouvait à portée de main. Déjà, les bruits de bottes se faisaient entendre de l'autre côté. Laissant les hommes s'installer en position de combat pour protéger sa retraite, Kawagi s'enfuit.

La seconde escouade était arrivée, renforçant les rangs des Brigades de Surveillance. Scobb avait repéré très vite

que, malgré la confusion apparente qui régnait sur le champ de bataille, un groupe tentait manifestement de défendre l'entrée d'un couloir. Avisant Dane qui, toujours hiératique et aussi imperturbable que si elle assistait à un simple spectacle, traçait dans la foule une route de cadavres, il l'interpella et lui désigna la direction qui à présent l'intéressait. Hochant la tête, Dane rallia les hommes qui se trouvaient à proximité et dirigea son lance-flammes vers son nouvel objectif. Un souffle brûlant passa presque furtivement, libérant le passage. Scobb et les autres s'y engouffrèrent. Des Charogneurs tentèrent de les arrêter, mais ils furent vite balayés par les tirs concentrés des hommes de Dane. Tandis que les combats se poursuivaient derrière lui, Scobb s'élança.

Au-delà du hall, les couloirs étaient déserts : personne ne semblait tenter de fuir. Il arriva sans encombres jusqu'au cinéma, et là, ce fut son instinct qui lui ordonna d'entrer. Les mains crispées sur son lance-flammes, il parcourut la moquette des allées, l'œil aux aguets. Il ignorait ce qui l'avait poussé jusqu'ici, mais il sentait que c'était là qu'allait se jouer le dernier acte...

34.

Les hommes de Wehler étaient rapidement venus à bout des deux Charogneurs qui défendaient la porte du local technique, et ce avec des pertes minimales : deux agents spéciaux blessés, et un tué net d'une balle en plein front. Aussitôt après ce bref affrontement, Wehler s'était élancée dans les couloirs ; dans la lumière malade des loupottes agonisantes, les pans de son manteau flottaient autour de sa haute silhouette, lui faisant comme la tunique d'un ange meurtrier. Et son visage, plus marmoréen que jamais, figé en une expression de détermination sinistre, avait lui aussi perdu tout reflet d'humanité. Les hommes qui marchaient à ses côtés évitaient soigneusement de la regarder, se concentrant sur le parcours, à l'affût d'une embuscade au détour d'un couloir, guettant le moindre mouvement suspect dans les ombres mouvantes des corridors.

Wehler, elle non plus, n'accordait pas un regard à ceux qui l'accompagnaient. Dans son esprit enfiévré, les lueurs pâlottes des ampoules fatiguées se teintaient de rouge vif ; le couloir se muait en l'antichambre d'un enfer dans lequel elle descendait, d'où provenaient des hurlements d'agonie et des râles de démons – en fait, les clameurs qui résonnaient à travers tout le complexe souterrain et s'amplifiaient démesurément sous l'effet de l'écho et de la nervosité qui l'étreignait. Cette fois, l'heure de la confrontation avait sonné : elle allait leur faire face, aux cohortes

infernales qui s'agitaient depuis des lustres au creux d'une terre ravagée dans l'attente de cet ultime face-à-face, elle allait devoir se battre contre les légions de l'ombre, à présent que leur envoyé satanique, Raphaël Scobb, n'avait pas suffi à la défaire. Tout allait se jouer maintenant, dans les profondeurs d'une ville en ruine, image terrifiante de l'avenir de l'humanité si elle, Sarah Wehler, ne sortait pas vainqueur de ce dernier combat. Elle sentait une force surnaturelle irradier tout son corps, elle la voyait presque jaillir de ses doigts comme la manifestation de la puissance divine en marche. Quelque part, à la fois très loin et tout près, les trompettes du jugement dernier avaient commencé de pousser leur cri, fissurant les fondations du monde et appelant les troupes du bien et du mal à s'affronter...

Le hall était à présent jonché de cadavres, les uns mutilés, les autres achevant de se consumer, les vêtements carbonisés incrustés dans les chairs, d'autres encore agonisant, rampant sur le carrelage en traînant derrière eux des jambes en charpie. Le long des murs, les placards publicitaires défraîchis avaient pris feu, et les flammes éclairaient la scène d'apocalypse, paraissant enfantées par les parois et rôtissant ceux qui échouaient à proximité. Petit à petit, une panique générale s'était emparée des combattants cernés par l'incendie et, si des luttes sporadiques se poursuivaient çà et là, les silhouettes qui se découpaient dans la lueur dansante des flammes semblaient plus préoccupées de fuir la fournaise que de se battre. Les combats et la déroute qui égaillait tout le monde avaient dispersé la petite troupe de David ; même le gamin avait disparu, happé par une mêlée confuse d'où il n'avait émergé, piétiné et désarticulé que pour s'affaler au pied d'un escalier ; là, la chute de poutres enflammées l'avait miséricordieusement achevé.

Au sommet de l'autre escalator, dominant les rideaux de feu, Alice continuait à tirer au jugé dans la foule de plus en plus clairsemée. Alors qu'il parcourait des yeux le champ de bataille peu à peu déserté, David accrocha son

regard et, l'espace d'un instant, tous deux s'immobilisèrent. Malgré la distance qui les séparait, ils eurent l'impression de se parler, comme si leurs pensées traversaient les obstacles, abolissant la confusion et établissaient entre eux une sorte d'intimité inédite.

— Ça y est, sembla dire David. J'ai vengé les miens, tu as vengé Quentin. Nous sommes quittes.

— Quittes ? Tu as débarqué dans notre vie, tu l'as pulvérisée, et tu crois que nous sommes quittes ?

— Ce n'était ni ma faute, ni la vôtre. Il y a eu un grand jeu, et nous avons été pris dedans, sans l'avoir demandé. Disons que nous avons tous les deux rempli un rôle que nous n'avions pas choisi...

— C'est curieux, je ne t'en veux même pas...

— Je...

— Non, c'est inutile. Laisse, il n'y a plus rien à dire. Comme tu l'as dit, nous avons rempli notre rôle, ensemble, et maintenant c'est terminé. Je crois que ni toi ni moi n'avons gagné, ni personne d'autre, d'ailleurs... Tout ce qui est sûr, c'est qu'ici, nos chemins se séparent. Je ne sais pas vraiment s'il nous reste quelque chose d'autre à vivre, mais en tout cas, ce sera chacun de son côté.

Autre chose à vivre ? C'était peu probable. Ce monde n'était pas celui de David, ce n'était plus celui d'Alice. Ils échangèrent encore un regard gonflé de haine et de désir, du souvenir des heures qu'ils venaient de vivre ensemble, du regret peut-être de les avoir vécues, et de la certitude tranquille, détachée, qu'ils se voyaient pour la dernière fois. Alice avait raison : quoi qu'il leur restât à vivre, ce serait l'un sans l'autre. David ébaucha un sourire sans joie et se tourna vers la cohue qui semblait se diriger vers la sortie. Oubliés les combats et les camps, la foule s'était reconstituée en un agrégat désordonné qui se pressait à travers d'épaisses volutes noires pour s'échapper, fuyant le feu qui s'étendait et s'attaquait à la plupart des couloirs. Le jeune homme s'apprêtait à suivre le mouvement, quand une silhouette s'interposa entre lui et la sortie, comme si elle se matérialisait brusquement au sein du voile de fumée. C'était une jeune femme, en uniforme des

Brigades de Surveillance, miraculeusement épargnée par les blessures et les traînées de suie qui défiguraient les autres, et qui aurait sans doute été belle si son visage de statue impassible avait paru assez animé pour être humain. Il fut sûr de l'avoir déjà rencontrée, mais son cerveau embrumé se révéla incapable de se rappeler où...

— Il fallait que nous nous rencontrions, fossile, déclara Carol Dane d'une voix égale, de la voix de celle qui se borne à constater la situation avant d'accomplir, sans haine et sans passion, ce qui, de toute éternité, devait être accompli. Je ne laisse jamais un travail inachevé.

Il se souvint alors. C'était à Kern qu'il l'avait déjà vue, dans le vestiaire où il avait suivi les assassins des siens après le massacre organisé... La boucle était bouclée. David vit l'œil noir du lance-flammes se diriger sur lui. Il eut le temps de songer que cette femme était folle, alors que menaçait l'effondrement qui les entourait, de se préoccuper encore de vaines batailles au lieu de fuir, puis il ferma les yeux, résigné. De toute façon, ce qui devait être fait, il l'avait fait. Il attendit la caresse enflammée et n'entendit pas, noyé dans le brouhaha, le claquement sec d'un coup de feu. Quand il rouvrit les yeux, étonné de ne pas se sentir brûler sur place, il vit la jeune femme étendue sur le carrelage souillé, un trou sanglant au front. Il se retourna, et saisit le sourire que lui adressait Alice du haut de son escalator, le fusil encore fumant à la main. Il lui rendit son sourire : à présent, leurs adieux étaient complets. Puis il s'élança à la suite des autres vers la sortie.

Scobb se tenait au centre d'une des salles de projection. Autour de lui, les rangées de sièges s'alignaient dans la pénombre en un garde-à-vous martial. Au fond de la salle, une porte s'ouvrit. Scobb fouilla l'obscurité des yeux, crispant sa main sur le lance-flammes ; il put distinguer une silhouette qui se précisa au fur et à mesure qu'elle descendait vers lui. Le visage était encore invisible, mais la voix lui suffit à identifier celui qui s'approchait.

— C'est moi que vous cherchez, Raphaël ?

— Grégoire ? Monsieur le président ?...

Kawagi descendit les derniers mètres qui le séparaient encore de son interlocuteur, et apparut. Son visage luisait d'une transpiration grasse, et son complet, zébré de la poussière des conduites de service, était déchiré par endroits. À la main, il tenait un petit automatique. En comprenant que toute possibilité de fuite lui était coupée, il avait résolu de rejoindre le complexe et d'y attendre la fin des combats. Si, comme c'était prévisible, les Brigades de Surveillance l'emportaient, il serait toujours temps de prétendre qu'il était à l'origine de l'opération, et qu'il avait, en sous-main, mené cette offensive contre les Charogneurs. Seul Scobb pourrait démentir, et il était un obstacle somme toute aisé à balayer...

— ...Grégoire, qu'est-ce que vous faites ici ?

Alors même qu'il articulait avec difficulté cette question, la réponse frappa Scobb de plein fouet. Et au sourire narquois de Kawagi, il sut que le président le savait. Pourtant, ce n'était pas possible...

— Vous êtes donc vraiment si surpris ? s'étonna Kawagi. Vous êtes bien décevant, mon pauvre petit bonhomme.

Oubliant un instant la situation, le président ne put retenir un sourire un peu navré mais teinté d'une ironie mauvaise.

— Oui, bien décevant en vérité. Alors vous ne vous êtes jamais douté de rien ? Je ne sais pas si c'est votre bêtise ou votre vanité qui est le plus brillamment démontrée. Ainsi, Scobb, vous ne vous êtes même pas aperçu que, depuis le début, j'avais tout fait pour vous aider, pour vous faciliter les choses ? Pour éviter que Wehler obtienne ce qu'elle voulait ? Avez-vous vraiment cru que vous aviez pu monter votre petite opération d'extermination à Kern à mon insu ? Avez-vous vraiment cru qu'un tel projet pouvait s'organiser sans que j'en aie connaissance ?

» Je ne pouvais pas contrer ouvertement les projets de Wehler sans susciter la méfiance de tout le gouvernement. Il a fallu que je me serve de vous. Je vous ai laissé

faire, songeant que vous seriez capable de mener à bien la destruction des fossiles de Kern... Je me suis même arrangé pour faire éliminer de l'équipe du major Dane un de ses hommes avant l'opération. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il était à la solde de Wehler, qu'il aurait eu pour mission de torpiller vos projets ; ou qu'il aurait averti Wehler assez tôt pour qu'elle vous coupe l'herbe sous le pied... Vous voyez comme je vous ai bien préparé le terrain. Et malgré ça, vous avez trouvé le moyen d'échouer.

» Il ne vous a pas non plus paru étrange que je vous fasse savoir qu'un des fossiles avait échappé à votre équipe dès que nous l'avons su officiellement ? Vous n'avez pas songé une seule seconde qu'il aurait été plus prudent de ne pas vous alerter avant de l'avoir récupéré et mis en lieu sûr ?

Abasourdi, Scobb secoua la tête avec incrédulité. Il avait lâché le tuyau de son lance-flammes qui pendait à présent mollement le long de ses jambes comme un membre mort.

— Rassurez-vous, Scobb, il semble que votre adversaire n'ait pas été plus clairvoyante. Wehler, comme vous, était si absorbée par votre petite guerre des chefs qu'elle n'a pas un seul instant envisagé que je puisse tout faire pour vous aider. Pas plus qu'elle n'a dû comprendre que j'avais infiltré le groupe dépêché dans le porn-secteur ; un de mes hommes avait pour mission de tuer le fossile et d'éviter qu'il soit pris vivant.

» D'un bout à l'autre de cette affaire, je n'ai fait que vous faciliter le travail et mettre des bâtons dans les roues à Wehler, et malgré cela, vous avez échoué sur toute la ligne. Et vous n'avez rien vu. Et comme sommet de votre incompétence, vous débarquez ici avec vos troupes pour anéantir le projet de toute une vie. Ce soir, il ne restera plus rien des Charogneurs, il me faudra tout recommencer, repartir à zéro... Décidément, Scobb, j'ai bien mal évalué la situation en misant sur vous.

— Mais, monsieur le président, je...

Scobb s'interrompt en voyant que Kawagi braquait à

présent son arme sur lui. Il se mit à trembler, ses lèvres à frémir, incapables d'articuler le moindre mot.

— Je ne vais pas vous tuer pour ça, Scobb, par vengeance pour ce que vous avez fait aujourd'hui. Je ne vais pas non plus vous tuer parce qu'à présent, vous connaissez mon petit secret, ni même parce que vous pourriez révéler les raisons de ma présence ici.

À peine conscient des larmes brûlantes qui dévalaient sur ses joues, Scobb esquissa un pauvre sourire et tendit les bras en avant pour implorer la clémence du président.

— Non, je vais vous tuer pour une autre raison : je vais vous tuer parce que vous êtes un raté, un incompetent, parce que vous n'avez pas une once de la valeur que je vous prêtais, parce que je me suis trompé sur votre compte.

Scobb s'effondra à genoux sur le sol. Il se mit à pleurer plus fort, balbutiant des supplications incompréhensibles. Ce n'était pas possible, il ne pouvait pas mourir ainsi, et surtout pas pour ça. Quand il sentit le canon de l'arme se poser sur sa nuque, il sanglota de plus belle et pensa à sa mère. C'est donc elle qui avait raison, qui avait toujours eu raison : il n'était rien, il était un perdant, et tous ses efforts pour changer avaient été vains. Il pria brièvement, il pria pour que sa mère ne sache pas ce qui se passait, pour qu'elle ne soit pas en train de contempler, d'où qu'elle soit, sa misérable déchéance. Les échos du rire de sa mère, du fond de son cerveau qui se délitait, se confondirent avec la détonation, et il s'écroula, face contre terre, sur la moquette sombre.

Alors qu'il allait s'engager dans l'escalier qui menait à l'extérieur, bousculé et écrasé contre les murs par la multitude de ceux qu'il avait combattus et de ceux qu'il avait libérés, David avait entendu le coup de feu venant des cinémas. Il avait hésité : personne d'autre ne semblait s'en préoccuper, trop affairé à tailler sa route à grands coups de poings et de pieds ; derrière lui, les rougeoiements de l'incendie teintaient déjà le couloir et devant, au-delà des corps entassés, on pouvait apercevoir la

lumière du jour. Il abandonna l'escalier et écarta quelques personnes pour se frayer un chemin jusqu'aux cinémas. Les cris s'estompèrent, la chaleur décrût tandis qu'il s'éloignait de la foule. Il parvint jusqu'aux salles de projection ; dans la troisième, il trouva un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un complet abîmé, agenouillé auprès d'un cadavre, lui-même portant un uniforme des Brigades de Surveillance.

Kawagi sursauta à l'arrivée de l'intrus. Il venait de glisser son arme dans les doigts crispés de Scobb, et apercevant David, il s'empressa de la récupérer. Mais le jeune homme, qui avait saisi son geste et anticipé ses intentions, se rua sur lui. Il eût été plus sûr de fuir, se dit-il ; mais il était déjà trop tard, et il n'avait plus rien à perdre : il préférait encore laisser un cadavre supplémentaire derrière lui. Il eut le temps de songer, avant de s'élançer en avant, qu'il était lui aussi, en un temps record, devenu comme les autres, comme *eux*...

Les deux hommes, roulèrent à terre en une lutte confuse, heurtant le corps sans vie de Scobb qui se retourna à demi. Galvanisés, l'un par la colère et l'autre par l'instinct de survie, ils ressemblaient tous deux à des bêtes enragées. Ce fut la scène que découvrirent Wehler et ses hommes en pénétrant à leur tour dans la salle.

— Bon sang, mais c'est le président ! s'exclama l'un des hommes en désignant Kawagi.

Mais Wehler ne l'entendit même pas. Elle n'entendait rien, ne sentait pas même la chaleur suffocante de l'incendie qui envahissait déjà le cinéma. Tout ce qu'elle perçut de la situation, ce furent ces deux hommes qui se battaient, comme s'affrontaient Dieu et le diable dans cette fournaise, et, près d'eux, le cadavre de Scobb. Ainsi, le Bien était en train de triompher !

Au bas de la salle, David venait d'arracher son arme à Kawagi, et il le tenait en joue d'une main tremblante. Il n'eut pas le temps de faire feu : poussant des hurlements inhumains, Sarah Wehler dévala les marches ; elle n'était plus dans une salle obscure, elle était sur le champ de l'ultime bataille, chevauchant à la tête des troupes divines

pour écraser les démons comme Scobb lui-même venait d'être écrasé. David eut juste le temps de se retourner et de tirer. La balle siffla aux oreilles de Wehler, qui n'en eut même pas conscience et s'abattit de tout son poids sur David. Celui-ci poussa un cri étouffé, le souffle coupé, et tenta de se débarrasser de l'étreinte de la grande femme, mais il sut immédiatement que la lutte était perdue d'avance : il était épuisé, la fatigue choisissait ce moment pour s'abattre sur lui ; et la femme qui enserrait à présent son cou entre ses mains tavelées et calleuses semblait douée d'une force prodigieuse. Elle ne semblait pas même le voir, les yeux exorbités et fixés sur un ailleurs indistinct. David lutta un peu, de plus en plus faiblement, mais il savait qu'il était arrivé au bout de sa route... Ne l'avait-il pas déjà compris lorsqu'il avait échangé avec Alice cet interminable regard, un peu plus tôt ? Ce monde n'était pas le sien, il n'avait plus rien à y faire.

Tout s'assombrit, David sentit ses poumons éclater. Il voulut penser une dernière fois à Rachel avant de partir, mais curieusement, ce fut l'image d'Alice, lorsqu'ils avaient fait l'amour sauvagement et sans amour dans une cellule sombre, qui s'imposa à son esprit.

ÉPILOGUE

Le raid meurtrier sur la vieille ville ne remontait qu'à une dizaine de mois et déjà, des rumeurs circulaient au sujet de nouvelles organisations qui se mettaient sur pieds pour reprendre le flambeau des Charogneurs.

Raphaël Scobb était mort en héros, tué par un des renégats de la vieille ville en sauvant la vie du président Kawagi, qui se trouvait également sur place lors de l'offensive ; en effet, le chef de l'État, qui depuis toujours avait affirmé haut et fort sa farouche opposition à l'organisation clandestine des Charogneurs, avait tenu à mener lui-même l'opération qu'il n'avait pas hésité à qualifier, lors de la conférence de presse qu'il avait tenue peu après, de « nécessaire à la salubrité sociale de la nation ». Cette implication dans une intervention de terrain, particulièrement dangereuse et meurtrière – on avait dénombré plus d'une centaine de morts lors des affrontements – avait forcé l'admiration, même de ses détracteurs politiques les plus acharnés.

Quelques émeutes sporadiques avaient éclaté dans plusieurs villes à l'annonce de l'éradication des Charogneurs. Sans doute avaient-elles été le fait des très rares citoyens qui, abdiquant toute dignité et tout sentiment d'humanité, avaient constitué la clientèle de l'organisation clandestine ; heureusement, les forces de l'ordre y avaient vite et sans mal mis un terme.

Pourtant, depuis plusieurs semaines, les observateurs notaient une recrudescence inquiétante des flambées de violence et des cas de démence meurtrière. Le gouvernement se refusait à y voir la conséquence de la disparition des Charogneurs ; nul doute en effet que ces événements n'étaient que conjoncturels, et sans doute liés à des problèmes économiques annexes...



L'opération dans la vieille ville avait été un rude coup pour Sarah Wehler, malgré la mort de Scobb. Elle n'en avait retenu que la disparition du dernier fossile, très certainement l'un des innombrables cadavres calcinés retrouvés au lendemain des combats – Kawagi n'avait pas eu la cruauté de lui révéler que c'était elle-même qui, dans une crise de démence, avait tué l'homme qu'elle s'était acharnée à sauver et à retrouver.

Tout espoir n'était pourtant pas abandonné dans les laboratoires de recherches gouvernementaux : parmi les survivants extirpés des ruines du complexe souterrain se trouvait une femme, victime de graves brûlures au troisième degré mais encore vivante, qu'on avait rapidement identifiée comme étant Alice Rahab, l'un des deux complices de la fuite du dernier fossile. Prise d'une intuition inexplicable, Sarah Wehler s'était appropriée ce semi-cadavre ; les tests médicaux avaient rapidement révélé qu'elle était enceinte.

Après son sauvetage, Alice Rahab avait déliré plusieurs jours ; ses bribes de récit avaient vite convaincu le professeur Wehler que le fossile en fuite pouvait parfaitement être le père de l'enfant et, s'accrochant à cet espoir, elle avait fait transporter la jeune femme au centre de recherches pour y surveiller jour après jour le déroulement de la grossesse. À cause de l'état de la mère, les obstétriciens avaient émis les pronostics les plus sombres, mais la veille, enfin, l'accouchement avait eu lieu.

Alice ouvrit les yeux. Elle se sentait encore épuisée, et venait de passer les dernières heures dans un état

d'hébétude totale. Elle ne gardait de l'accouchement que le souvenir d'une intolérable douleur et celui des cris affolés des médecins qui l'assistaient. Elle n'avait pu voir l'enfant lors de la naissance, et une sourde angoisse lui nouait l'estomac, sans qu'elle pût se l'expliquer. Il semblait qu'à la place de l'enfant, une terreur imprécise venait de s'installer au creux de son ventre, la sensation d'une catastrophe inévitable. Quentin mort, sa propre liberté hypothéquée par les événements des mois précédents, elle voyait dans l'enfant qu'elle portait l'ultime raison de son existence, et lorsqu'elle avait senti le bébé expulsé de ses entrailles, il lui avait semblé qu'elle n'avait plus guère de raison de vivre. Depuis cet instant, des heures auparavant, elle était restée seule dans cette chambre d'hôpital, incapable de parler, regardant seulement d'un œil vide le ballet des infirmières qui, sans un mot, lui apportaient nourriture et médicaments.

La porte s'ouvrit, mais ce ne fut pas l'une de ces infirmières, toutes identiques dans leurs blouses blanches, aux visages fermés, qui entra. La nouvelle venue était une grande femme, aux traits durs et aux épaules carrées, qui s'approcha du lit et dont les lèvres eurent un sourire de bienveillance triste ; tellement artificiel !

— Comment vous sentez-vous, madame Rahab ?

— Où est-il, professeur Wehler ? Est-ce que tout s'est bien passé ?

Wehler secoua la tête.

— Je vous l'avais dit, nous ne pouvions rien garantir. Votre état tout au long de la grossesse, les séquelles de vos brûlures, et puis nous vous avons prévenue que le bébé semblait mal se présenter, tout cela ne pouvait que compliquer...

— Est-ce qu'il est vivant ? s'étrangla Alice en une tentative avortée de crier.

Wehler secoua la tête d'un air navré.

— Nous avons tout tenté, précisa-t-elle. Le bébé présentait de graves déficiences pulmonaires dès la naissance. Nous avons essayé de le placer sous respiration assistée, mais c'était perdu d'avance.

Brusquement vidée de toute énergie, Alice se laissa aller contre son oreiller. La grande femme, face au lit, hocha de nouveau la tête.

— Je suis désolée, madame Rahab.

Il était difficile de croire qu'elle pût être désolée de quelque chose. Alice ne répondit pas, elle regarda vers la fenêtre : dehors régnait la lumière artificielle des éclairages urbains. Qu'allait-elle devenir ? Elle l'ignorait. Jusqu'à présent, elle était une criminelle enceinte, ce qui lui avait valu, elle ne savait trop bien pourquoi, un traitement de faveur et des soins médicaux coûteux. À présent, après avoir craché de ses entrailles un fœtus mort-né, elle n'était plus qu'une criminelle. Elle ne posa aucune question à Wehler sur ce qui allait maintenant se passer pour elle. Par désintéret, par peur de ce qu'on lui répondrait ? Elle n'en savait rien... Quand Alice quitta la fenêtre des yeux, Wehler avait quitté la pièce, en silence.



Quand Sarah Wehler entra dans son bureau, elle fut accueillie par le docteur Keijera. Il l'attendait, manifestement en proie à une grande excitation ; ses derniers cheveux, sombres et bouclés, paraissaient dégouliner de chaque côté de sa tête.

— Ah, professeur, enfin, vous voilà.

— Alors ?

— Près de quatre heures ! répondit Keijera d'une voix qui tremblait nettement.

— Quatre heures ! Vous en êtes sûr ?

— Certain : il a dormi quatre heures d'affilée. Tous les examens sont formels : il a dormi. Tout y est : le REM, la sécrétion de gaba, l'activité électrique du cerveau... tout concorde...

À présent aussi excitée que son collègue, Wehler suivit le docteur Keijera jusqu'au laboratoire. Elle s'approcha du berceau qui trônait au beau milieu de la pièce, raccordé par des myriades de fils à des appareils de mesure qui cliquetaient au rythme de voyants de couleurs et d'aiguilles qui parcouraient des cadrans gradués. Sur le

visage de Wehler se peignit un attendrissement que Keijera ne lui avait jamais vu. Ses traits s'amollirent, ses yeux s'agrandirent sous le coup de l'émotion et un sourire affectueux étendit ses lèvres ridées. Elle se pencha sur le berceau, les larmes aux yeux.

— Mon petit chéri, murmura-t-elle. Comme c'est bon de te voir. Nous allons faire de grandes choses, toi et moi...

Dans le berceau, le bébé eut un gazouillement surpris en entendant cette vibrante voix de basse, puis il sourit à son tour.

Nul doute qu'il aurait tendu les bras vers Wehler en agitant les mains s'il n'avait été attaché sur le matelas. Il aurait peut-être aussi agité la tête si celle-ci n'avait été assujettie par un casque métallique qui évitait tout déplacement des électrodes greffées sur la calotte crânienne encore malléable.

